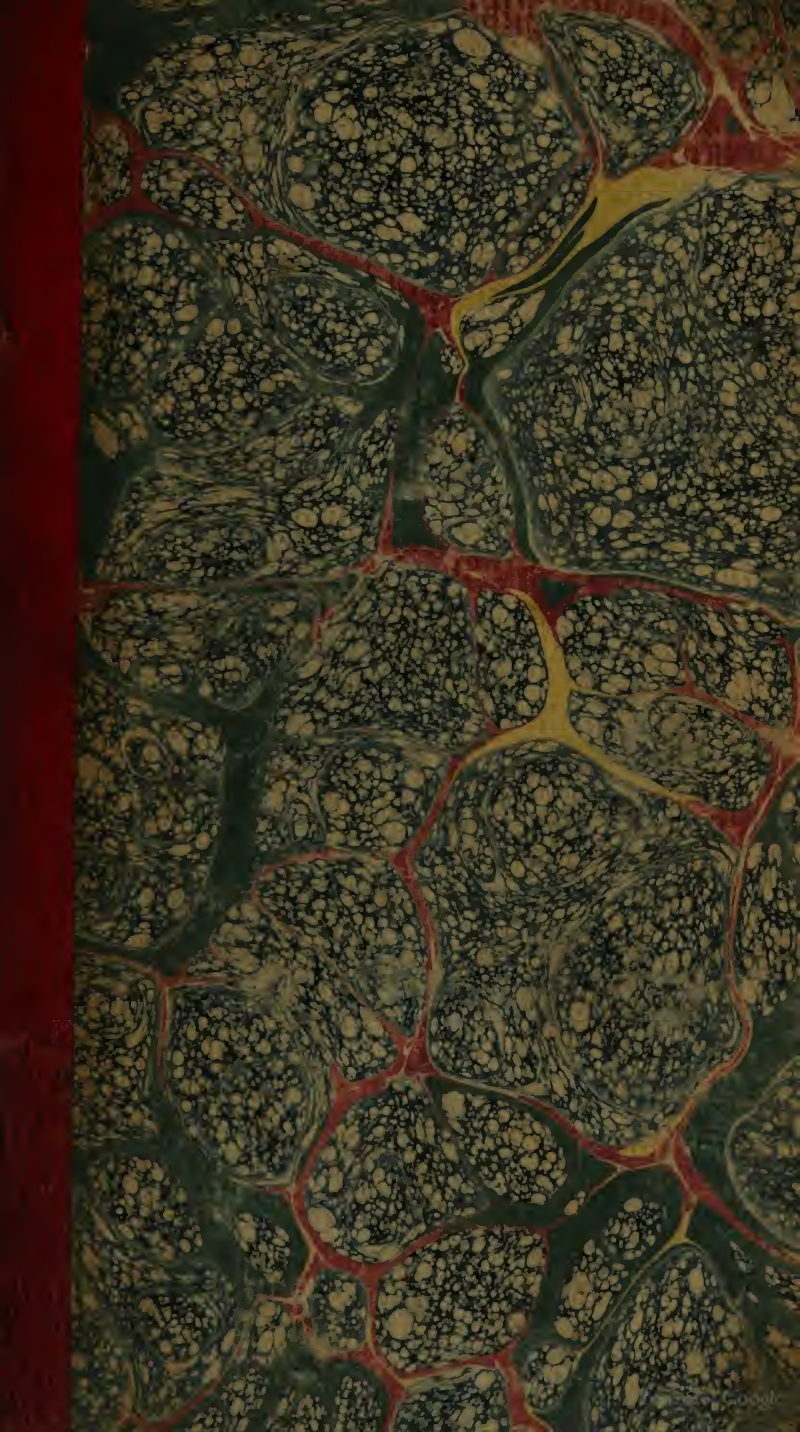



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ÉLISE DUMÉNIL.

De l'imprimerie d'A. Dulau et co. et
L. Nardini, no. 15, Poland-street.

Isabella Baker 1800 -

ÉLISE DUMÉNIL.

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

MARQUISE DE MONTALEMBERT.

TOME I.

A LONDRES,
CHEZ A. DULAU ET CO. SOHO SQUARE.

1800.



AVERTISSEMENT.

JE n'ose point réclamer l'indulgence du public pour mon ouvrage. Quoique ce soit la première production d'une femme ; quoique mes amis m'aient presque forcée de la mettre au jour ; je sens que le lecteur ne doit point entrer dans ces considérations.

On trouvera probablement cet ouvrage sérieux, triste, et même lugubre : un ancien a dit :---celui qui n'a jamais pleuré, n'a pas acquis le droit de rire.

On verra quelques lettres sur l'Angleterre, que le plan de cet ouvrage a obligé d'y insérer. Une Française, parler de l'Angleterre ! en parler avec impartialité ! cette tâche était difficile. Il ne fallait point flatter ; il ne falloit

point déplaire ; il fallait dire la vérité ; tout cela était embarrassant. En voyant les passions, les faiblesses, les préjugés des hommes en société, un observateur impartial doit pencher vers la critique. J'ai fait lire à quelques amis, mes observations sur l'Angleterre. Mes amis Anglais m'ont accusée de partialité envers mes compatriotes, mes amis Français m'ont accusée d'être Anglomane: c'était là le problême que j'avais à résoudre. Les vérités morales tenant le milieu entre les extrêmes, j'en ai conclu, que j'avais atteint le but que je me proposais.

*Dans la partie qui concerne les arts, les monumens, et ce qui peut y avoir rapport, il y a des observations qui sont au-dessus de la portée, et des connaissances d'une femme. J'ai consulté sur cette matière l'Auteur de l'*Essai sur les causes de la perfection de la sculpture antique. *

---

* Par le Chevalier LOUIS DE GILLIER

Connaissant son goût et son jugement, je m'en suis rapportée à lui.

Quant au plan de l'ouvrage, et au caractère des personnages, si quelqu'un trouvait qu'ils ne sont pas vraisemblables, j'en serais fâchée pour lui, car tout est vrai, à quelques circonstances près, de peu d'importance.

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE PREMIÈRE.

ÉLISE, A Mde. DE PRESSANGE.

Au château de Key.. le 20 *Juin* 17..

MA CHÈRE TANTE,

PLUS de joie dans la maison depuis votre départ. Voilà deux grands jours...... Oh, comme ils ont été longs ! comme ils ont été tristes ! Hier, aujourd'hui, je n'ai pu prendre mes leçons. On dit pourtant que les occupations empêchent de se livrer au chagrin. Mais vous étiez là pendant mes études, vous m'encouragiez par votre indulgence, vous m'aidiez de vos conseils. Tout me plaisoit près de vous, j'avois l'ambition de mériter votre suffrage. Vous n'êtes plus auprès de moi; mes études, en me rappellant un tems heureux, me fatiguent et m'attristent.

Tout me manque à la fois : Alfred aussi va partir. On ne s'occupe que de ce voyage, demain est le jour fixé pour ce départ.....Ah je ne saurai jamais l'italien, le maître ne viendra pas aussi loin de la ville pour une seule écolière. Voilà six mois de perdus..... Il sait tant de choses, lui, Alfred....... et ces duo que vous aimiez tant à nous entendre chanter....comme cela forme le goût, d'étudier avec un aussi bon musicien qu'Alfred, et d'être encouragés comme nous l'étions par vous ! Mon papa ne veut pas retourner à la ville avant l'hiver ; voilà donc mon éducation interrompue. Oh ! ce voyage d'Alfred me fait beaucoup de tort.

Nous avons bien pleuré ensemble hier après votre départ. Nos beaux jours sont finis, avons-nous dit presque en même tems;je serai long-tems séparé d'Elise, de Mde. de Pressange, disait Alfred, en pressant mes deux mains dans les siennes. Je vous assure, Ma chère Tante, qu'il vous regrettait comme je vous regrette. Je ne savais pas alors qu'il était encore plus malheureux que moi. Je croyais le revoir à Bordeaux cet hiver, et qu'il jouirait comme moi de vos bontés pour

lui. Mais ce matin en entrant dans le sallon, j'ai trouvé mon père causant de ce voyage avec Mr l'Abbé. J'ai écouté un peu. J'ai entendu parler d'un an ; peut-être plus...... que je le plains ce pauvre Alfred !.....être si long-tems sans voir son père dont il est tant aimé ! Car il ne le gronde presque jamais, c'est ce que j'ai remarqué plusieurs fois. Si la vivacité d'Alfred lui fait faire quelques fautes, le comte se fâche un moment, et passe le reste du jour à excuser son fils, et à rejetter la cause de ses étourderies sur ses 17 ans. Mon papa m'aime autant, mais il me gronde d'avantage, sans que mes 15 ans servent d'excuse à mes torts. C'est peut-être un bien. Mlle. Léris me dit sans cesse que mon père m'aime trop pour vouloir me gâter.

Alfred a beaucoup de talens, il est rare à son âge d'être aussi formé, et aussi instruit que lui. C'est bien flatteur pour un père ! Partout il trouvera des amis, partout on le fêtera. C'est heureux sans doute, cela lui fera supporter l'absence. Mais si on le trompe, et s'il s'attache à des personnes dont il se croira aimé comme il l'est de notre famille ?

C'est effrayant. Ne le craignez-vous pas, ma chère Tante ?

Je me souviens d'un jour où vous disiez que les hommes étaient plus exposés aux séductions que les femmes, et que cependant parmi les soins de notre éducation, celui de nous en garantir n'était point négligé ; tandis que pour les hommes, non-seulement on riait des dangers qui les entouraient, mais on semblait encore leur apprendre à les rechercher. J'ai souvent blâmé dans mon cœur Mr. l'Abbé qui excitait l'amour propre d'Alfred, en le plaisantant sur les préférences qu'il avoit reçues de quelques unes de mes compagnes. Cela me faisait toujours de la peine.

Je voudrais qu'Alfred ne fût jamais trompé. Il me paraît d'après vos réflexions, qu'il eût été plus prudent de le garantir par des leçons de sagesse, que de l'exposer à croire légèrement ce qui en le flattant peut l'égarer. Que de dangers il va courir !....Il nous oubliera peut-être !....Un an et plus !....C'est si long !.....Pourquoi ce voyage ? Je n'en comprends pas l'utilité.

J'entends une voiture ; c'est Alfred qui re-

vient de sa petite tournée de visites d'adieux. Mon papa compte sur un concert ce soir. Il faut que j'aille au sallon, et que je quitte ma lettre. Ce concert.....Ce sera le dernier..... Mon papa pourra-t-il avoir du plaisir à m'entendre chanter seule.....J'eusse bien désiré que l'on eût employé tout autrement cette dernière soirée.....Mais il faut obéir. Il y a seulement un mois.......Quelle différence !.. J'éviterai, si je puis, les morceaux que vous aimez. Jamais je ne pourrai les chanter. Ne pas vous voir là!....Mon cœur est si oppressé!...J'ai déjà tant pleuré!......

Adieu, ma chère tante, adieu. Croyez à la respectueuse reconnaissance de celle qui a l'honneur d'être.

Votre, &c. &c.
ELISE.

LETTRE II.

ÉLISE A Mde. DE PRESSANGE.

A Key... le 21 *Juin.* 17..

IL est parti !....Ce matin à midi il a quitté le château. Nous avons causé tout au plus

un quart d'heure. Il était si triste! comme il partageait ma peine! Surtout celle que m'a causée le refus de mon père de me laisser un mois avec vous. Nous avons parlé de de tout cela si peu de tems! Les chevaux sont arrivés trop tôt, j'en suis désolée, je lui aurais recommandé tant de choses!.......Je ne lui ai presque rien dit.....

Il ne s'arrêtera à Bordeaux que pour recevoir la bénédiction paternelle. Il m'a bien promis de s'échapper un moment pour aller vous faire ses adieux. Il est parti avec Mr. l'Abbé, et Marc, valet de chambre de confiance du comte. Nous les avons accompagnés jusqu'à la voiture.

En rentrant dans le château, mon papa a été si bon pour moi, que mes pleurs en ont redoublé. Il m'a serrée contre son cœur, le mien s'est reproché d'avoir voulu le quitter pour vous suivre, et je me suis su bien bon gré de n'en avoir pas fait la demande moi-même. Si j'étais partie, j'aurais perdu ces marques de tendresse qui me sont si chères, et que mon bon papa m'a prodiguées toute la journée, Je parlais de vous avec lui depuis deux heures, lorsqu'Adèle est venue; il l'a retenue

à dîner, en faisant prévenir la marquise qui a envoyé de bonne heure Ferdinand pour chercher sa sœur. Je ne l'aime pas Ferdinand, il est insensible, il a fait cent folies sous prétexte de m'amuser. Il paraissait à peine songer à Alfred qui est son ami, et n'a parlé de son voyage, que pour témoigner le désir d'en faire autant.

Après dîné nous nous sommes promenées seules dans le parc, Adèle et moi. Elle m'a reproché d'abord ma trop grande affliction, comme si ce n'était pas bien naturel. . . . . Ne puis-je pas m'affliger beaucoup d'être séparée de ma bonne Tante !. . . Et puis. . . . . . . Elle m'a ensuite parlé de ceux qui me restent. . . . . . Bon Dieu ! je les aime beaucoup. Je chéris mon père. J'aime Adèle. Mais le bonheur de les voir n'empêche pas le chagrin que causent toujours des départs. Dailleurs, j'étais si bien, si heureuse avec tout ce que j'aimais ! . . . .

Adèle est sensible pourtant; mais parce qu'elle a trois ans de plus que moi, elle fait la raisonnable. Je crois que souvent ses discours ne sont pas d'accord avec son cœur. Cependant elle m'a fait beaucoup d'amitiés. J'ai

même vu souvent ses yeux humides, lorsque mes pleurs coulaient. Le beau Ferdinand est venu interrompre notre conversation. Jamais il ne m'a tant déplu.

Nous sommes revenus de la promenade, il commençait à pleuvoir. Au bout d'une demi-heure, ils ont pris congé de mon père qui m'a permis de me retirer dans mon appartement.

Me voyant seule je n'ai pu m'empêcher de vous écrire. Cependant deux jours de suite ! je crains de vous importuner ; mais songez que c'est le seul bonheur qui me reste. . . . Ah ! je suis ingrate, mon père est si bon, je dois être heureuse près de lui. J'avais peur qu'il ne voulût voir mes lettres, ce qui m'eût gênée sur bien des choses. . . . . Pour m'en assurer, je lui ai dit que je vous écrirais s'il l'approuvait. Oui, m'a-t-il dit, ma sœur est une femme estimable, j'ai toute confiance en elle ; tu peux lui écrire sans me montrer ni tes lettres, ni ses réponses. C'est bien heureux cela. J'aime beaucoup mon père. Mais, je ne sais pourquoi, je suis bien plus à mon aise avec vous, qu'avec lui. J'espère qu'Alfred vous verra à son passage à Bor-

deaux, et que vous pourrez lui donner des conseils. Parlez-lui surtout du danger des séductions. . . . . Ce que je n'ai pu lui dire, vous le lui direz, n'est-ce pas, ma chère Tante?

Il fait un tems affreux. Le tonnerre gronde bien fort, la pluie bat contre mes vitres. C'est une véritable tempête. La nature semble être en deuil. Je suis bien aise à présent, qu'Alfred soit parti si matin: il sera arrivé à Bordeaux avant cet orage, qui est vraiment effrayant. Ce tems-là rend toute malade. Je suis très-souffrante en vérité.

Adieu, ma chère tante. Ah! combien vous êtes chère à celle qui a l'honneur d'être;

Votre, &c. &c.
ELISE.

LETTRE III.

Mr. DUMÉNIL, A Mde. DE PRESSANGE.

à Key . . . . le 30 *Juin* 17..

Votre lettre, ma chère sœur, m'a extrêmement touché, sans rien déranger au plan que j'ai formé, et que je veux suivre pour le bonheur de notre Elise. Vous vous laissez

entraîner par votre sensibilité; votre amitié pour ma fille me flatte infiniment, mais elle vous égare dans les conseils que vous me donnez, et dans la demande que vous me faites.

" Alfred vous a parlé, il adore ma fille.
" Pourquoi, me dites-vous, ne pas les unir?
" Leur figure, leur âge, leur fortune, tout
" est si bien assorti; et l'alliance du Comte
" ne peut qu'honorer notre famille. Je le
" sais, ma sœur. Le Comte, ajoutez-vous,
" aime tendrement son fils, il ne veut que
" son bonheur, il consentira facilement à
" ce que le mariage se fasse tout de suite.
" Le voyage du jeune homme sera remis
" après la noce. Assuré de son bonheur, il
" partira plus disposé à s'instruire, il aura
" l'ardent désir de se rendre digne de sa
" jeune épouse."

Vous arrangez tout cela à merveilles, ma chère sœur, vous êtes bonne, vous voudriez voir tout le monde content. "Alfred vous a
" touchée jusques aux larmes, et vous crai-
" gnez que le chagrin d'Elise ne nuise à sa
" santé, à son éducation. Cette petite fille que
" vous admirez, ne vaudra pas, dites-vous,

" ce qu'elle auroit valu, si on l'eût laissée
" heureuse. Le bonheur, ajoutez-vous, em-
" bellit son âme, comme il embellit sa
" figure, &c. &c. . . . ."

Vous dîtes très-bien, ma chère sœur: mais vous oubliez que je vous ai parlé cent fois de mes motifs pour ne pas marier deux enfans. Vous oubliez les chagrins que vous avez eus, que j'ai partagés, et que je veux épargner à mon Elise. Vous aviez 15 ans, votre mari vous choisit comme la plus belle; il fut amoureux de vous pendant six mois. Maître d'une grande fortune, il la dissipa en peu de tems. Il ne vous resta de ce mariage (qui avoit tourné la tête à nos parens) qu'un amour malheureux qui fut à peine payé par les froids égards d'une faible reconnaissance. De tous les avantages que votre mari devait vous faire, vous n'eutes à sa mort qu'un procès interminable. Non, ma sœur, Alfred est trop joli cavalier, il est trop aimable, pour n'être pas mis un peu à l'épreuve. Elise est trop belle, pour n'être pas un peu désirée; et bien loin de croire, comme vous, qu'Alfred aurait plus d'ardeur à se rendre digne d'Elise, après l'avoir obtenue, je crois au contraire

que s'il l'aime véritablement, il sera bien plus jaloux encore de s'en rendre digne avant de l'obtenir.

Croyez, ma chère sœur, que le moment le plus heureux de ma vie, sera celui de cette union. Je l'ai promis à ma femme mourante, c'était le vœu de son cœur, ce fut celui du mien. Je n'y mis que la seule condition qu'Alfred serait digne d'Elise, et que je ne les unirais qu'avec la certitude de faire le bonheur de mon enfant. Puis-je juger un homme de 17 ans? et remettre mon trésor entre ses mains? Laissons faire ces mariages à la hâte, aux gens de Cour, et aux financiers de la Capitale. L'argent décide les uns, la faveur et la vanité entraînent les autres. De là viennent ces unions mal assorties. Ensuite les distractions nécessaires aux malheureuses victimes, entraînent le relâchement des mœurs. Déjà la ville de Bordeaux n'est plus ce qu'elle était du tems de nos pères. Je frémis pour ma fille, je veux assurer son bonheur, je ne dois pas me presser.

Sans doute, l'alliance du Comte m'honore; mais je n'y eusse peut-être jamais pensé, si l'amitié de ma femme pour la Comtesse n'eût

n'eût formé ce lien. Après la mort de ces deux fidèles amies, le Comte et moi nous nous promîmes de tenir notre engagement. Par sentiment, par respect pour des souvenirs qui nous étaient chers à tous deux, nous élevâmes nos enfans ensemble, nous les disposâmes à s'aimer. Nous avons réussi trop promptement selon mes désirs. Ma fille m'est trop chère pour la marier à 15 ans, et le jeune homme trop vif, pour les laisser plus long-tems ensemble. J'ai obtenu du Comte de faire voyager son fils ; j'emploîrai mon crédit auprès de lui pour prolonger ce voyage, plus ou moins, selon la conduite d'Alfred, dont M. l'Abbé m'instruira. Je lui ai assuré un sort, s'il ne me trompe pas ; le voilà engagé par son intérêt. D'une autre part, il aime son élève, et je ne doute pas qu'il n'emploie tous ses soins à le rendre digne de ma fille.

Elise sera fort riche. Je n'ai qu'elle. Sans cet engagement, j'eusse désiré ne l'établir qu'à sa majorité. A cet âge elle eût pu faire un choix raisonnable, et mes vieux jours se seraient écoulés en paix. Enfin, ma chère sœur, je frémis d'un lien indissoluble pour

mon Elise. J'eusse été plus tranquille, si Alfred eût eu 10 ans de plus. Moins d'amour, ma sœur, et plus de raison : voilà ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.

Je désire autant que vous de remplir ma promesse. J'espère, comme vous, que la conduite d'Alfred n'y mettra aucun obstacle En attendant je veux que ma fille jouisse de toute la liberté que doit avoir une jeune personne bien née. Je lui ai remis votre lettre sans la décacheter, comme vous me le demandez, et comme nous en sommes convenus. Je l'ai assurée que je ne voulois point lire celles qu'elle vous écrirait. Je sens que son pauvre petit cœur a besoin d'un confident; je me réserve seulement par cette conduite d'en diriger le choix. Une tante de 29 ans, n'est pas un mentor bien terrible, et quand elle pense comme vous, c'est un guide sûr.

Adieu, ma chère sœur, j'espère que vous serez contente de l'homme que je vous ai donné, pour se mettre à la tête de vos affaires. Il a beaucoup d'intelligence, et il vous servira avec zèle.

Je suis votre affectionné frère. DUMÉNIL.

LETTRE IV.

Incluse dans celle à laquelle la précédente répond.

Mde. DE PRESSANGE A ELISE.

A Bordeaux le 28 *Juin* 17. .

N'êtes-vous pas tentée de me faire des reproches, ma chère petite? Depuis 10 jours que j'ai quitté le château de Key...... voici le premier dont j'emploie quelques momens à donner de mes nouvelles à mon Elise. C'est bien mal; ne le pensez-vous pas? Je vois d'ici votre petite mine, ces grands yeux baissés, ces jolies lèvres qui s'avancent pour prononcer, en faisant la moüe, quelques petites malédictions contre cette bonne tante.. Cette tante qui ne répond pas même à deux lettres touchantes—, écrites le 20 et le 21! Ah! c'est bien mal, bien mal. . . . A force d'attendre on commence à désespérer; on veut même ne plus penser à l'heure de la poste. . . . . Enfin tout finit dans la vie, les contrariétés, tout comme autre chose. Une

lettre arrive au papa; on est près de lui avec son ouvrage ; machinalement les yeux se lèvent; on jette un coup-d'œil sur l'adresse, on reconnaît l'écriture. C'est de ma tante dit-on? Oui dit froidement le papa qui lit sa lettre,sans avoir l'air de faire attention à ce qu'elle renferme. Mais mon Elise qui a de bons yeux, a déjà vu son nom sur l'adresse de cette seconde lettre qu'elle n'ose demander. Un *comment se porte ma tante* fait songer au bon papa qu'il tient une lettre pour Elise. Il la lui donne avec la permission de se retirer dans sa chambre pour la lire.

Et vite, on court, on arrive, on rompt le cachet,on parcourt la lettre jusqu'à ce que l'on ait vu un *nom;* et c'est par cette phrase, *j'ai vu Alfred*, que l'on commence à lire cette lettre que l'on attendait depuis si long tems.

Oui ma chère petite, j'ai vu Alfred, il s'est désolé avec moi de n'être pas resté auprès de vous, pour vous consoler de mon absence. Ah! vous souriez, ... et marmottez tout bas: elle est méchante ma bonne tante. Non, mon enfant, non, ma chère Elise. Je suis bien sûre que vous me regrettez, et comme vous, je sens que *tout vous manque*

à la fois. J'eusse bien désiré de passer l'Eté auprès de vous ; puisque ce voyage d'Alfred est necessaire, nous en aurions causé ensemble. Je vous aurais fait comprendre que votre jeune camarade, plus instruit, plus formé, serait, à son retour, plus digne de ses amis ; qu'une séparation nécessaire ne peut pas être un grand malheur, quand elle ne doit pas être éternelle ; que nous reverrons Alfred, et que loin de nous affliger d'un voyage qui doit lui être utile, si nous l'aimons, nous devons au contraire nous en rejouir. Je vous aurais dit tout cela, et vous auriez repris vos études avec zèle, pour qu'Alfred à son retour, en comparant Elise à tout ce qu'il aura vu, ne puisse rien trouver de comparable à Elise.

Je souhaite autant que vous, qu'une correspondance s'établisse entre nous. Quoique mes affaires ne me permettent pas de vous répondre exactement, écrivez-moi souvent ; j'aurai toujours le tems de vous lire, et je vous lirai toujours avec plaisir. Ecrivez-moi les détails de vos journées, dites-moi tout ce que vous faites. Apprenez-moi que vous avez repris vos occupations, et je jouirai de vos progrès. Si j'avais eu un sort as-

Avant-hier je venais de relire vorre lettre; je descendais au jardin. J'ai rencontré le valet de chambre qui portait quelques lettres à mon papa, parmi lesquelles j'ai vu l'écriture d'Alfred. Oh je suis bien sûre de ne m'être pas trompée......Il y avoit déjà quel . ques jours que je m'étonnais qu'il n'eût pas écrit à mon papa ; et j'ai attendu impatiemment l'heure, ou je pouvais entrer chez lui, croyant bien qu'il me donnerait des nouvelles d'Alfred. Mais le maître de Piano est arrivé ; ce qui a tenu toute la journée. J'étais si distraite, que sans la crainte de déplaire à mon père, je n'aurais pas pris une leçon qui ne m'a servi à rien. La tête ainsi préoccupée, à peine savais-je ce que je faisais. Il est venu du monde le soir ; cette journée a été entièrement perdue. Hier, le maître de dessein, le maître d'Italien n'ont réussi de même, qu'à m'ôter l'occasion de tâcher d'apprendre ce qui peut être arrivé à Alfred.

Ce matin mon bon papa m'a demandé si mes maîtres étaient contens de moi. J'ai rougi : je ne voulais pas mentir, et je n'osais lui dire que non. Ce bon papa m'a embrassée, et m'a recommandé de profiter de la dépense

qu'il faisait pour mon éducation, en m'apprenant qu'il avoit doublé le prix de mes maîtres pour qu'ils vinsent à Key. . . Aussi exactement pour moi seule qu'ils venaient du tems d'Alfred. Cela m'a touchée et je me suis mise à pleurer. C'était bien là l'occasion de me parler d'Alfred ? Je l'ai espéré un moment, mais cette fois comme les autres, mon espoir à été trompé.

Après diner, mon papa avant de sortir m'a proposé d'aller passer la soirée chez la marquise d'Arsilly ; j'ai dit que j'aimais mieux rester. Je voulais vous écrire,ma chère tante, afin que ma lettre pût être portée demain matin à la poste Mais à présent je suis fâchée de n'avoir pas été chez la marquise ; j'aurais vu Adèle; et sûrement elle m'aurait parlé d'Alfred, et m'aurait dit ce qui lui est arrivé. J'ai fait là une grande étourderie. . . . D'autant que je sais qu'Adèle doit aller passer deux jours au château de Lonel avec sa mère. Que de tems perdu. . . . . .Vous allez me répondre tout de suite ma chère tante, tout de suite, j'en suis sûre ; vous êtes si bonne ! Car je vois bien que mon papa ne me dira

rien ; et c'est, bien tourmentant, je vous assure.

Adieu, ma chère tante; il est tard; j'ai resté bien long-tems à rêver et à vous écrire. Mon papa va rentrer, me dira t'il quelque chose? Je ne l'espère plus. . . . . Adieu, ma bonne tante; plaignez un peu celle qui a l'honneur d'être,

Votre &c. &c.
ELISE.

LETTRE VI.

Mde. DE PRESSANGE A ELISE.

Bordeaux.... *le* 4 *Juillet* 17..

PUISQU'IL écrit,c'est qu'il est mort. Rien n'est plus clair que cela ? En verité,ma chère petite si la nature vous a dispensé toutes ses faveurs, si le Ciel vous a accordé tous les avantages que l'on peut souhaiter, il vous a donné en même tems une sensibilité qui ne peut que vous rendre malheureuse, et faire le tourment de vos amis. Tout le monde veille à votre bonheur ; et vous seule vous le

troublez par une imagination trop ardente, et qui me fait trembler pour vous. Raisonnons un moment ; ce sera j'espère avec succès ; car je sais que ce même courrier est porteur d'une lettre qui vous rendra, je pense, tout à fait raisonnable.

Dites-moi : votre papa ne peut-il recevoir des lettres sans vous les montrer ? Est-il obligé de vous parler d'Alfred, s'il n'a rien à en dire ? Voyez comme vous êtes injuste. Pendant que vous vous désoliez, Alfred, le Cte. et moi, nous nous occupions à obtenir de votre père la permission d'une correspondance entre Alfred et vous. Vous avez vu une lettre d'Alfred portée à votre père, dites vous. Il lui en a écrit bien d'autres.... Et c'est à ma sollicitation, et à l'assurance donnée à mon frère, qu'Elise étoit trop bien née, pour cacher à son papa d'autres lettres, que celles qu'il lui permet de ne pas montrer, que nous avons enfin dû cette grâce tant désirée. Alfred vous écritpar ce même courrier ; il écrit aussi à votre père pour le remercier de ses bontés. (1)

---

(1) On a supprimé comme inutiles toutes ces lettres au père d'Élise. La lettre de remer-

Votre papa, ma chère Elise, en vous destinant à Alfred, en voulant faire votre bonheur à tous deux, veut que vous en soyez également dignes. Si Alfred n'avoit pas pour Elise tout le respect que doivent inspirer l'innocence et la vertu, il ne mériterait pas de l'obtenir. Si Elise s'écartait de ce respect et de cette obéissance qu'elle doit aux volontés de son père, de cette décence qui est le plus grand charme de la beauté; si, un seul moment, elle pouvait paraître moins pure aux yeux d'Alfred, travaillerait-il alors avec autant d'ardeur à se rendre digne d'elle?

La beauté, ma chère enfant, est le moindre des avantages. Il y a tant de jolies femmes... C'est un mérite si commun, que cela seul ne peut engager Alfred à mériter Elise. Il faut, ma chère, savoir se faire aimer par les qualités de l'ame, par l'instruction, par les talens. Il faut travailler à ce qu'Alfred oubliant qu'Elise est belle, n'oublie cependant pas, qu'elle seule peut le rendre heureux.

---

cîment est la seule qu'on ait conservée. Sans autre avertissement, on continuera cette omission chaque fois qu'on le jugera nécessaire.

C'est

C'est ainsi, ma chère petite, que vous éloignerez Alfred du *danger des séductions*. . . et par cela seul, vous assurerez vous-même son bonheur et le vôtre.

Je suis si persuadée, que la vertu sera votre seul guide à tous deux, et que vous chercherez à vous rendre dignes l'un de l'autre, que c'est avec la plus grande confiance que j'ai été votre caution auprès de mon frère, et que je l'ai assuré que vous n'abuseriez ni l'un ni l'autre de la consolation qu'il veut bien vous accorder.

Adieu, ma chère Elise. Votre affectionnée tante.

DE PRESSANGE.

LETTRE VII,

ALFRED A ELISE.

(Même date.

Ma chère Elise, ah! que je suis heureux! Elle est enfin accordée, cette permission tant désirée. . . . . . J'aurai donc le bonheur de vous écrire, et de recevoir de vos nouvelles; je pourrai peut-être adoucir un peu le tour-

ment de l'absence, en vous ouvrant mon cœur, en vous faisant part de tous mes sentimens, de toutes mes pensées, et en recevant quelquesfois de votre main des témoignages de votre attachement. . . . . . Que j'ai eu de chagrin depuis le cruel moment, qui m'a séparé de vous ! A mon arrivée à Bordeaux, mon premier soin a été d'écrire à M. Duménil. Mon premier désir, fut de vous donner de mes nouvelles. Mais M. l'Abbé m'assura que je ne pouvais vous écrire sans la permission de votre père. Je la sollicitai, comme le seul bonheur qui me restait, comme le seul moyen de me donner le courage nécessaire, pour vivre loin de vous. Mes lettres se sont succédées chaque jour, sans produire aucun effet. Mon père a écrit en ma faveur; notre bonne tante a plaidé ma cause; et c'est à ses soins, c'est à la sensibilité de cette femme excellente, que je dois le bonheur qui m'est accordé.

Elle est arrivée hier, cette heureuse permission ! "Alfred écrira deux fois par mois à Elise, j'y consens." Voilà les expressions de votre père. J'ai baisé cette phrase. J'étais avec votre tante, quand cette lettre qui m'a

rendu la vie, est arrivée chez elle. C'est à genoux que j'ai remercié mon Dieu tutélaire. Cette charmante femme m'a parlé avec tant de douceur et de raison, qu'elle m'a fait sentir, combien ma reconnaissance envers M. Duménil devait m'engager, à mériter une si grande faveur. Je lui écrirai par ce même courrier, pour l'assurer que jamais, jamais il n'aura à se repentir d'un pareil bienfait. Oui, Elise, oui, votre père sera content de moi. Eh! comment pourrais-je ne pas travailler à mériter la félicité qui m'attend?

Ma chère Elise, combien je regretterais le tems de notre enfance, si en s'éloignant de nous, il ne raprochait celui qui doit nous unir. Ce tems où nos pères souriaient quand je vous apellais ma femme, ce tems où nous étions toujours ensemble. . . . . Et ce grand arbre! y songez-vous? Reçoit-il quelquefois sous son ombrage la belle Elise? Lui rapelle-t-il nos bouderies, nos raccomodemens? Vous souvient-il, qu'il fut le lieu de mon exil, un jour, que je vous avais déplu? C'est au pied du grand arbre, sur le banc de gazon, que tristement assis, je fus surpris par la pluie. Soumis aux ordres de mon Elise, je ne son-

geais pas à m'y soustraire. Sans réflechir si le grand arbre pourrait long-tems me servir d'abri, je ne pensais, qu'au moyen de rentrer en grâce, lorsqu'un petit bruit dans un des bosquets de lilas me tira de ma rêverie. C'était Elise, c'était l'amour même. Un grand chapeau qui cachoit la plus jolie figure que la nature ait jamais formée, était tout ce qu'Elise avait songé à prendre pour se garantir. Sa jolie taille était entièrement exposée, ses bras étaient nuds, ses jolis petits pieds tout mouillés. . . . . Et ce soulier perdu pour avoir couru trop vîte. . . . Mais dans son tablier, une grande jupe avait été soigneusement pliée pour m'en couvrir. Viens, Alfred, je te pardonne; tiens, couvre-toi de cette jupe, c'est la première chose que j'ai trouvée chez ma bonne, je suis vite venue te l'apporter. Et pendant ces mots, qui étaient entre-coupés, parce qu'Elise avait tant couru qu'à peine elle pouvait parler, la chère Elise m'avait déjà enveloppé de la grande jupe de la bonne.

Si mon Elise ne songeait qu'à moi, je n'étais occupé que d'elle. Déjà mon soulier défait pour remplacer le sien, fut prompte-

ment suivi du dérangement de ma toilette, et toutes les peines qu'Elise avait prises furent perdues. Je voulais que cette Jupe couvrit Elise, Elise s'y opposait, elle devint pour nous un sujet de discorde, et je vis le moment, où nous allions encore nous brouiller. Mes souliers étaient trop grands pour Elise, je n'étais pas assez fort pour la porter; pendant quelques baisers, pris ou donnés, je détachai un des rubans du chapeau d'Elise, que je tournai autour de son pied pour tenir le grand soulier. La grande jupe fut étendue sur la tête d'Elise et sur la mienne, avec menace de bouderie, si je n'en gardais pas la moitié.

Cependant on nous cherchait; nous nous entendîmes bientôt appeler; nous ne pouvions aller bien vite, on nous trouva à quelque distance du grand arbre, on nous emporta. Nous fûmes le reste du jour en pénitence; mais Elise m'avait pardonnné. Je ne m'apperçus de notre punition, que parce qu'elle la partageait avec moi. Ce fut au pied du grand arbre, dans ce lieu témoin de nos premiers plaisirs, que je fus jurer à mon Elise de ne jamais lui donner de chagrin. Ce serment je

le tiendrai. Plutôt mourir mille fois, que de m'exposer à perdre le cœur d'Elise.

C'est avec le souvenir du passé, c'est avec l'espoir de l'avenir, que je puis supporter l'idée de ce tems si long que je vais passer loin de vous. *On nous unira quand notre éducation sera finie*, à ce que dit notre bonne tante. Oh! mon Elise, ne négligeons rien, puisqu'il dépend de nous de hâter le moment fortuné! Comme je vais m'appliquer à m'instruire! Je voudrais savoir tout en un jour; le lendemain serait si beau! . . .Nous unir quand notre éducation sera finie. . . . . Elise,.. Aimez-vous un peu Alfred?.. Songez que votre papa ne changera en rien cette résolution, puisqu'il la croit nécessaire à votre bonheur. Ah! si vous aimez Alfred, si vous l'aimez, vous travaillerez avec courage, vous suivrez vos études, comme je vais suivre les miennes. Je devrai mes progrès à ma tendresse pour Elise; ce que je ferai de bien sera son ouvrage. Mais vous, Elise, à qui la nature a tout donné; si, par vos heureuses dispositions, vous n'avancez pas le jour de mon bonheur, pourrai-je croire que je suis aimé?

Je ne sais combien de tems mon père me retiendra près de lui, il ne me parle pas du moment qui doit me faire encore éprouver une cruelle séparation. Vous savez comme j'aime mon père. L'instant où je le quitterai sera cruel pour moi ; et quand je songe que je dois me séparer à la fois de tout ce qui m'est cher, mon cœur se brise. . O mon Elise, il ne faudrait que quelques heures pour arriver à Key!. . .Et combien de siècles vont s'écouler sans que j'en prenne la route ! . . .

Adieu, Elise, adieu. Si vous deviez un jour oublier Alfred, s'il pouvait jamais s'effacer de votre souvenir. . . . . Loin de moi, cette cruelle pensée, elle m'ôte tout mon courage. Demain, l'autre demain, tous les jours qui vont suivre, je ne verrai pas Elise. . . . Doux souvenirs, flatteuses espérances, soutenez la vie du trop sensible

ALFRED.



LETTRE VIII.

Alfred a M. Duménil.

Bordeaux le 5 Juillet 17. .

Monsieur,

Madame de Pressange m'a montré la lettre qu'elle a reçue de vous. J'y ai lu avec une sensible reconnaissance la permission que vous me donnez, d'écrire deux fois par mois à Mademoiselle votre fille. Ah! ne craignez pas, Monsieur, que j'abuse jamais de cette faveur. . . . Pourrais-je lui inspirer d'autres idées, lui donner d'autres conseils, que ceux même que lui donnerait votre tendresse paternelle? Puis-je oublier qu'elle fut la compagne de mon enfance? Puis-je oublier que vous me l'avez destinée, qu'elle doit être l'épouse chérie avec laquelle je dois passer ma vie? Combien je suis heureux! Combien vous êtes bon! Vous l'avez accordée cette permission qui va doubler mon zèle; je travaillerai sans cesse à me rendre digne d'un tel bienfait, qui augmenterait s'il était possible, le respect et l'attachement que j'ai pour vous.

En sortant de chez Mde. de Pressange, j'ai couru annoncer la bonne nouvelle à mon père, il a eu la bonté de partager ma joie, et je vous assure qu'il partage également ma reconnaissance. Il est si bon, mon père ! Je me reproche bien de l'avoir fait souffrir de ma peine. Mais en vérité, la crainte de ne pas obtenir ma demande, m'avait presque tourné la tête. Cette idée ne me quittait plus ; en parler tout le jour, et vous écrire sans cesse, était ma seule occupation; mon père ne pouvait rien obtenir de moi. Si vous eussiez plus long-tems résisté à nos prières, je ne sais ce que je serais devenu. Avoir quitté Elise pour un tems si long, et ne pas recevoir d'elle un seul mot de consolation, ne pas pouvoir lui parler de ma douleur, de mes espérances. . . . Vous voyez bien, Monsieur, que c'était impossible... Vous m'avez rendu la vie. Tous les instans du jour, je vais les employer à m'occuper de vous, d'Elise, de mon père. Je veux vous satisfaire en tout ;vos bontés m'ont rendu mes devoirs si doux !

Je vous assure, Monsieur, que vous ne devez pas trembler pour Elise, elle sera heureuse, si d'être adorée d'Alfred peut faire

son bonheur. Si ce voyage n'eût pas été nécessaire, comme vous et mon père me l'assurez, si vous aviez voulu nous marier tout de suite, je puis vous assurer que vous n'auriez rien eu à craindre de notre jeunesse. Elise n'est-elle pas toute parfaite, qu'a t-elle donc encore à acquérir? Elle est très-raisonnable, je vous assure. Et quant à moi, mon amour m'eût tenu lieu d'expérience. Causer le moindre chagrin à Elise! Ah! mille fois plutôt mourir. Enfin je le ferai ce voyage, j'obéïrai, mais je vous en conjure, ne permettez pas que je sois trop long-tems loin de vous. Qnand mes yeux auront parcouru les beautés des principales villes d'Italie, ne puis-je pas revenir au château de Key...? Songez, Monsieur, que laissant loin de moi ce que j'ai de plus cher; que le cœur, la tête remplis de ces tristes pensées; mon impatience, mon âge, tout porte à croire que je ne pourrai tirer un très-grand fruit de ce voyage. Au château de Key. . . . C'est-là que, près de vous et d'Elise, je lirai les relations de ceux qui, plus formés et moins distraits, auront mieux vu, mieux jugé les objets que moi. Leurs écrits seront plus utiles pour mon instruction. Pour-

quoi prolonger ce voyage dans les dispositions où je suis, et dans lesquelles sans doute je resterai ? Cependant je ne murmure pas. J'obéïrai. Ne suis-je pas heureux ? Je puis écrire à Elise, recevoir de ses lettres. . . Oui, Monsieur, je partirai, et le plutôt possible, pour revenir plutôt vous montrer un gendre qui, je l'espère, sera digne de vous.

Mon père veut me présenter à ses connaissances. Je crains que cela ne me retienne ici, et j'en suis fâché. Mais il est si bon, que je dois me soumettre à tout ce qu'il désire de moi. Vous savez que mon père aime autant le monde, que vous aimez la campagne; il est très-répandu, il connaît toute la ville. Il me trouve assez grand, assez formé pour le suivre chez ses amis et ses connaissances. Le plaisir d'être avec un si bon père, me consolera de faire dès ce soir mon entrée dans le monde; car mes goûts sont bien plus conformes aux vôtres qu'à ceux de mon père. J'aime mieux la campagne que la ville. Je ne trouve de bonheur qu'au château de Key! . . . . . Si mon père avait voulu y passer un mois seulement, c'est-là que, près de vous et d'Elise, j'eusse

reçu la bénédiction paternelle; et c'est de là, que je serais parti, après avoir resté un mois de plus auprès de vous.

Pardon, Monsieur, de cette longue lettre, je me suis cru un moment dans votre cabinet, où quelquefois vous écoutiez mon bavardage avec cet e bonté, qui m'encourageaít et m'ôtait la crainte de vous importuner.

Recevez les assurances sincères de ma tendre reconnaissance, et du profond respect avec lequel je suis,

MONSIEUR, Votre &c, &c.

ALFRED DE BORANSAC.

LETTRE IX.

ELISE A ALFRED

Au château de Key... le 8 *Juillet* 17..

J'étais prévenue par notre bonne tante que vous aviez obtenu la permission de m'écrire. J'avais à peine fini de lire la lettre qu'elle m'avait adressée directement, lorsque mon papa m'a fait demander. Je tremblais bien fort; je savais que mon père devait recevoir

une lettre de vous, je pensais qu'elle en renfermait une pour moi. Mon cœur battait, j'étais prête à me trouver mal. Je suis arrivée dans le cabinet de mon père comme un coupable qui redoute les regards de son juge, et n'osant lever les yeux sur lui. D'où vient cette émotion, cher Alfred? Je n'avais pas fait de mal ; mon bon papa ne voulait pas me gronder ; bien au contraire, j'allais recevoir une nouvelle preuve de sa bonté pour nous. En vérité,dans ce moment même, je ne puis expliquer le sujet de mon trouble.

En arrivant auprès de mon père, j'ai osé cependant lever mes regards jusqu'à lui. J'ai rougi ; il a souri ; et il m'a donné tout de suite votre lettre. Je n'osais ni l'ouvrir, ni rester, ni m'en aller. J'en ai reçu aussi une de ma tante, ai-je dit en baissant les yeux, et regardant votre cachet. Si mon papa le veut, je vais la lui montrer. Elle me parle de votre bonté pour Alfred. Surement Alfred en est bien reconnaissant ; et moi. . . . . Dans ce même moment, mon père m'a tendu les bras ; je me suis précipitée sur son sein que j'ai aussitôt arrosé de mes larmes. J'espère, m'a-t-il dit, que je

n'aurai jamais à me plaindre d'Alfred. Quant à toi, mon Elise, tu es trop bien née, pour que j'aie rien à redouter de ta part. Sois toujours bonne fille; et si Alfred se conduit bien, non seulement je te permets de l'aimer, mais encore de croire que le plus beau jour de ma vie, sera celui où je vous unirai. Ton bonheur, ma fille, fera toujours le mien. Pour que tu sois heureuse avec Alfred, il faut que son cœur soit digne du tien, qu'il t'aime uniquement, qu'aucun défaut ne ternisse son ame, qu'aucune passion ne l'entraîne, ne l'égare; qu'il ne ressemble pas surtout aux jeunes gens du jour. Mais j'espère que nous n'avons rien à craindre. Alfred parait bien né ; je crois qu'il sera bon sujet. S'il se montrait autrement, je suis bien sûr que mon Elise ne l'aimerait plus. Pourrais tu mon enfant, vouloir unir ta destinée à celle d'un fat, d'un libertin, d'un homme sans ordre, qui mangerait ta fortune et la sienne ? Ne frémis tu pas du sort qu'un tel époux te préparerait ? ....Ah mon pere, jamais Alfred ne serà. . . . Ici mes sanglots coupèrent ma voix ; je ne pouvais supporter le tableau que mon père me présentait d'Alfred cou-

pable; mon cœur était déchiré. Non, mon Elise, reprit mon père, Alfred ne sera rien de tout cela, j'en suis persuadé comme toi. Tu ne l'aimerais pas s'il n'était estimable en tout point. Calme ton pauvre cœur, ajouta t'il, en me serrant dans ses bras. Ensuite il me dit : vas mon enfant, vas lire ta lettre chez toi. Tu te prépareras aussi à venir avec moi chez la marquise ; Adèle est arrivée hier du château de Lonel ; il y a long-tems que tu ne l'as vue. Je suis sûr, a-t'il ajouté en souriant, qu'aujourd'hui tu seras bien aise de causer avec ton amie.

Je suis montée chez moi. J'ai lu votre lettre bien vite sans me donner le tems de m'asseoir, craignant que le carosse ne vint avant que je pusse la finir. Mais après, je me suis assise, et je l'ai relue tout doucement. J'allais relire une troisième fois ce joli tableau que vous me faites du tems heureux de notre enfance, lorsque j'ai vu par ma fenétre, que les chevaux étaient mis. Je n'avais pas entendu avancer la voiture.

Mlle. Léris est entrée, ayant apris que j'allais sortir avec mon papa. Elle voulait me faire ajuster mes cheveux; mais je l'ai as-

surée que je ne me souciais pas d'être mieux. Pendant qu'elle me faisait apporter mes gants et mon chapeau, cette chère bonne m'a regardée; et m'a dit avec cet air de bonté, que vous lui connoissez : encore les yeux rouges ! mais ma chére élève, vous me désolez ; vous ne faites que pleurer ? Ces larmes ci ne sont pas de tristesse, lui ai-je dit. Je n'ai pas de chagrin ; j'ai une lettre d'Alfred. Ah, tant mieux m'a t'elle dit, en m'embrassant. J'aime ma bonne. Comme elle nous est attachée à tous deux !

Mon papa qui m'attendait, m'a paru s'appercevoir que je n'avais pas fait de toilette, mais il ne m'en a rien dit. Dès que nous avons été en voiture, je lui ai présenté votre lettre, il ne l'a pas prise ;—non, mon enfant. " J'ai tant de confiance en toi, m'a t'il dit, que je veux te laisser libre dans les correspondances que je te permets. Je ne te dis pas que je ne verrai jamais les lettres d'Alfred ; mais sûr que tu n'auras jamais de secret pour moi, je te les demanderai quand je voudrai les voir. " S'il avait lu ma lettre, peut-être il m'aurait montré celle que vous lui avez écrite. Peut-être aussi n'en eut-il

rien fait. Un père n'est pas obligé de contenter la curiosité de son enfant.

Il y avait peu de monde chez la marquise. Dès que sa partie de trictrac avec mon père fut commencée, nous nous retirâmes Adèle et moi dans le second sallon. Il était déjà trop tard pour nous promener. Ferdinand était engagé à une grande partie de billard qui nous laissa la liberté de causer tranquillement.

Je contai à Adèle, combien j'avais été peu raisonnable, lorsqu'en descendant au jardin, je vis une lettre de vous portée à mon père;je lui contai les inquiétudes qui suivirent le silence qu'il garda sur ce sujet....Notre bonne tante vous dira tout cela, Alfred : je rougis trop de ma déraison pour en parler davantage. C'était au pied du grand arbre, que ce jour là j'allais rêver. Je n'y restai pas long-tems; je croyais qu'on avait reçu de vos nouvelles au château ; j'y rentrai promptement ; ce ne fut que pour me tourmenter,et à la vérité,ne sachant pas ce que j'ai apris depuis, c'était bien naturel.

Après avoir causé de tout cela avec Adèle, je lui ai montré votre lettre. Nous nous

sommes très-bien souvenues, pourquoi je vous donnai l'ordre d'aller seul sous le grand arbre, le jour dont vous parlez. C'était, Monsieur, pour avoir pris au milieu de nos jeux un baiser à Adèle. Adèle n'était pas un enfant; trois ans de plus, c'est à tout âge une grande différence, je vous assure. Cette chère Adèle se seroit très-bien passée de votre baiser; et elle fut très-affligée du chagrin qu'il me causa.

Nous avions à peine fini de lire votre lettre, que l'on vint annoncer le souper. Comme j'avançais dans le premier sallon, le beau Ferdinand sortit de la salle de billard. Il montra de la surprise en me voyant. " La belle Elise ici ! Pourquoi,ma sœur, ne m'avoir pas fait annoncer cette bonne fortune ? Pour cette fois vous avez donc bien voulu suivre Mr. votre père, mademoiselle ? C'est une faveur dont vous êtes avare. " Tout en disant cela, il me présentait une main, tandis que de l'autre il relevait son col, occupé en même tems à jetter un coup-d'œil au miroir. Il allait me faire passer devant sa mère et une autre dame âgée. Je le fis apercevoir de cette distraction ; il en accusa mes

beaux yeux, et ne cessa de me parler jusqu'à la table où je me plaçai auprès d'Adèle. Je crois, mon cher Alfred, que votre ami Ferdinand est du genre de ces fats, que mon père n'aime pas. Je suis fâchée qu'il soit si fort votre ami. J'espère qu'il ne vous gâtera pas. Si vous lui ressembliez, Alfred, je ne vous aimerais pas du tout. Je vous en avertis.

Hier, et avant hier, je n'ai cessé d'étudier, et de prendre mes leçons avec soin. Mon bon papa est si content de mon application,que le plaisir qu'il paraît en éprouver, double mon zèle. Mademoiselle Léris cependant m'a reproché avec douceur de m'être levée trop matin ces deux jours. Mais je l'ai rassurée; cela ne peut nuire à ma santé ; il fait si beau dans cette saison ! Les journées ne sont pas trop longues pour tout ce que j'ai à apprendre ; sans compter mes heures de promenade,où je n'oublie pas les momens destinés au grand arbre. J'ai à ce sujet un projet dont je vous parlerai, quand je l'aurai mis à exécution.

Adieu, Alfred. Je ne finis pas ma lettre comme vous ; je ne fais pas d'inutiles et tristes suppositions, moi. J'aime Alfred, et je sens que je l'aimerai toujours. ELISE.

LETTRE X.

Mr. DUMENIL, AU Cte. DE BORANSAC.

à Key . . . . *le* 14 *Juillet* 17..

Vous êtes un gâte-enfant, mon ami. Si je vous laissais faire, nous irions si vite, nos enfans nous méneraient si loin que nous ne serions plus les maîtres. M'avez-vous donc crû assez ridiculement sévère, pour ne pas vouloir que deux amans qui doivent être époux s'écrivissent quand ils sont séparés ? Vous avez pris trop au grave ma conduite prudente. Réellement, dans une de vos lettres, vous me traitiez presque de barbare, d'inhumain ; et je suis sûr que votre fils me donnait moins de malédictions que vous.

Votre fils sortant des mains de la nature, n'est pas comme vous gâté par l'usage ; il attache un grand prix aux moindres détails du sentiment. Voulez-vous en lui otant ce bonheur quil tient de la pureté de son âge,

lui aplanir le chemin du vice ?—Laissez Alfred se persuader que tout est faveur, que la moindre grâce doit être long-tems sollicitée, afin qu'il jouisse long-tems du bonheur de l'avoir obtenue. En lui otant cette jouissance, vous lui oterez la pureté, qui en est la source. Il s'habituera à voir remplir ses desirs sans obstacle. En obtenant ma fille, comme un bien qui lui est dû, il en sentira moins le prix ; il sera moins heureux, il le sera moins long-tems. Remerciez moi donc de ma sage politique, au lieu de me remercier, comme vous le faites dans votre dernière lettre, d'avoir enfin cédé à vos instances.

Pendant que vous serez en frais de remercimens, faites en de ma part à M l'Abbé, de n'avoir pas permis qu'Alfred écrivit à ma fille, sans m'en avoir demandé la permission. Celui là est sage. Votre fils est entre bonnes mains. Je voudrais seulement que quelquefois il fut un peu plus sévère, pour contrebalancer cette trop grande indulgence, que vous donne votre tendresse paternelle. Cependant mon cœur excuse la faiblesse du vôtre ; souvent, lorsque je vois Elise pleurer,

j'ai besoin de penser que de ma sévèrité dépendra peut-être le bonheur de sa vie, pour ne pas lui demander pardon de l'avoir chagrinée.

Images vivantes de nos épouses, ah combien nos enfans nous sont chers ! . . . Mais mon brave ami, ne gâtez pas le vôtre. J'espère que par mes soins mon Elise sera parfaite à tous égards. Rendez votre fils digne d'elle ; veillez à sa conduite ; redoutez ce monde pervers dont vous lui ouvrez l'entrée. Eloignez le des femmes du jour, et des jeunes gens à la mode. Qn'il parte, qu'il parte ; non pour se perfectionner , mais pour éviter qu'il ne se gâte. En restant peu de tems dans chaque ville, il n'aura pas le tems de faire des connaissances intimes ; et ce sont les liaisons que je redoute. Quand on est bien né, on est confiant, et par là, plus facile à séduire. Songez qu'il doit être mon gendre, et qu'aucune puissance de la terre ne pourrait me faire exposer le bonheur de ma fille.

Je dois à présent vous faire des excuses, mon ami, si j'ai donné à ma sœur toute la gloire de cette difficile entreprise ;

si elle seule a paru obtenir ce que j'étais si pressé d'accorder. Mais c'est encore un trait de ma politique. Plus jeune que nous, elle inspire plus de confiance à nos enfans ; d'un sexe plus tendre, elle partage mieux leurs peines ; ses conseils paraissent plus doux. Sa conduite estimable m'a fait jeter les yeux sur elle, pour leur servir de guide. En lui laissant le département des grâces, il lui sera plus facile de faire supporter les refus. Je désire qu'elle inspire à nos enfans une confiance sans bornes ; il faut pour cela qu'elle soit l'appui de leurs plus chères espérances. Ne soyez pas jaloux, mon cher comte ; nos enfans nous aimeront ; dans la suite ils nous rendront justice. Il est trés-nécessaire, qu'aujourd'hui ils nous craignent un peu. Je vois d'ici vos sourcils se froncer. Vous voulez être le seul confident de votre fils, son seul ami, son seul guide, et vous finirez par n'être que son complaisant. Alors, qui le retiendra ?

Cependant pardonnez ma morale ; la sosolitude des champs me permet des reflexions, que le torrent qui vous entraine éloigne de vous. Ce monde que je hais, vous l'ai-

mez encore ; vous ne le voyez pas avec des yeux assez sévères ; vous n'en redoutez pas assez les dangers pour votre fils. Nos intérêts communs, mon amitié pour vous, ma tendresse pour ma fille, tout me porte à vous les montrer. Vous serez ébloui par les succès de votre fils ; je le conçois ; jamais père ne dut être plus fier que vous. Alfred est si bien, si bien sous tous les rapports. Je vous en félicite, si vous ne vous laissez pas entrainer par l'amour propre, si vous veillez sur lui, si vous le garantissez, des piéges qui lui seront tendus. Mais il faut pour tout cela un peu de sévérité : si vous n'en avez pas le courage, hâtez le départ de votre fils ; et croyez que vous me remercierez de ce conseil.

Alfred m'a écrit une lettre remplie des plus belles promesses. Il m'aime de tout son cœur. N'est-ce pas là l'effet de la reconnaissance pour un bien que l'on a beaucoup sollicité ? Il parait si heureux de *la grâce que je lui ai accordée*..En vérité je crois que pour ma récompense, il a donné d'excellens conseils à ma fille. Depuis qu'elle a reçu la lettre d'Alfred, j'ai toutes les peines du monde à la distraire de ses études.

Adieu

Adieu, mon cher comte. Tout à vous pour la vie.

DUMENIL.

LETTRE II.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux le 21 *Juillet* 17..

Il y a un mois, jour pour jour, que je me suis séparé d'Elise ! Un mois de perdu, puisque je n'ai pas encore commencé ce voyage si pénible. . . On dit qu'il est utile, moi, je n'y vois d'heureux, que le retour.

Dans les premiers momens de mon séjour à Bordeaux, je n'étais occupé que des moyens d'obtenir la permission tant désirée. Entre la crainte et l'espérance, on passe des momens bien pénibles. Toutes mes matinées étaient employées à écrire à votre père. Toutes mes soirées, je les passais chez notre bonne tante, à souhaiter, et à craindre les nouvelles du lendemain. Sa douce complaisance ne se lassait point de mes plaintes;

j'étais moins malheureux près d'elle ; et quand l'heure d'aller chez cette aimable femme était arrivée, j'y courais avec un empressement si vif, que l'on eut pu penser, que j'y devais trouver mon Elise. Souvent je me figurais, que vous étiez au piano; je donnais à notre bonne tante son ouvrage, j'arrangeais son métier, et j'allais me placer derrière la chaise que vous auriez dû occuper. Notre tante riait, et me laissait faire. Une fois j'ai dérangé tout son salon, pour le mettre dans le même ordre que le salon de musique du château de Key. . . . Ah ! mon Elise, vous voyez de quelle ruse mon cœur se servait !... Mais à présent que d'autres moyens me sont permis, je veux causer tous les jours avec vous. Ce ne sera pas aller contre les ordres de votre père. Cette phrase : *Alfred écrira deux fois par mois à Elise*, veut dire : Alfred lui enverra deux lettres par mois. Mais Alfred est bien le maître d'employer chaque jour du mois à écrire ces deux lettres. Il lui est bien permis, sans doute, de répéter chaque jour à son Elise, que tous les momens de sa vie, jusqu'au dernier, lui seront consacrés; que son seul bonheur est de l'aimer, son seul

désir de lui plaire, et sa plus douce occupation de travailler à la mériter. Je n'ai pas encore pu remplir ce projet, d'adoucir ainsi les rigueurs de l'absence. Mon père dispose de tous mes momens. J'ai besoin de toute ma tendresse pour ne pas trouver, qu'il abuse de ma soumission. Le matin, le soir, toujours du monde chez soi, ou des visites à faire. Ah! que cela est fatiguant! Sans doute, je n'ai pas encore assez vu le monde, pour sentir, comme mon père, ce qu'il a d'aimable.

Le jour, où dans ma lettre à M. Duménil, j'enfermais celle qui vous était destinée, mon père entra chez moi. Il avoit du monde à diner; je n'avais pas encore paru, il me montra un peu d'humeur. Je me hâtai donc de prier M. l'Abbé qui est pour moi la bonté même, de veiller à ce que ma lettre fut soigneusement portée à la poste, et je me rendis au salon. Quand j'entrai, je vis la joie briller dans les yeux de mon père; il me prit par la main, et dit à ses amis qu'il avoit, je crois, rassemblés tout exprès pour me voir : je vous l'aurais présenté plutôt, mais nous étions dans le chagrin: une triste séparation, des inquiétudes nous empêchaient de nous

montrer ; mais aujourd'hui nous sommes plus contens. Nous allons faire un voyage en Italie ; nous reviendrons tout à fait formés ; nous nous conduirons sagement, et au retour Elise sera notre récompense. Elise Duménil! dit un gros Monsieur, c'est une riche héritière—et si jolie, si remplie de grâces, et de talens, ajouta un second, ce sera un couple bien assorti.— Ah ! mon Elise, quel frémissement j'éprouvai ! — Celle dont on vantait les grâces, les talens, c'était mon Elise, l'objet de tous mes vœux. Je me rappelai avec délices, nos caresses, nos querelles, nos raccommodemens, nos sermens de nous aimer toujours, les noms de mari, de femme que nous nous donnions, les projets que dès lors nous formions pour le tems où nous serions dans notre ménage: tous ces souvenirs se réunissaient à l'espérance, pour ravir mon cœur. *Ce sera un couple bien assorti*, répétai-je tout bas. Heureux Alfred, oui, tu seras uni à ton Elise par des liens éternels, tu verras ton Elise se livrer à tes transports, partager ton délire, jouir de ton bonheur. Heureux Alfred, ô mon Elise, ma

femme, quand viendra-t'il ce jour heureux qui doit nous unir !

Pendant le diner, on continua l'intéressante conversation. Chacun parla de vous, et fit son compliment à mon père. Il y en eut beaucoup de flatteurs pour les deux familles ; mais très-peu de ceux qui font plaisir au cœur. Mon père répétait souvent : ces deux enfans s'aiment à la folie ; et il me regardait avec ce sourire de bonté qui vous plaît si fort en lui. A cette assurance à peine répondait-on quelques mots ; on faisait peu d'attention à cet article si essentiel dans une union éternelle. On revenait sans cesse à cette grande fortune dont vous jouirez, à cette éducation brillante, faite pour flatter l'amour propre d'un mari. Un jeune homme à côté de qui j'étais assis, me parla de votre figure. Je vous fais mon compliment, Monsieur, me dit-il ; Mlle. Duménil est très-belle, à ce que l'on m'a dit ; je ne la connais pas, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Un de mes amis m'avait promis de me présenter chez M. Duménil, mais je suis obligé de partir pour Paris où je compte passser l'hyver. A mon retour Mde. de Pressange

m'a fait espérer, qu'elle me menerait chez son frère. Il m'apprit, qu'il avait fait connaissance depuis peu avec votre tante, à un diner chez un de ses Juges; il me dit qu'il était dans le Parlement, et me témoigna pour notre bonne tante un intérêt qui devint le sujet de notre conversation. Ce jeune homme a 25 ans; on le nomme *Coulanges*. Mon père m'en a dit beaucoup de bien. Le gros Monsieur qui le premier parla de vous, est un grand calculateur. Quoique gentilhomme, il a rempli plusieurs places dans la finance. Toutes ses entreprises ont réussi. Il sait, à un écu près, le plus ou moins de fortune de toutes les grandes familles. Il a paru regarder l'argent comme le premier mérite. Il a une fille unique en âge d'être mariée, mais il est difficile sur le choix d'un gendre, qu'il veut riche et d'une bonne naissance. Il est depuis vingt ans l'ami de mon père. Quelques officiers du régiment de **** actuellement en garnison à Bordeaux, le Président de Pirmont, qui est le protecteur et l'ami de M. de Coulanges, des officiers généraux retirés du service: voilà qu'elles étaient les personnes invitées. Après diner, chacun fut

vaquer à ses affaires, ou s'occuper de ses plaisirs.

Je suivis mon père dans ce qu'on apelle une tournée de visites. Après avoir parlé des personnes que nous avions eues à diner, il me parla de vous d'une manière si aimable, que je tremblais chaque fois que nous arrêtions à une porte, de voir interrompre la conversation. Mais l'heureux *Madame n'y est pas*, se répéta si souvent, que nous eumes le tems de causer plus d'une heure. Cette manière de faire des visites me paraissait charmante. J'écoutais mon père avec bien du plaisir. On s'arrêta; cette fois *Madame y était.* Mes plaisirs finirent; ceux de mon père commencèrent. En montant l'escalier il se retourna plusieurs fois pour me regarder; et il paraissait si satisfait, qu'il m'inspira le désir de plaire.

Un grand cercle qui tenait depuis le haut du salon jusqu'à la porte, m'en imposa un peu. Mais en réflechissant, qu'il fallait briller, pour rendre mon père heureux, je cachai une grande partie de ma timidité. Je me tirai le mieux que je pus de toutes les révérences qu'il fallut faire. La maitresse de la

maison me reçut avec une grâce parfaite. C'est la Présidente de Grandval, jeune et jolie femme fort à la mode. Dès qu'elle m'eut dit un mot, elle appela mon père, et lui parla quelques momens tout bas. Un peu embarassé de me trouver seul au milieu de tant de monde, je le devins, jusqu'à perdre contenance, lorsque je vis tous les yeux se fixer sur moi. Toutes les femmes, en se penchant à l'oreille l'une de l'autre, disaient: c'est le Cte. Alfred de Boransac. Mon nom fit absolument le tour du cercle; elles avaient l'air de jouer à ce jeu, où l'on se dit un mot à l'oreille; ce jeu que nous avait appris notre tante, et qui fit nos plaisirs tout un hyver. Les unes avaient une lorgnette pendue au cou; les autres au bout de leur éventail. Elles s'en servirent pour me regarder. Je m'étonnais que toutes ces jeunes femmes eussent la vue si basse; mais mon père m'a dit, que c'était une des grâces du bon ton. Aucune, même parmi les plus jeunes, n'avait ma timidité. Elles me lorgnèrent, jusqu'à me faire rougir; et disaient assez haut, pour m'embarasser beaucoup: c'est un très-joli cavalier; il est fait à peindre; ne trouvez-

vous pas, mon cœur? Je fus blessé de cet examen. Je jouais absolument le rôle d'un animal curieux que l'on avait fait venir pour amuser la société. Mon père en se raprochant de moi, me rendit un peu de courage; mais il fut bientôt appelé par plusieurs de ces Dames. Il courut à toutes presque en même tems; je ne l'avais jamais vu aussi leste. J'admirai la grâce et l'aisance qu'il a conservées. Il me parut très-lié avec toutes ces Dames. L'une l'invita à souper pour le lendemain ; l'autre l'invita à un concert pour la fin de la semaine; une troisième à un bal pour la fin du mois. Il accepta tout cela. Vous nous amenerez le Cte. Alfred, dirent-elles presque toutes en même tems. Mon père, dans sa joie, vint me prendre par la main, et me présenta à toutes ces Dames. Mais comme le bon ton exige aussi, que l'on fasse de courtes visites, nous profitâmes du moment, où l'on annonçait quelqu'un, pour nous retirer sans être apperçus.

Je n'avais pas dit un seul mot; personne ne m'avait parlé; et dès que nous fûmes en carosse, mon père m'assura que j'avais été trouvé très-aimable. Il me dit que la jolie

Présidente m'avait trouvé charmant; que son jugement seul suffirait, ponr établir ma réputation. Il rit beaucoup de mes plaintes sur l'embarras où l'on m'avait mis; il m'assura qu'il ne me faudrait pas quinze jours, pour m'habituer aux usages; que je m'y conformerais sans peine; que cette liberté qui m'avait paru indécente, me paraîtrait remplie de grâces; qu'elle faisait le charme de la société; et que celle où ce genre de manières ne se trouvait pas, était d'une ancienne mode, dont l'*étiquette* me ferait périr d'ennui.

Après avoir fait une lieue dans la ville, pour nous faire écrire chez les personnes qui nous avaient invités, nous rentrâmes. Quelqnes amis, que mon père avait priés à souper, arrivèrent presque en même tems, que nous. On parla beaucoup de la jolie Présidente de Grandval; on fit un grand éloge de sa figure; en effet, elle est belle. Je demandai à mon père, parmi les hommes que j'avais vu chez elle, lequel était M. le Président? Aucun, me dit-il. Il m'assura même qu'il n'était presque jamais chez sa femme, et qu'il me présenterait chez lui un matin. Comment peut-on n'être pas sans cesse auprès d'une

jolie femme, que l'on a le droit de ne pas quitter? Oh! mon Elise, nous ne serons pas ainsi séparés. Sans cesse auprès l'un de l'autre, tous les jours de notre vie auront le même charme pour nous.

Le lendemain, en sortant du spectacle, nous fûmes au souper où nous avions été invités la veille. La maitresse de la maison venait de rentrer. C'est une femme très-riche, dont le mari vit presque toujours à la campagne; elle aime beaucoup le monde, et reste une grande partie de l'année à la ville. Elle est assez jolie; mon père m'a dit qu'elle avait beaucoup d'esprit.

On se mit au jeu. Je fis un breland avec deux jeunes femmes. Je gagnai sans beaucoup de peine. Elles regardaient peu à leur jeu. Elles ne cessèrent de me parler de modes, et de rire d'une femme qu'elles trouvaient *mise à faire horreur*. Leur air, leurs manières, en portant ce jugement, ne peuvent se rendre. Pour que ma soirée fût agréable, je me moquai aussi de ceux qu'elles critiquaient. Elles me trouvèrent charmant, me placèrent à table entre elles deux, et

furent si aimables pour moi, qu'elles me mirent tout à fait à l'aise.

Au concert, où nous fûmes quelques jours après, mon père fut le plus heureux des hommes; je réussis au gré de ses désirs. Cependant je ne chantai pas, comme avec mon Elise. Je dus mes succès au choix des morceaux. Je ne chantai que des airs tendres; mes tristes regrets et mes doux souvenirs me donnèrent une expression qui venait toute de mon cœur, et que l'on crut appartenir au talent. La maitresse de la maison joua du piano; mais ce n'était pas mon Elise; ce n'était pas cette expression si touchante, ce charme que l'âme seule sait donner aux doigts qu'elle conduit. Cette Dame est forte, elle fait correctement tous les traits. Ses doigts courent sur le clavier sans s'arrêter. C'est la mode du jour, il semble qu'il y ait un défi à qui jouera le plus vite. Un maître fameux a aporté ce genre, que je n'aime pas; il nuit aux sentimens qu'il me semble que la musique devrait exprimer. Il y avait à ce concert des virtuoses, que j'eusse écoutés avec plaisir, si l'on eût pu obtenir un peu de silence. Mais c'était une véritable cohue, fatigante à l'excès.

cès. Cependant lorsque je chantai, la curiosité rendit tout le monde attentif; et les égards dus à la maitresse de la maison engagèrent pareillement à l'écouter.

Voilà pourtant, chère Elise, comme mon père me fait passer le tems. M. l'Abbé se désole, et presse mon départ. Je redoute le moment de quitter un père aussi bon. Je frémis de m'éloigner de vous; mais je voudrais partir, puisqu'il faut faire ce voyage. Je voudrais partir, ou retourner à Key. . . . retourner seulement pour un jour, une heure, un instant sous le grand arbre. Ce grand arbre, Elise, pour lequel vous avez de si beaux projets; j'attends avec soumission le moment choisi, pour me les communiquer.

Cette lettre vous arrivera à 5 jours de datte. Depuis 4 jours qu'elle est commencée, je l'ai prise et quittée mille fois. Je n'ai pu voir notre bonne tante que des instans.

Le fameux bal où nous sommes priés est pour le 29. Je pense que mon départ le suivra de près.

Adieu, ma chère Elise, je relis souvent votre lettre. En aurai-je bientôt une seconde?

Je les conserverai toutes. Adieu, tout l'espoir, tout le charme de ma vie.

LETTRE XII.

ÉLISE, A Mde. DE PRESSANGE.

Au château de Key.. le 29 Juillel 17..

MA CHÈRE TANTE,

IL s'est passé bien des jours depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. Le desir de suivre vos sages conseils, m'a fait disposer de tous mes momens en faveur de l'étude. J'ai voulu réparer le tems perdu. Je veux s'il est possible me rendre digne de vos bontés et de celles de mon père. Je veux mériter, comme vous le dites si bien, qu'Alfred à son retour me préfère à tout ce qu'il aura vu. . . .Ah ! combien il faut travailler pour cela! . . .Comme ce voyage est dangereux pour moi ! La ville de Bordeaux seule renferme tant de femmes charmantes et faites pour me nuire, par la comparaison. . . .Ma chère tante, connaissez-vous la présidente de Granval ? Etes-vous de sa société ? Je pense

qu'oui. C'est chez elle, que se réunit la meilleure compagnie de la ville; c'est une femme accomplie ; Alfred m'en parle deux fois dans sa lettre.

Cette présidente de Granval à trouvé Alfred très-aimable. Le plus grand bonheur du Cte., est de voir briller son fils ; il le mène surement tous les jours chez la jolie présidente *qui donne le ton à toute la ville ; qui, par sa seule opinion, établira la réputation d'Alfred.* Je ne m'étone pas que le Cte. soit ravi, qu'une femme si fort à la mode ait trouvé son fils charmant.

Voilà déjà un mois, qu'Alfred est à Bordeaux ; surement il y restera encore longtems. On dit que la ville est très-brillante. Alfred s'amusera. Il doit être tout simple que l'on aime le monde, quand on y réussit aussi bien.

C'est pourtant bien heureux que ce ne sōit pas moi, qui aie demandé à mon père la permission d'aller passer quelque tems avec vous, puisque Alfred est si repandu qu'il a à peine le tems d'aller vous voir. . . . . .Vous voyez que tout s'est arrangé pour le mieux. Ne le pensez-vous pas, ma chère tante ?

Aujourd'hui 29, vous vous préparez sans doute à aller à ce bal qui doit être si brillant? Vous y verrez Alfred, dites lui, je vous prie, ma chère tante, de me faire tous les détails de cette fête ; je ne veux pas vous demander d'en prendre la peine, mais je serais fort aise d'être instruite de tous les succès d'Alfred. La présidente de Granval y sera sur ement. Alfred ne m'a pas dit si elle a des talens. Je pense qu'oui,puisqu'elle est si fort à la mode.

La vie que je mène est très-uniforme. Vos lettres, et celle d'Alfred, que je relis tous les jours, sont les seules distractions que je me permette. Je les porte toujours sur moi ; elles me tiennent compagnie dans le parc, où je vais souvent toute seule. Je n'ai été qu'une fois chez la marquise. Adèle n'est venu passer qu'une jouruée avec moi. Je crois que je m'ennuye de la société

Ce serait bien affreux, si le monde allait gâter Alfred ! Il ne tient qu'à lui, d'être chéri de mon père ; si cela n'était pas, je n'en accuserais que ce monde, où son père le mène si souvent. Comment ne fait-il pas réflexion, que par là il expose le bonheur de bien des personnes.

Mon papa a été hier au soir si aimable pour moi, que j'ai causé de tout cela avec lui. Nous étions seuls. Nous avons soupé tête à tête.

Quoique mon papa ne fasse pas grand cas de ce qu'il appelle le monde, il aime cependant la société de ses amis. Aussi m'a-t-il fait des reproches sur mon goût pour la solitude. Il dit que cela fera prendre à mon caractère un air sauvage. Je dois sans doute suivre les conseils de mon père.

Nous allons demain chez le marquise d'Arsilly. Adèle a arrangé des couplets, de la musique, un petit bal, tout ce qu'elle a pu imaginer, pour donner avec grâce un bouquet à sa mère ; c'est dans peu de jours sa fête. Je voulais répondre à Alfred, mais ce sera pour une autre fois. Je vais me préparer pour cette fête qui se répète demain. j'y jouerai un role pour plaire à mon papa ; et pour cela je ne saurais me donner trop de soins.

Recevez avec bonté, ma chère tante, l'hommage respectueux de celle qui a l'honneur d'être,

Votre &c. &c.

ELISE.

LETTRE XIII.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux le 30 *Juillet* 17..

A 6 *heures du matin.*

J'ARRIVE d'un bal charmant où j'ai passé des heures délicieuses. La dame qui nous avait priés à cette fête, est la femme de l'intendant. Il y avait beaucoup de monde. Votre tante arriva à l'intendance quelques momens après nous. Je fus si heureux, quand elle entra, que je courus auprès d'elle ; nous parlâmes de vous jusqu'au moment où l'on passa dans les jardins.

Bientôt plusieurs jeunes femmes, et des jeunes gens parurent presque à la suite de mon père ; je te cherchais, me dit-il : tu es le plus heureux des hommes, Madame de Granval m'a promis que tu serais son premier danseur; c'est à toi de mériter qu'elle

n'en change pas ; tu as en partage la meilleure danseuse; tu vas faire bien des jaloux.

La présidente s'approcha de votre tante, et lui fit des reproches de ce qu'elle la voyait rarement. Elle proposa de faire entre nous une société à part, et de danser toujours ensemble. Votre tante répondit, qu'elle ne dansait plus.

Nous parcourûmes les jardins qui étaient illuminés; nous nous y amusâmes des différentes choses qui en variaient les plaisirs.

Quand nous rentrâmes dans la salle du bal, Mde. l'intendante dansait un menuet avec un très-bel homme,le prince Orsinelli. Il est Italien, et il part bientôt pour retourner dans son pays. Mon père m'a présenté à lui, en me recommandant à ses bontés. Mde. de Granval et moi, nous dansâmes le second menuet. Nous fumes accablés d'applaudissemens; j'en devais ma part à Mde. de Granval qui danse avec une grâce parfaite. Différentes danses figurées suivirent les menuets. Les personnes d'un certain âge s'étonnent de l'importance qu'on a mis à ce talent depuis quelques années. Autrefois, disent-elles, on dansait seulement pour

s'égayer; aujourd'hui la danse est devenue un art, et un art difficile. Les pas, les grâces du théâtre sont étudiés par les gens du monde ; mais ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'autrefois on dansait sans art une grande partie de sa vie, et qu'aujourd'hui où l'on se donne toutes les peines qu'exige un véritable talent, on ne danse que peu d'années. Une femme de 25 ans est trop vieille pour danser ; et un homme de 30 serait du dernier ridicule, quelque habile qu'il fût dans cet art.

Notre petit comité a été charmant ; il était composé de jolies femmes, d'hommes aimables ; on s'est fort amusé. Je crois que nous avons fait des jaloux. Nous avions souvent près de nous Mde. l'intendante et le prince Orsinelli ; nous formions la société favorite ; M. l'intendant a paru nous distinguer de la foule. Il a causé long-tems avec votre tante dont il m'a dit toute sorte de bien.

Comme je vous ai regrettée ! Je cherchais parmi ces jolies femmes les charmes que vous seule réunissez. L'une avait les beaux yeux de mon Elise, mais non leur expression ; l'autre avait son teint éclatant; une autre, cette taille

charmante. Celle-ci dans sa danse avait les grâces de mon Elise, celle-là, son maintien noble ; mais aucune n'avait ce charme ravissant que produit l'ensemble d'Elise. Si vous eussiez paru, vous auriez réuni tous les suffrages que tant de belles ont eu à partager entr'elles. J'aurais été trop heureux ; rien n'eût manqué à mes plaisirs ; la nuit m'eût paru trop courte.

Le 5 Août.

Depuis le 30 du mois dernier, mon tems a été tellement employé, que ce n'est qu'aujourd'hui, que je puis reprendre ma lettre. Après avoir dansé toute la nuit, je ne voulus pas me coucher, sans vous rendre compte de cette fête. Mais la fatigue me força de quitter cette douce occupation.

J'ai vu votre tante ce matin, elle a reçu une lettre de vous, et le pauvre Alfred n'a point encore de réponse à la dernière qu'il vous a écrite ! Pourquoi cela, Elise ? Vous aurais-je déplu ? Vous habitueriez-vous à notre cruelle séparation ? Alfred occuperait-il moins vos pensées... Cette idée trouble toutes

les miennes, et m'ôte les moyens de vous rendre compte des différentes choses que mon père m'a fait faire. Je vous parlerai seulement de ma visite au prince Orsinelli, parce qu'elle a fixé le jour de mon départ. Mon père flatté de l'intérét que le prince m'a témoigné, a consenti, à ce que je partisse avec lui, quoiqu'il eût le projet de me garder encore quelque tems.

L'idée de m'éloigner de vous me donne une tristesse que je ne puis dissiper. Mr. l'Abbé qui est enchanté de me voir quitter Bordeaux, m'assure que mes pressentimens sont un véritable enfantillage. Enfin c'est le 15 de ce mois, précisément le jour de votre féte, que je dois m'éloigner de tout ce qui m'est cher ; ce jour charmant que tous les ans nous célébrions avec une joie si pure ! Qui vous donnera ce bouquet que je vous présentais à genoux ? Et ce baiser que l'année dernière encore votre papa me permit de prendre ? Adèle aura ce premier baiser. . . . Elle n'avait que le second. . .Ces fleurs moins fraiches que vous, je ne vous en présenterai pas une seule ! . . . Vous allez être entourrée ; tout le monde vous offrira des vœux ;

ils seront sincères, vous méritez l'hommage de tout le monde : mais le tendre cœur d'Alfred, personne ne l'aura ; personne ne pourra vous offrir les sentimens qui sont nés avec moi...oh non personne.

Mais pourquoi, mon Elise, avez-vous écrit à votre tante, et pas à moi ? Cela me tourmente. Vous pouvez revoir cette chère tante d'un moment à l'autre, et moi....J'espère que le courier de demain m'apportera une lettre. Je suis d'une tristesse affreuse, et peu disposé pour un petit comité où l'on m'attend ce soir.

Adieu Elise, adieu le seul objet des sentimens d'Alfred.

LETTRE XIV.

Mr Dumenil, a M. l'Abbe Aimery.

Au Château de Key...le 9 *Août* 17..

Je vous remercie de votre lettre, M. l'Abbé, elle m'a fait grand plaisir. Il est donc

bien sûr que vous partez le 13 ? j'en suis ravi, et bien plus encore que je ne l'aurais été, si d'après tout ce que vous me dites, Alfred eût moins bien réussi.

Je n'ai pas comme vous, cette confiance aveugle dans l'amour d'Alfred pour ma fille. Je ne crois pas comme vous, que dans le cœur d'un homme de 17 ans, un attachement ait pris d'assez profondes racines, pour résister aux séductions de nos femmes du jour. Qu'il soit très-facile à l'amour même, de garantir des attaques faites à l'amour propre, je ne crois rien de tout cela.

Vos conversations avec Alfred, dites-vous, *vous ont rassuré sur les craintes que vous donnaient ses brillans succès*; *il ne pense qu'à ma fille, il ne parle que d'elle, et les comparaisons qu'il fait sont toutes à l'avantage d'Elise.*

Oui, dans ces premiers momens, je crois que le jeune homme est sincère. Il ne vous trompe pas; il pense tout ce qu'il vous dit. Mais il se plaît avec la séduisante Granval; quelque tems encore, et peut être se persuadera-t'il facilement, qu'un jeune homme doit tenir à honneur de répondre aux avances

qu'on

qu'on lui fait. D'abord galant, ensuite entrainé par le plaisir, et par l'amour propre que les coquettes savent si bien flatter, il se persuadera, que l'on peut être adorateur de toutes les belles, et rester constant à son premier choix. Les hommes ont adopté des principes très-commodes, dont Alfred ne peut tarder d'être instruit dans la société, où malgré mes conseils son père a eu l'imprudence, de le conduire.

Ma sœur m'a écrit ; elle me parle de la présidente de Granval,comme d'une femme à la mode. Assurément, elle mérite l'honneur de ce renom. Sa figure vive, piquante et spirituelle, ses grands yeux où l'on trouve tout ce qu'on peut désirer, même du sentiment quand on en veut, sa taille souple comme son caractère, ses manières gracieuses comme son esprit, tout dans sa personne est fait, pour séduire les étourdis qui ne jugent une femme, que par le plaisir qu'elle inspire. Son peu de sensibilité lui permet la dissimulation ; un vernis philosophique couvre son manque de morale et de principes. Aux yeux des uns,c'est une femme forte,une femme au dessus du vulgaire ; voilà pour

les esprits faux. Aux yeux des autres, c'est une femme douce, d'un commerce charmant; voilà pour ceux qui prennent l'insouciance pour égalité d'humeur. Aux yeux de quelques uns, c'est une femme tendre; voilà pour ceux qui prennent le goût du plaisir pour du sentiment. Cette femme s'accommode de tous les caractères qu'elle rencontre, et si elle modèle le sien sur celui des autres, c'est toujours par vanité, ou par intérêt.

Voilà comment elle plaît à tout le monde, excepté à l'homme sage qui approfondit avant de juger; qui préfère les qualités du cœur, à une imagination brillante, les vertus aux talens, et la saine morale, à des adages philosophiques.

Elle a cependant, dit-on, quelques amis. Son goût pour l'intrigue, et quelques services rendus, (pour son profit,) voilà ce qui les lui a procurés. Mais sont-ce bien là des amis? Elle est, dit-on, charitable envers les malheureux; oui, mais elle distribue ses aumônes comme ses regards; presque toujours avec un projet, rarement en consultant son cœur. On dit encore qu'elle n'est pas mé-

chante. Je le veux bien ; mais est-elle bonne ? Le monde est trop pervers, ou trop léger, pour qu'une pareille femme ne plaise pas généralement. Mais est-ce là le mentor qui convient à un jeune homme qui entre dans le monde ? Ce choix est-il digne d'un père ! Comment le Comte de Boransac peut-il être flatté des préférences qu'une telle femme donne à son fils ?

J'aime beaucoup le Comte, c'est mon plus ancien ami, il a des vertus, il est respectable sous bien des rapports. Mais il a été gâté par les femmes ; la sienne eût été plus heureuse s'il eût eu une moins belle tournure, et s'il eût eu moins de plaisir a se l'entendre dire. Il retrouve dans son fils les avantages qui commencent à le quitter; il croit renaître en lui. Notre pauvre Alfred sera la dupe d'un monde que son père ne peut cesser d'aimer.

Je desire qu'Alfred soit plus formé, pour devenir mon gendre. Mais ce n'est pas dans la société, où son père le conduit, qu'il prendra le caractère et les principes qui sont nécessaires au bonheur de mon Elise. J'attendais donc avec impatience la nouvelle de

son départ. Je suis fâché du chagrin que cette séparation va donner à mon ami; mais notre bonheur peut dépendre de là. Alfred sera bien avec vous, Monsieur; vous saurez allier la sagesse à l'indulgence qu'il faut avoir pour la jeunesse; et à votre retour, nous n'aurons plus à songer, qu'au bonheur de nos deux élèves

Comptez sur ma reconnaissance, Monsieur, comme sur l'estime que vous m'avez inspirée, et dont je vous prie de recevoir les sincères assurances.

DUMÉNIL.

LETTRE XV.

ELISE A ALFRED.

(Même date que la précédente.)

CHACUN a ses fêtes et ses plaisirs. Les vôtres sont brillans, faits pour flatter l'amour propre; les miens sont plus simples, mais

plus selon mon cœur. Un rôle que j'avais à apprendre, une sonate à jouer, un air à chanter, des couplets à dire, m'ont pris le tems que j'aurais desiré employer à répondre à votre lettre. Celle que vous m'avez écrite en revenant du bal, m'est parvenue aussi. Mon père me les a remises toutes deux sans les décacheter; mais comme je lui ai parlé de vos plaisirs, il m'a fait lire quelques articles de votre dernière lettre; celui où vous annoncez votre départ avec le prince, m'a paru lui plaire. Il trouvait comme moi, que vous perdiez votre tems à Bordeaux; et le Comte aurait bien pu attendre votre retour, pour vous faire faire toutes ces belles connaissances. Enfin, vous vous êtes amusé; c'est toujours beaucoup.

Nos beautés villageoises, et nos plaisirs champêtres, vous paraîtraient fades, après les plaisirs d'une ville aussi brillante. Ferdinand m'a beaucoup parlé de la présidente de Granval; l'éloge qu'il en fait ne m'a point séduite; s'il faut être comme elle pour plaire, je n'aurai jamais la prétention d'être à la mode.

Il faut que je vous gronde, Alfred. Pour-

quoi à cette partie de Brelan dont vous me parlez, vous êtes-vous réuni à ces deux jeunes folles, pour critiquer des personnes qui peut-être étaient très-respectables? C'est très-mal, je vous assure. Oh! non, je n'aimerai pas le monde; je puis vous en assurer d'avance; et si mon choix doit en effet décider du vôtre, il vous est inutile d'en étudier si scrupuleusement les usages.

Je suis fâchée tout comme vous que le Prince ait choisi précisément le jour de ma fête pour partir. M. l'Abbé, sûrement a raison: c'est un enfantillage; mais je n'y vois pas de mal, et je partage avec vous cette petite faiblesse. J'ai demandé à mon papa pourquoi de mes deux noms, c'est celui de de *Marie* que l'on fête: m'appelant toujours Elise, il me semble qu'il eût été plus naturel de fêter pour moi Ste. Elisabeth. Mais il m'a dit que *Marie* étant le nom de ma mère, de tristes et doux souvenirs lui avaient fait préférer ce jour-là.

C'était hier Ste. Justine, le jour de la fête de la Marquise. Adèle a fait de très-jolis couplets. J'ai été fort contente de Ferdinand qui a mis beaucoup de soins, et même du

sentiment à rendre hommage à sa mère. Un proverbe que nous avons joué, a été la seule chose ajoutée à ce que vous savez être d'usage tous les ans. Je n'avais pas encore essayé de ce genre d'amusement qui m'a extrêmement plu. Mon papa, comme le vôtre, a été dans le ravissement; et si vous y aviez été, Alfred, *rien n'eût manqué à mes plaisirs. La nuit m'eût paru trop courte.* Vous voyez que je vous rends compliment pour compliment. J'espère que, quand vous aurez quitté Bordeaux, vous me direz moins de fadeurs, et vos lettres m'en paraîtront plus aimables.

Je pense, Alfred, que vous me trouvez bien raisonnable, pour ne pas dire raisonneuse. Mais votre séjour à Bordeaux m'a beaucoup formée. J'ai fait tant de réflexions. . . . J'ai tant songé au caractère de votre père, et à tout ce qui pouvait en résulter pour vous, que je veux faire une grande provision de raison, dans le cas où je pourais en avoir besoin pour deux. Ne croyez pas cependant que je ne rende à votre père toute l'estime, et tout le respect que je lui dois; mais mon papa répète si souvent qu'il vous gâte, que cela me fait trembler.

Si vous voulez me faire plaisir, Alfred, vous verrez plus souvent ma tante dans les derniers jours que vous devez passer à Bordeaux; elle vous donnera de bons conseils, et je serai plus tranquille.

Adieu, Alfred, j'espère, que dans un an, vous serez ici pour le jour de ma fête. Songeons à cela tous deux; je me plaîs à croire que vous y pensez comme moi, et surtout au moment qui nous sépare.

Adieu.

ELISE.

P. S. Votre ami Ferdinand a obtenu de sa mère d'aller passer à Bordeaux le peu de jours que vous y devez rester. Il part demain, et il arrivera aussitôt que ma lettre.

LETTRE XVI.

Mr. DUMÉNIL, A Mde. DE PRESSANGE.

Au château de Key. . . *le* 10 *Aout* 17. .

Vous devez savoir aujourd'hni, ma chère sœur, qu'Alfred va partir; ainsi j'espère que

vos craintes sur sa conduite vont s'évanouir. Je suis bien aise que ce Prince italien retourne dans son pays. Sans cet heureux voyage, le Comte aurait gardé trop long-tems son fils. La démarche d'un grand Seigneur qui s'offre pour lui servir de second précepteur, flatte trop l'amour propre du Comte, pour qu'il n'ait pas donné son consentement au moment même où la demande a été faite. L'engagement est pris ; nous n'avons plus à craindre les réflexions. J'espère, que ce départ va faire cesser cette liaison que je redoutais. La *sensible* Granval l'oubliera; je ne crois pas, qu'elle ait la patience de l'attendre jusqu'à son retour.

Tout ce que j'avais entendu dire l'hyver dernier de la Présidente m'avait disposé à la juger sous le point de vue dans lequel vous me la montrez. Mais n'ayant alors aucun intérêt à m'occuper d'elle, je n'avais fait d'autre usage de ce que l'on me disait, que d'en tirer parti pour l'éducation de ma fille. Les vices, comme les vertus que l'on rencontre, peuvent servir également dans l'ouvrage si important et si difficile d'une bonne éducation. Je suis certainement le plus heu-

reux des pères; c'est un Ange que mon Elise. Mais je n'en suis pas moins encore à m'étonner, que l'on puisse désirer d'avoir des enfans, avec la certitude que l'on a de ne pouvoir les rendre ni parfaits, ni heureux. Les caractères les plus favorisés de la nature ne présentent qu'un tableau effrayant du peu de bien que l'on a à espérer, en comparaison du mal que l'on a à craindre. Ceux qui se fient sur les bienfaits de l'âge et de l'expérience se trompent grandement. Je n'ai jamais vu, que ni l'un, ni l'autre nous rendissent meilleurs; ils nous ôtent seulement les grâces qui nous parent, et l'illusion qui nous console.

Ma pauvre Elise n'est pas heureuse. Cette chère petite a le cœur gros de soupirs. Les succès d'Alfred lui font une impression dont elle ne peut se rendre compte. Alfred moins beau, moins recherché, Alfred ignoré satisferait mieux son cœur.

Un grand évenement pour elle, c'est qu'Alfred parte précisément le jour de sa fête. Pour éviter les plaisirs ordinaires de ce jour-là, elle m'a fait une demande touchante, et voici comment elle s'y est prise.

Ce matin quand elle est entrée chez moi,

j'ai vu de l'embarras dans son maintien. Après m'avoir embrassé et s'être informée tendrement si j'avais bien reposé, je suis venue, m'a-t-elle dit, un peu plutôt que les autres jours, pour rester plus long-tems avec vous, mon cher papa. Aujourd'hui j'ai deux maîtres, et ces jours-là je vous vois bien peu. Ensuite elle a toussé, s'est approchée de la fenêtre, a pris une chaise qu'elle a mise tout près de la mienne, mais un peu en arrière. C'est aujourd'huy le 10, a-t-elle dit, en soupirant. Il fait bien chaud. Si le 15 il fait le même tems, il sera bien pénible de voyager.— Aimerais-tu mieux qu'Alfred n'eut pas quitté Bordeaux!—Oh pour cela non.—Tu penses sans doute qu'il vaut mieux qu'il voyage pour s'instruire, et se former, que de perdre son tems dans les sociétés? D'ailleurs nous n'aurions pas pu le garder auprès de nous; son père était pressé de le traiter en grand garçon.— Cela est vrai. J'ai vu dans la glace placée vis à vis d'elle, qu'elle essuyait une larme qui allait couler. Après avoir hésité un moment, elle a ajouté: en Italie, l'usage est-il comme en Angleterre, de célébrer le jour de la naissance? Il me paraît

que c'est un usage bien touchant. Les enfans semblent ainsi vouloir tous les ans se pénétrer davantage des devoirs qu'exige la reconnaissance envers leurs parens. Je lisais cela l'autre jour. J'ai pensé que l'on devrait suivre partout cet usage. Il faudrait passer le jour de sa fête en dévotions, et reserver les plaisirs pour celui de sa naissance.— Ce ne sont pas nos coutumes.— J'en suis bien fâchée, bien fâchée pour moi sur-tout à qui le Ciel a donné un si bon père. Sans avoir besoin d'époques pour me retracer tout ce que je lui dois, j'eusse été bien heureuse si une seule fois dans ma vie j'eusse trouvé cette touchante occasion de lui rendre hommage.

A mesure qu'elle parlait, l'altération de sa voix devenait plus marquée. Je me retournai pour la regarder. Les yeux baissés, elle retenait à peine des larmes qui bientôt, en la prenant dans mes bras, se confondirent avec les miennes. Oui, mon Elise, oui, ma chère enfant, cette année, puisque tu le veux, nous renverrons les plaisirs au jour de ta naissance. Je me rejouirai ce jour-là, d'avoir une si bonne fille.— Nous passerons le 15 à prier pour vous, pour ma mère, me répondit-

elle

elle avec une effusion de cœur, des témoignages de reconnaissance aussi vifs, que si je lui eusse accordé la plus grande faveur. Oui, nous prierons pour toute la famille, lui dis-je, en l'embrassant encore, et nous n'oublierons pas ce pauvre Alfred. Nous offrirons des vœux pour obtenir qu'il fasse un heureux voyage. A ce nom, la chère Elise rougit, et fondant en larmes, elle cacha son visage dans mon sein.

Voulez-vous, ma chère sœur, venir le 15 joindre vos prières aux nôtres? Jamais voyageur n'aura eu des vœux plus purs élevés pour lui à l'Etre suprême.

Ah comme je frémis pour le bonheur de mon Elise! Quel Ange! Quelle âme! Que de délicatesse dans tous les détails de ses sentimens. . . . . ! Alfred, heureux Alfred, sentiras-tu le prix du trésor que je te confierai. . . . ! Me rendras-tu le plus heureux, ou le plus malheureux des pères. . . . . . !

Adieu ma chère sœur. J'espère que vous viendrez le 15. Nous traiterons mieux de vos affaires dans une conversation, que par lettres.

Tout à vous pour la vie.

DUMÉNIL.

LETTRE XVII.

Alfred a Elise.

à Bordeaux le 14 *Août* 17. .

Je pars demain à 4 heures du matin. Je pars avec plaisir. Oui, avec plaisir. Je m'éloigne de vous, mais je quitte la ville de Bordeaux, cette ville où j'ai été retenu malgré moi. . . . . . Ces cercles brillans où j'ai été entraîné. . . . . Mon père l'a voulu, j'ai eu tort de lui obéir. . . . . J'ai chagriné Elise; j'en suis bien puni.

Vous avez donc fait des réflexions? Elles ont été à mon désavantage, j'en suis sûr. Plusieurs phrases de votre lettre me prouvent votre mécontentement. Je suis bien malheureux. Je vous ai affligée; je suis coupable; oh oui, bien coupable.

Comme il est froid, le style de cette lettre que j'attendais avec tant d'impatience! Je l'ai relue plusieurs fois; elle répond à mes deux dernières, de manière à me faire

regretter de les avoir écrites, s'il eût été possible à mon cœur de vous cacher mes actions. J'ai cru devoir instruire Elise des plaisirs que mon père me faisait rechercher. J'ai cru qu'il ne m'était pas permis de lui cacher mes succès. . . . . Mes succès. . . Je les déteste. . . . . Ange du ciel, ah! ne t'afflige pas. Ne t'abaisse pas à craindre ces femmes si fort au dessous de toi . . . . . . ! Pardon Elise. Voilà l'effet des comparaisons; elles me font voir en vous l'image de la Divinité; j'ai cru lui adresser un hommage, et je me suis servi du langage qu'elle permet. Aimez Alfred tout indigne qu'il en est; et plaignez-le de ne pas le mieux mériter.

Ah! pourquoi n'avez-vous pas donné votre lettre à Ferdinand, je l'aurais reçue plutôt, elle m'eût fait sortir de la maison où mon père et lui me laissèrent. J'aurais volé chez votre tante, je l'aurais vue un jour plutôt. . .

Le lendemain que je reçus votre lettre, j'allai passer la journée toute entière chez l'aimable tante, après avoir chargé Ferdinand d'un mot d'excuse pour une personne qui m'attendait. Comme elle est douce, comme elle est bonne, cette chère tante! J'aurais dû

ne voir qu'elle; j'aurais dû ne pas rester ici...
Ah! je vous assure bien qu'à mon retour je ne verrai plus qu'Elise et sa famille. J'espère que mon père m'aimera assez, pour ne vouloir plus m'entraîner vers ces vains plaisirs qu'Elise a raison de ne pas aimer. C'est loin des plaisirs bruyans de la ville, c'est à Key. . que nous coulerons des jours dignes d'envie.

Comment, Elise, demain le jour de votre fête, il n'y aura pas de plaisirs au château de Key. . . . ? Et c'est vous qui l'avez demandé? C'est vous. . . . . Votre tante m'a dit cela. Point de plaisirs? Ils sont donc remis au 4 d'Octobre? Ce jour-là vous aurez 16 ans, j'en ai bientôt 18, et je suis moins raisonnable que vous. Mais je vaiş travailler avec zèle à le devenir. Oui, je veux mériter mon Elise. La mériter. . . . O malheureux. . . . !

Votre tante a dit à mon père qu'elle ne pouvait rester que deux ou trois jours à Key.. J'en suis bien fâché; j'eusse été moins malheureux en vous sachant avec notre amie. Elle m'a dit de lui envoyer mes lettres. Je vais écrire un mot à M. Duménil pour consacrer rensuite à mon père tous les instans qui me restent.

Je crois que mon père ira passer une quinzaine de jours avec vous au mois d'Octobre. Il est curieux, a-t-il dit, de voir la fête que vous donnerez pour l'anniversaire de votre naissance. Il a paru si content de cette nouveauté, qu'il prétend fêter aussi le jour qui lui donna une si charmante belle-fille, et moi seul, je n'y serai pas! Mais puis-je me plaindre. . . . Vous avez renvoyé les plaisirs de demain. . . . . Avais-je besoin, ma chère Elise, que l'on m'en dit le motif? Ah! combien notre tante a raison! Que je suis loin de vous mériter. . . !

Adieu. Demain vous recevrez cette lettre à votre réveil. Je serai déjà bien loin. Ah! pourquoi nous avoir séparés? Quel avantage en résultera-t-il? Ma vie entière eût-elle été trop longue pour m'occuper d'Elise? Savoir l'aimer, et lui plaire, ne suffisait-il pas? Que vais-je apprendre loin d'elle. . . ? Mais il ne faut point murmurer, il faut obéir. . . Adieu chère Elise, adieu. Que ce mot est cruel. . . Que de larmes il me coute, ce mot qui fait tant de mal. . . ! Ce mot que je répète sans cesse, comme si en l'écrivant j'étais moins

loin de vous! Adieu encore une fois, ô vous qui m'êtes si chère!

ALFRED.

P. S. Si votre père le permet, écrivez-moi à Toulouse *poste restante.* Ce sera pour moi un si grand bonheur de recevoir promptement de vos nouvelles, que de ma vie je n'oublierai ce bienfait.

LETTRE XVIII.

ELISE A ALFRED.

Au Château de Key. . . le 21 *Aout* 17..

Vous êtes bien peu raisonnable, Alfred, de montrer une si grande douleur, parce que je vous fais quelques reproches. J'étais fâchée de votre séjour à Bordeaux, parce que mon papa disait que vous y perdiez votre tems, et que je le voyais sans cesse blâmer la vie que votre père vous y faisait mener. J'étais tourmentée de tout cela. J'en étais tourmentée, parce que je vous aime. Mais puisque ma

lettre paraît vous avoir fait tant de peine, effacez, mon cher Alfred, effacez-en, je vous prie, tout ce qui vous a chagriné.

Vous m'affligez à votre tour par ces mots si tristes: *mériter mon Elise. . . . . . . La mériter. . . . O malheureux. . . .* Pourquoi cette exclamation douloureuse. . . . ? Vous voyez que par cette exagération vous nous faites tort à tous deux. Nous sommes assez malheureux d'être séparés; promettons-nous mon cher ami, de ne jamais nous affliger que de cela. J'ai besoin aussi de vous faire cette promesse; le désir de la tenir me rendra plus raisonnable; car je m'afflige aussi quelquefois de bien des choses. . . . .

Ma tante est arrivée le 15 de bon matin, pour nous voir avant l'heure de l'Eglise. Elle nous a remis vos lettres, et elle m'a rendu toute contente, en m'assurant, que depuis ma dernière vous l'aviez peu quittée. Elle a dit tant de bien de vous à mon papa, qu'il m'a dit de vous écrire, pour vous récompenser de votre soumission à ses conseils; ne me laissant point ignorer que si vous eussiez demandé à votre père de vous garder encore quelques jours avec lui, vous auriez pu passer ce tems

à vous amuser. Ma tante nous a assurés, que dans les derniers jours, vous paraissiez même impatient de partir. Qu'elle est bonne cette tante ! Que je l'aime !

Nous avons passé une partie de la matinée du 15 en dévotions. Nous avons eu à diner la Marquise, Adèle, et même Ferdinand que je croyais à Bordeaux. Après diner, nous sommes retournés à l'Eglise. Mon père avait fait annoncer partout que la fête du château était remise au jour de ma naissance. Cependant les jeunes filles du village sont venues m'apporter leur bouquet. Elles étaient toutes mises en blanc, comme les autres années. J'ai été à pied avec elles le matin et l'après midi. Pendant la route, elles me promettaient d'un air si touchant, qu'elles prieraient pour vous, qu'elles m'ont attendrie. Quelques larmes se sont échapées de mes yenx. Alors celles qui étaient le plus près de moi ont fait signe aux autres, de ne plus parler de vous, en leur faisant remarquer l'impression que cela me faisait. Je voulais me cacher; mais plus je faisais d'efforts, plus mes larmes s'obstinaient à couler. A l'Eglise, leurs soins furent touchans. Je leur demandai

de ne plus s'occuper de moi, et chacune suivant mon exemple se mit à prier dévotement.

Ma bonne tante était près de moi. J'ai été heureuse; j'ai joui de sa conversation pendant les quatre jours qu'elle a passés avec nous. Je lui ai fait voir mes travaux dont elle a été très-contente. Mon père, comme vous savez, ne me laisse pas manquer d'argent. Il m'a donné pour mon bouquet une somme double de celle que je reçois tous les ans. Sans nuire à l'emploi ordinaire de mes petits revenus, je pourrai n'être pas gênée, et faire hâter les ouvriers. Vous pensez bien que c'est du grand arbre dont je veux parler? Le chemin qui y conduit, les bosquets des environs, que je fais étendre pour l'entourer, le petit pavillon que je fais élever, tout cela sera prêt pour le 4 Octobre. C'est là que se passera une partie de la fête. J'ai prié mon papa d'éviter dans ses promenades le côté du grand arbre; il me l'a promis. Je desire qu'il ait le plaisir de la surprise. Les travaux sont déjà très-avancés. On est étonné de voir, combien cette occupation m'intéresse.

Adieu, cher Alfred, adieu. Ce mot me

coute aussi bien des larmes. Je pleure, mon Alfred, et je ne veux plus m'en cacher, notre chagrin est si naturel. . . . . . . ! Comme ils seront longs, ces jours de regrets et d'inquiétudes. . . ! Combien l'espoir me devient nécessaire. . . . ! Conservez-vous, mon cher Alfred; ménagez-vous pour moi; sur-tout pensez à moi. Songez à ce que je deviendrais, si, ... Oh! non, je n'acheverai pas. . . . . Non. . . . . Il faut conserver tout mon courage, et bien me garder de lui ôter l'espoir qui doit l'entretenir.

Adieu, adieu. Mon papa et ma tante m'ont recommandé, de vous assurer de leur amitié. Voyez comme tout le monde vous aime! Vous ferez le bonheur de vos amis, oh! je suis bien sûre que vous ferez celni de votre Elise.

LETTRE XIX.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux le 22 *Aout* 17..

C'est donc à Toulouse, *poste restante*, que l'on peut adresser ses lettres à nótre *Amadis* moderne? En vérité, cher Alfred,

pendant que tu travailles à mériter ton Elise, que tu pleures les écarts de Dame nature, que tu maudis le genre humain parce qu'une jolie femme a dérangé un instant tes idées chimériques ; j'ai envie de travailler de mon côté à donner un peu de piquant à ta vie. Je frémis de la disposition, où je te vois de devenir aussi ennuyeux, qu'ennuyé. Etant destiné à rester ton ami, ne trouve pas mauvais, je t'en prie, que je cherche à égayer notre lien. Si je ne m'en méle, ton Elise et toi, toi et ton Elise, vous ferez la plus insipide pastorale, qui de mémoire d'homme, ait encore paru sur notre globe.

Sublime héros de roman, ta vie ne nous présente pas même l'espoir d'une catastrophe ! Alfred élevé près d'Elise, les deux pères d'accord pour les unir, un voyage exigé par l'un d'eux, on ne sait pas trop pourquoi ; au retour le mariage, juste récompense d'un amour constant, et plus encore, suite naturelle de l'arrangement des deux familles: quel fade tableau pour les spectateurs. . . ! Ton séjour dans la ville de Bordeaux avait quelque chose de plus piquant. Les jalousies de nos belles, les critiques de nos vieilles, les

anecdotes scandaleuses, la mauvaise humeur de nos jeunes gens contre les succès du héros Alfred: voilà de l'occupation et du plaisir.

Mon expérience m'engage à courir vers toi, pour te guider dans ta nouvelle carrière; mais l'amitié, comme l'amour a eu ses faiblesses. . . . Je t'ai boudé, et très-fort boudé. Quoi, tu t'avises d'avoir un secret pour un ami de mon importance? . . . . N'en parlons plus; je le tiens ton secret, et ma colère fait place à l'empressement de causer avec toi.

Ton père m'a lu ta lettre. Le petit amour-propre ne perd pas ses droits, il te fait dire d'un mot tout ce que mes sollicitations n'ont pu obtenir les deux derniers jours de ton séjour à Bordeaux. La reconnaissance, oui, la reconnaissance t'a fait écrire de fort jolies choses pour la Présidente. . . . . Eh bien, est-il connu ton secret? Le billet dont tu me chargeas pour elle le jour de ton départ ne contenait-il aussi que de jolies choses? . . . . . Pauvre Alfred, tu me donne tes commissions, en conservant l'espoir de me cacher une partie de tes affaires? Enfin la Présidente a couronné les vœux ou les desirs d'Alfred! Voilà qui est maintenant con-

venu

venu entre nous. Il ne me reste plus qu'à te faire l'histoire de ton triste billet.

Le jour de ton départ je me rendis chez la présidente. Madame n'était pas *visible*. Je m'annonçai de la part du Comte Alfred. Le suisse hésita un moment ; il me pria ensuite poliment d'attendre, et il revint avec l'ordre de me laisser entrer.

Je trouvai Mde. de Granval dans un déshabillé assez négligé ; la nature seule l'embellisait. A demi-couchée sur le sopha de son boudoir, elle se leva à mon approche, en rougissant un peu. Une migraine affreuse me fut annoncée. Je m'y attendais, c'était la suite naturelle de ses regrets, ou de son embarras. J'expliquai respectueusement ma commission, et je donnai ton billet que l'on reçut d'un air étonné, en me faisant signe de m'asseoir.

Le Comte Alfred, me dit-on, a la politesse de me faire ses adieux ? Le demi jour qui régnait contraignit Mde de Granval à se pencher un peu pour lire ton *poulet*. Par ce mouvement, ton épitre se trouvait sous mes yeux ; il m'eut été facile de la lire toute entière, mais la discrétion... Cependant, et mal-

gré moi, je lus une phrase qui me fit penser que désormais Alfred pourrait se dispenser de me dire son secret. On parut agitée, on devint rêveuse. On s'apperçut enfin que j'étais là. On me fit des excuses d'un air distrait, et le silence se rétablit entre nous.

Ici commence mon rôle d'ami, et par pur intérêt pour toi, je me déterminai à prolonger ma visite. Je te plaignis d'avoir été forcé de partir, et de sacrifier tes plaisirs à tes devoirs. Ses plaisirs, me dit-elle.—J'ai cru, Madame, qu'il vous le mandait.—Un petit air d'humeur de la part de la belle. Puis un soupir étouffé.—A son âge...C'est voyager de bonne heure.——Sans doute, Madame. Mais les circonstances. . . . .Mr. Duménil donne toute sa fortune en faveur d'un mariage projetté avec sa fille. Il a le préjugé de croire les voyages nécessaires pour perfectionner l'éducation d'un jeune homme. Les grands biens du beau père ont tout pouvoir sur le Comte de Boransac. Mr. Duménil ordonne, et tout cède à sa volonté.

Ta présidente me regardait fixement pendant ce discours. Elle baissa les yeux. Puis, encore un soupir.—Mlle. Duménil est sans

doute fort bien ?—Elle est fort belle, Madame.—Elle l'aime sans doute ?—Comme un enfant, de tout son cœur. Ils ont été élevés ensemble ; je serais désolé qu'il manquât cette bonne affaire. Mais après le mariage, Alfred reprendra sa liberté, et il pourra suivre ses goûts, comme s'il n'était pas marié.

Doucement, Alfred, point de courroux. Dans la circonstance ce langage devenait indispensable. Il fallait réparer ta sottise, et donner de l'espoir pour l'avenir. Effectivement, peu à peu, l'air pensif disparut, et fit place à toutes les grâces du plus charmant sourire. La conversation devint plus animée, et après être venu pour toi, je restai pour mon propre compte. Mde. de Granval me parut une femme intéressante, piquante, sensée, vive, tendre. Enfin je m'apperçus qu'il y avait déjà long-tems que j'étais chez elle; je pris congé. On me permit de revenir; car on n'avait déjà plus d'humeur ni contre toi, ni contre moi.

A présent je dois te rendre compte de la fête de ton Elise. En quittant Madame de Granval, je partis pour le château de Key... J'arrivai précisément à l'heure du diner

On revenait de l'Eglise. J'apperçus un groupe de jeunes filles; et de ce groupe je vis sortir une jeune nymphe. C'était Elise, à qui une longue robe blanche nouée avec une ceinture donnait un air angélique. Ses beaux cheveux d'un blond cendré, se sgrands yeux bleux ombragés de longues paupières noires, son cou d'albâtre, ce nez si bien dessiné, et qui donne tant de noblesse à son charmant visage ; toutes ces beautés réunies ne m'avaient jamais autant frappé. Je voulus lui faire mon compliment; sa modeste timidité m'en imposa ; je restai muet.

Je ne crois pas qu'elle soit jamais très-grande; elle me parait trop formée pour le craindre ; oui le craindre ; on serait désolé qu'il y eut le moindre changement dans sa beauté ; rien ne peut y ajouter. Son joli pied, la belle forme de ses bras, ses mains, tout l'accord de son ensemble en grandissant ne pourrait qu'y perdre. Elise a la taille des Grâces ; Vénus ne pouvait réunir plus de charmes.

On entra dans le salon. Mr. Duménil, ma mère, et M. le Curé y étaient déjà. Madame de Pressange, Elise, et ma sœur qui

me parut très-jolie ce jour là, formaient un groupe charmant. Elles entrèrent ensemble, je suivis humblement. Elise courut embrasser son père. Quel ange ! dit tout bas M. le Curé. Il s'assit près de ma mère, et continua l'éloge d'Elise,

Après le diner, nous passames dans le vestibule, où toutes les filles du village étaient rassemblées. On apporta par l'ordre d'Elise des corbeilles de fruits; et de gâteaux qu'elle distribua elle même aux jeunes filles. Elle retourna ensuite à l'église avec le même cortège dont elle avait été suivie le matin. Je voulus lui donner la main ; mais elle me refusa avec douceur ; et me dit modestement, que les jeunes filles seraient plus contentes d'aller seules avec elle.

A l'église, toutes à l'exemple de ta belle amie, prièrent dévotement. Je n'étais venu que comme simple spectateur ; mais je me crus bientôt touché de la grâce divine ; et dans un moment d'enthousiasme j'osai réunir mes vœux à ceux de ces vierges rassemblées qui priaient pour toi.

Je comptais ne passer que deux jours à la campagne, mais je ne suis parti pour Bor-

deaux que le 19 au matin. A mon arrivée, je courus chez la présidente; je la trouvai commençant une lettre pour toi. Le lendemain, la lettre n'était pas plus avancée que la veille. Le surlendemain le projet de t'écrire parut différé, aujourd'hui on n'y pense plus. Remercie-moi de t'avoir débarassé d'une correspondence qui t'eût gêné, et que tu n'aurais jamais su rompre. Aprends à te former, je t'en prie tendre, Alfred ; vas courir de belle en belle, et que la parfaite Elise n'ait pas la honte d'épouser un enfant.

A toi pour la vie.

FERDINAND D'ARSILLY.

LETTRE XX.

ALFRED A ELISE.

Toulouse le 20 *Août* 17..

JE ne vous dirai rien des villes que j'ai traversées, ni des sites pittoresques que j'eus-

se admirés malgré la course rapide de nos chevaux, si mon cœur eût été plus tranquille. Mais en quittant Elise, en m'éloignant d'elle pour si long-tems,je ne pouvais avoir la tête ni le cœur assez libres pour bien voir,et bien observer.

J'ai entendu dire souvent que lorsque deux amans se séparent, le plus malheureux est celui qui reste, parceque rien ne le distrait. Cenx qui jugent ainsi ne savent pas aimer. Celui qui reste jouit mieux des souvenirs ; chaque endroit du séjour où il a vu ce qu'il aime,lui rappelle un instant heureux. Chaque objet peut lui procurer une consolante illusion. Celui qui part quitte tout. Si je n'avais pas avec moi M. l'Abbé à qui je puis parler de vous, que me resterait-il de tout ce qui vous entourait ?. . . .Combien de fois dans la route, le cœur oppressé, les paupières gonflées de larmes que la présence du prince empêchait de couler, me suis-je vu calmé, en disant tout bas à M. l'Abbé : que fait Elise dans ce moment ? Croyez-vous que dans un an, je sois auprès d'elle ? S'il m'écoutait, s'il me répondait, je souffrais moins. Mais si le prince m'interrompait pour

me faire faire quelques remarques, mon cœur se brisait. Jamais Elise n'avait vu ce que l'on me faisait regarder. Chaque observation me faisait mieux sentir qu'à chaque instant je m'éloignais d'elle. Il me semblait que je fuyais le bonheur, que je courais volontairement à ma perte. J'eusse voulu aller moins vite ; arrêter ; retourner sur mes pas. Si j'eusse été seul, je n'aurais jamais pu continuer ma route. Après quelques instans d'assoupissement, le premier jour, je m'éveillai dans un espèce de délire ; je me jetai sur la portière en criant au postillon d'arrêter. Le prince étonné, M. l'Abbé effrayé, me demandèrent ce que j'avais. Cette question me fit revenir à moi. Je balbutiai quelques excuses ; je dis que j'avais rêvé. Mes raisons furent prises pour bonnes, et les postillons eurent ordre d'avancer.

Peut-être dans ce moment étiez-vous sous le grand arbre ? Si vous pensiez à Alfred, comme il pensait à vous, vos regards pouvaient au moins s'arrêter avec complaisance. Là le souvenir des plaisirs de notre enfance adoucissait l'amertume de vos regrets ; ici, vous vous rappelliez nos petites discussions

dans lesquelles Alfred cédait toujours aux désirs de son Elise. Vous pouviez sourire du souvenir de nos bouderies, en promenant vos regards sur ces routes que nous prenions pour nous fuir, et qui aboutissaient toujours à un but où nous nous rencontrions. Ah! celui qui part est le plus malheureux !....Oui le plus malheureux....Les objets nouveaux ne peuvent distraire que ceux qui aiment faiblement.

En arrivant ici, mon premier soin a été d'écrire à mon père. Il aura surement fait passer mes plus tendres souvenirs au château de Key.... J'ai été bien vivement touché de la douleur de ce bon père en se séparant de moi. La manière dont il m'a recommandé au prince Orsinelli, peignait toute la vivacité de sa tendresse. Il semblait qu'il ne dût jamais me revoir; je ne pouvais m'arracher de ses bras. Pourquoi ma chère Elise, pourquoi ce voyage qui fait le malheur de tant de monde ? Ah ! M. Duménil, pourquoi m'avez vous condamné à ne plus vivre que dans l'espoir de l'avenir ?

Nous séjournerons à Toulouse plus longtems que je ne croyais, pour remplir tous

nos engagemens. Le prince est invité dans toutes les familles considérables de la ville et des environs. Je vais partout avec lui. Je jouirais des avantages de cette manière de voyager, si mon cœur pouvait se livrer au plaisir ; mais loin de vous, mon Elise, ma vie se consume en regrets; votre image est toujours présente à ma pensée; je vous cherche, je vous appelle, je ne goûte ni plaisir ni repos ; je ne trouve même aucune douceur à voir finir les journées qu'il me faut passer loin de vous; mon cœur est trop oppressé par la cruelle certitude, que le même suplice m'est réservé pour le lendemain. Les comparaisons que je fais de ce que je vois, de ce que j'entens avec ce que j'ai quitté, renouvellent sans-cesse ma douleur que rien ne peut distraire.

A minuit.

J'ai été obligé de quitter ma lettre ; je n'ai pas osé refuser de sortir avec le prince qui m'a entraîné. En rentrant ce soir j'étais si occupé de tout ce que j'avais entendu dire, que j'aurais passé une partie de la nuit à vous en instruire, si une conversation que j'ai eue

avec l'Abbé n'eût dérangé ce projet. Il m'a arrêté à tems. Sans ses bons avis, mes lettres eussent fini peut-être par sentir la prétention, et je lui ai l'obligation d'en connaître le ridicule. J'espère ma chère Elise, que je recevrai bientôt une lettre de vous. Je vais, pour charmer mes ennuis, m'occuper du journal de mon voyage; l'Abbé ma permis d'en faire un pour vous ; mais il m'a recommandé de m'abstenir des réflexions, afin d'éviter le ridicule de vouloir paraître savant.

Adieu, chère Elise. En quittant Toulouse, nous irons à Béziers. On dit que la situation de cette ville est si charmante, qu'elle a donné lieu au proverbe : *que si Diea habitait sur la terre il choisirait Béziers pour son séjour*. Pardon, M. l'Abbé, on ne fait point le savant en citant un proverbe. Encore faut-il bien que quelques fois je raconte à mon Elise ce que j'entens dire autour de moi.

Adieu. Le premier courier m'apportera-t'il une lettre de vous ? Je l'espère ; je dois y compter. Ah! ne me laissez pas trop long-tems sans recevoir des nouvelles du château

de Key....Songez bien, ma chère Elise, que dans cette longue épreuve, vous seule pouvez m'encourager.

ALFRED.

LETTRE XXI.

L'ABBÉ AIMERY, A M. DUMÉNIL.

Toulouze le 22 *Août* 17..

MONSIEUR,

JE vous écris de Toulouse comme vous me l'avez recommandé, pour vous donner des nouvelles de notre cher Alfred. Sa santé est bonne, mais il a le cœur gros de soupirs. En vérité,souvent sa douleur m'attendrit. Ce voyage lui fait une peine infinie. Il est d'un caractère si doux, il est si docile à suivre les avis qu'on lui donne, il est si occupé de son Elise, que je ne puis m'empêcher de vous répéter ce que j'ai pris la liberté de vous dire bien des fois, que vous pouriez sans

sans courir aucun risque pour votre tranquillité, unir dès aujourd'hui ces chers enfans.

Pardonnez-moi, Monsieur, si je prends contre vous le parti de mon Alfred. Mais je voudrais vous engager, à abréger un tems d'épreuve que je crois inutile. Alfred a beaucoup de sensibilité, de pénétration, de docilité. Que de moyens pour redresser les écarts de la jeunesse? Sa docilité ne vient cependant pas de faiblesse de caractère, comme vous me l'avez dit quelquefois. Il a ses opinions qu'il soutient avec fermeté; il les discute avec beaucoup d'esprit; mais en même tems, il écoute avec douceur les représentations qu'on lui fait. Dès qu'on lui parle sans passion, et qu'il peut penser, que c'est pour son bien, qu'on le contrarie, il cède avec grâce, et je vous assure, sans faiblesse.

Je vais vous rendre une conversation que j'ai eue avec lui il y a deux jours, et dans laquelle il a montré de la déférence pour mes avis, quoiqu'il eût d'assez bonnes raisons pour tenir au sien.

J'avais été témoin d'une discussion assez vive qu'il eut avec le Prince Orsinelli. Je ne voulus pas m'en mêler, pour la faire servir

en tems et lieu de prétexte à des conseils que je crois utiles, au commencement d'un voyage dont il faût tirer tout le parti que nous pourrons.

Alfred battu par le genre d'esprit que donne l'usage, avait de l'humeur d'avoir été contrarié, sans être convaincu. Il avait été obligé de céder à l'éloquence, et à l'instruction du Prince, sans cependant approuver ses opinions. Il n'était pas satisfait. Il m'en fit ses plaintes le soir, quand nous fumes seuls. Je ne vous cacherai pas, Monsieur, me dit-il, que je suis très-mécontent des comparaisons que le Prince a faites de son pays avec le nôtre. Soit amour de ma patrie, soit orgueil, soit enfin par sentiment, je ne puis supporter de lui entendre dire, que l'Italie est le séjour de toutes les merveilles. Il a voyagé, dit-il, dans toute l'Europe; et il n'a pu admirer chez les autres Nations que ce qui vient d'Italie. Selon lui un Français ne peut être célèbre dans les beaux arts, que par le secours des études faites en Italie; Les meilleurs ouvrages en musique ne sont qu'une imitation de ceux d'Italie; et s'il approuve quelques uns de nos chef-d'œuvres, ce n'est

qu'en faveur des différens morceaux qu'il prétend copiés des auteurs italiens. Tous les arts et toutes les sciences ont subi les mêmes comparaisons. Voilà, Monsieur, ce qui pendant tout un repas a fait le sujet de son exclusive admiration. Je ne vous cache pas que cela m'a donné beaucoup d'humeur.

Après avoir laissé notre enfant exhaler sa colère en me contant la scène dont j'avais été témoin, je lui dis: vous voyez, mon cher Alfred, que même dans une chose louable, comme l'est en soi l'amour de son pays, l'exagération devient un tort grave. Elle détruit presque l'éloge. Elle indispose en entraînant à des comparaisons toujours offensantes, et souvent injustes. Chaque Nation a ses avantages, ainsi que ses défauts, ou ses vices. L'amour du Prince pour son pays vous paraîtrait louable, si son exagération ne vous paraissait pas ridicule; cette exagération naît de l'orgueil. Vous devez faire votre profit de ce défaut qui vous blesse malgré les belles qualités d'un homme d'ailleurs estimable. C'est l'orgueil aussi, mon cher Alfred, qui vous a fait prendre aussi vivement le parti de vos compatriotes.

A peine sorti de l'enfance, vous avez discuté, vous avez même décidé sur des choses que vous ne pouvez savoir. Le Prince parlait ainsi que vous d'après cette prévention qui nait de l'orgueil; et vous aviez le désavantage de soutenir votre opinion contre un homme qui a vingt ans de plus que vous. Je vous ai laissé faire, pour que vous trouvassiez la correction dans votre faute même. Votre inexpérience ne pouvait lutter long-tems contre un adversaire qui a assez d'usage pour pouvoir facilement passer d'un objet à un autre, et faire tourner sa déraison au profit de son savoir. Vous avez été battu; et ce soir la vanité blessée cause seule vos plaintes.

Alfred voulut d'abord s'excuser sur la vivacité de son âge. D'après ce que j'ai lu, me dit-il, d'après ce que j'ai entendu dire, ce que j'ai vu. . . . . . . Je l'interrompis en lui disant: vous êtes dans l'âge, mon cher Alfred, où il faut savoir plus écouter que parler. Regardez, examinez avec soin, classez dans votre mémoire ce que vous aurez vu. Dans les différentes impressions que vous recevrez, consultez des hommes plus expérimentés que vous; et attendez que

l'âge et l'expérience, vous permettent de vous former une opinion. Vous pourrez alors l'apuyer; mais que ce soit toujours avec la modestie qui doit être inséparable du peu que nous valons tous. Alfred parut alors fâché de s'être laissé emporter par sa vivacité; et il écouta sans humeur ma critique et mes conseils. Après m'avoit remercié, ne m'est-il pas permis, me dit-il, d'écrire mes réflexions sur ce que je verrai? Oui, lui répondis-je, en souriant, faites un petit journal pour Elise; j'y consens; mais que ce ne soit que pour elle. Quand à 30 ans vous le relirez, vous me saurez gré de ce conseil. Vous y verrez qu'à votre âge, on n'est point en état de juger; vous ne trouverez dans votre journal que ce que tout le monde sait, et vos réflexions ne vous paraîtront que celles d'un enfant. N'allez pas, mon cher Alfred, faire comme nos jeunes étourdis qui jugent des nations en courant la poste. Tachez de vous instruire, mais ne vous donnez pas les airs d'un savant.

Il me sauta au cou, m'embrassa de tout son cœur, et me dit: ah soyez tranquille, ce n'est pas par vanité que je veux m'ins-

truire; un sentiment plus noble, et plus doux m'anime; ce n'est que pour travailler à mériter Elise. Je vous promets que M. Duménil sera content de moi; je n'ai point oublié qu'il m'a dit que l'ignorance et la présomption lui déplaisaient également. Je m'instruirai, Monsieur, et je me sens bien disposé à suivre tous vos conseils.

Cet entretien fit passer l'humeur de mon jeune élève. Je l'engageai à aller le lendemain matin dans l'apartement du Prince. Il reçut Alfred d'une manière amicale. Il perfectionna la leçon que j'avais donnée, en paraissant ne pas se souvenir de la petite discussion de la veille. Alfred fut touché de cette marque de bonté; il suivit le Prince à la promenade où je les laissai ensemble une partie de la matinée.

Vous voyez, Monsieur, toutes les ressources que présente un aussi bon caractère. Vous pouvez compter sur mes soins, pour en profiter. J'aime Alfred; chaque jour je m'attache à lui. Je reclame votre indulgence pour sa jeunesse, votre justice pour ses bonnes qualités; et je conserve l'espoir que ce voyage qui lui cause tant de chagrin sera

abrégé. Une année d'épreuve! C'est trop long-tems le tenir loin de vous. Croyez que l'exemple de vos vertus lui serait plus profitable, et le rendrait plutôt digne d'être votre gendre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
L'ABBÉ AIMERY.

LETTRE XXII.

ELISE A ALFRED.

Au Chateau de Key. . . . le 29 *Aout* 17,.

J'ai reçu, mon cher Alfred, votre lettre datée de Toulouse. Vous avez dû aussi recevoir ma dernière. J'aime la manière que vous avez prise, d'écrire chaque lettre en différentes fois. Je prendrai cet usage qui me détournera moins de mes études, et me

donnera le plaisir de causer plusieurs jours avec vous.

Je lirai avec bien de l'intérêt le journal que vous allez faire pour moi. Je vous sais bon gré de l'attention que vous avez eue de m'instruire des conseils de M. l'Abbé; je ne vous laisserai point ignorer ceux que je recevrai de mon père, ni même les fautes qui pourraient y avoir donné lieu.

J'ai eu ce matin un grand plaisir. Ma sœur de lait est arrivée de son Couvent pour demeurer auprès de son père qui a perdu en peu de jours, sa femme, et Babet sa fille ainée. J'ai engagé Lucile à venir consoler son père. A ma sollicitation, elle a quitté le Couvent pour venir vivre avec lui. Je les ai établis ensemble ce matin. Le pauvre Blaise a pleuré en embrassant sa fille; mais ces larmes là n'ont pas été amères comme les premières. J'ai vu avec satisfaction pendant une heure que j'ai resté avec eux, le visage du bon Blaise reprendre cette sérénité ordinaire qui peint si bien l'honnêteté de son âme.

Ferdinand nous a quittés; il est reparti pour Bordeaux. Adèle me disait hier que la Marquise s'affligeait des fréquens séjours

qu'il fait à la ville. Adèle croit, que l'amour l'y retient ; elle a beaucoup d'amitié pour lui ; elle désirerait avoir sa confiance ; mais l'amitié que son frère a pour elle, n'a jamais été d'un genre à lui donner l'espoir de l'obtenir. Il lui a toujours montré une tendresse protectrice, et une supériorité qui pourrait offenser tout autre que la douce Adèle. Elle croit que l'on s'occupe dans ce moment de son établissement. Elle pense que son frère sera plus consulté qu'elle sur le choix du mari. Comme son cœur est libre, le bonheur de sa famille fera une grande partie du sien.

Nous avons beaucoup parlé du caractère de Ferdinand. Vous savez que je lui trouve l'air très-fat, et malgré sa prévention, Adèle n'a pu disconvenir qu'il l'était un peu. Elle avoue aussi qu'il a toujours été très-volontaire, et qu'aujourd'hui qu'il a 20 ans, il veut faire le maître, avec la plus haute opinion de son expérience. Cela effraye la Marquise. Mais concevez-vous que sa coquetterie, et ses attentions pour les femmes, ne l'affligent point? Adèle m'a même assuré que la Marquise riait de toutes les suites que cela pouvait avoir. Tant il est

vrai, mon cher Alfred, que les mères et les pères en général, mettent en cela un amour propre pour leurs fils, qui les aveugle toujours sur le danger. Mon père ne pense point ainsi; je l'ai entendu bien souvent blâmer le vôtre; et c'est d'après ses sages réflexions que j'ai formé mon jugement.

Ferdinand, m'a dit encore Adèle, a toujours montré un penchant pour le jeu, qui inquiète beaucoup sa mère. Elle regarde cette passion, comme la plus dangereuse de toutes. Cependant, a-t-elle ajouté, on ne peut s'empêcher d'aimer mon frère. Il est bon fils, bon ami. Si ma mère paraît triste ou souffrante, il en est toujours occupé. Il ne se permettrait pas une distraction qui pût l'éloigner d'elle, jusqu'au moment où il la voit reprendre sa gaîté. En pareil cas aussi, je trouve toujours en lui le meilleur des frères. Il est dommage, que quelques défauts obscurcissent en lui des qualités aussi essentielles.

C'est aujourd'hui, Alfred, que vous avez 18 ans. Quand les ouvriers seront partis, j'irai passer une heure sous le grand arbre, en l'honneur de l'anniversaire du jour de

votre naissance; il se trouve précisément un mois, et quelques jours avant le mien. Pauvre Alfred. . . Dans un an, nous nous y verrons tous deux! J'espère que nos parens seront contens de nous, et qu'alors il arrivera. . . . Vous savez bien, mon cher Alfred. . . . .

J'ai écrit tout cela à notre aimable tante. J'ai reçu ce matin, la plus charmante réponse. Elle me donne des nouvelles de votre père qu'elle voit quelquefois chez elle, et qu'elle rencontre partout; il fait une cour assidue à toutes les sociétés brillantes dont il ménage, lui a-t-il dit, la faveur pour son fils. Ah! mon cher Alfred, je n'aimerai jamais le monde; nous n'y trouverions certainement pas le bonheur, j'en suis sûre.

Les ouvriers doivent avoir fini leur journée; je vais voir mes travaux, en pensant à Alfred.

30 *Aout à midi.*

Je suis à peine remise de la frayeur que j'ai eue hier; oh! mon cher Alfred, le plus sinistre des événemens. . . . Pourquoi avoir choisi le côté du grand arbre! . . . . Ce lieu

que je me plaisais à embellir, au moment d'être fini, vient d'être prophané par un criminel désespoir.

Cher Alfred, que j'ai pleuré hier ! J'ai été saisie à m'en trouver mal. J'ai passé toute la nuit dans une agitation affreuse. . . . . Mon cœur est opressé sous le poids des pressentimens. . . . Je pleure encore. . . .

Quel enfantillage pourtant. . . . Et comme le dit ma bonne, quel raport un événement étranger peut-il avoir avec moi, pour m'affecter si sensiblement? C'est de la déraison, je le sens bien ; mais je ne suis pas maitresse de l'impressien que j'ai reçue. La bonne *Léris* cherche à me distraire. Souvent elle me gronde de mon effroi. C'est à elle seule que j'ose parler de mes pressentimens. N'est-ce pas un signe qu'Alfred n'entrera pas dans ce pavillon que j'ai élevé pour lui, dis-je à tout instant à ma bonne? Ah! si cet évènement ne fût point arrivé le jour de votre naissance, il m'eût peut-être moins frapé. Mais ce pavillon. . . . Le grand arbre. . . . Votre naissance. . . . Ma main tremble. . . Ma tête se trouble. . .Je ne puis plus écrire.

A 7 heures du soir.

Je n'ai pu continuer ma lettre ce matin, quoique l'on m'eût laissée seule. Mon père était sorti pour prendre des éclaircissemens sur l'aventure d'hier ; il est encore sorti après diner, et je suis rentrée dans ma chambre pour vous écrire.

Hier à 7 heures du soir, après avoir resté quelque tems à rêver, assise sous le grand arbre, je relisais votre dernière lettre. Il faisait le plus beau tems du monde, le Ciel était sans nuages, les vents étaient calmes, le plus profond silence régnait autour de moi. Un bruit léger se fait entendre. Croyant que c'était ma bonne, je ne levai pas les yeux. Mais bientôt ce bruit me parut approcher du pavillon qui se trouvait placé derrière moi. Toujours prévenue par l'idée, que ce ne pouvait être que ma bonne, je ne me dérangeai pas. Tout à coup j'entendis la voix d'un homme qui prononça ce peu de mots : *c'en est donc fait.* Et au même moment, un coup de pistolet me fit tressaillir. Un second coup me fit prendre la fuite.

Le cœur palpitant de crainte, je courais vers le Château. Je rencontre ma bonne, je me précipite dans ses bras, en regardant avec effroi derrière moi.— Qu'avez-vous, ma chère enfant, mon Elise, qu'avez-vous?— Des pistolets. . . . . Un homme. . . . —Où donc cela? — Sous le grand arbre, dans le pavillon. . . . . Ne pouvant tirer aucun éclaircissement de moi, ma bonne voulait s'avancer; je m'y opposai de toutes mes forces, et j'allais appeler, lorsqu'elle me recommanda de la prudence, er rentra avec moi au Château.

Je courus chez mon père à qui je racontai l'événement. Il prit ses armes, et nous le suivimes.

Il faisait encore jour; nous écoutâmes sans entendre le moindre bruit. Nous entrâmes dans le pavillon; un paquet posé au milieu frappa nos regards: c'était un enfant endormi dans un berceau, et sur un papier attaché à ses langes était écrit: *je suis l'enfant du malheur, ne m'abandonnez pas: un instant encore, et je n'aurai plus de protection que vous sur la terre.* J'éprouvai une grande émotion, en lisant ces

mots, et malgré moi des larmes s'échappèrent de mes yeux. Ce que je vis en m'approchant plus près m'arracha des cris. Un homme baigné dans son sang. . . . . . . Un pistolet à ses côtés. . . . . .Je le vois encore. Sa vue me causa un si grand effroi, que je fus prête à défaillir. Je courus me cacher dans le sein de Mlle. Léris; mon père lui ordonna de me conduire au Château, et de lui envoyer l'Intendant, en qui il a toute confiance. Ensuite mon père en m'embrassant me recommanda de me tranquilliser, et de me taire sur cet événement.

Mlle. Léris me promit de revenir aussitôt, qu'elle aurait conduit près de mon père M. Marvel, son Intendant.

Enfermée dans ma chambre, je me jettai à genoux. Je priai pour mon père, et pour Alfred. L'image de cet enfant ne me quittait plus. Je me représentais cette innocente créature goutant les douceurs du sommeil, tandis que celui que je jugeai devoir être son père terminait si cruellement sa vie. A cette pensée, je sentis en moi un frémissement involontaire. Me rappelant ensuite le motif qui m'avait conduite sous le grand

arbre, c'est alors que je jettai un cri de douleur. Quel anniversaire du jour de votre naissance, mon cher Alfred ! . . . .

Abîmée dans mes pensées, je tressaillis, lorsque j'entendis frapper à ma porte. C'était ma bonne ; je courus à elle. Alfred, mon cher Alfred, lui dis-je. . . . . Ma bonne, le jour de sa naissance ? . . . Quel sinistre présage ! . . . . . . Reverrai-je Alfred, serai-je unie à lui ! . . . Dieu tout puissant, écoutez ma prière ; que je revoie Alfred, qu'un jour, un seul jour, je sois unie avec mon cher Alfred ! Et disposez ensuite de ma vie. Mlle. Léris me fit respirer des sels, et me couchant sur un canapé, vint se placer près de moi. — Vous offensez le Ciel, ma chère enfant, en doutant de sa bonté pour vous, me dit-elle. Vous qui êtes comblée de ses bienfaits, pouvez-vous les oublier, et vous livrer à une crainte aussi mal fondée ? Quel rapport ce triste événement peut-il avoir avec votre sort à venir ? Reprenez vos sens. Je conçois qu'à votre âge l'impression d'une telle frayeur soit forte. Que la bonté de votre cœur excite votre pitié pour cette innocente créature ; je le conçois encore. Mais ce

premier moment passé, rassûrez-vous; et croyez que votre père n'abandonnera pas ce touchant objet de notre pitié, et dont le malheureux qui s'est ôté la vie était probablement le père.—Mais, ma bonne, ne trouvez-vous pas comme moi, que ce cruel événement semble d'un sinistre augure? Quoi le premier usage de ce pavillon!.... Le jour de la naissance d'Alfred. . . . Ah j'ai de cruels pressentimens! . . . . Ma bonne me gronda, me caressa tour à tour. Depuis hier je ne fais qu'abuser de sa patience. N'osant parler à mon père, c'est elle que je tourmente, pendant qu'elle cherche à me guérir de ces vaines terreurs, qui viennent, dit-elle, de la faiblesse de mon âge.

Ma bonne m'a dit aussi que ma trop grande sensibilité faisait beaucoup de peine à mon père; qu'il lui en avait parlé. Elle m'a engagée à devenir plus raisonnble. Elle m'a même fait entendre que cette sensibilité donnant des inquiétudes à mon père sur mon avenir, il était possible, que cela l'engageât à retarder le moment qui devait mettre mon sort en d'autres mains que les siennes. Tout

çela m'a fait beaucoup réfléchir, mon cher Alfred.

Mon papa a été ce soir chez la Marquise, à ce que m'a dit Mlle. Léris. Il doit lui parler du triste événement, et la prier de permettre, qu'Adèle vienne me distraire. Ma bonne croit, qu'Adèle viendra ce soir avec la Marquise, et qu'elle restera avec nous la journée de demain. Ainsi elles vont sûrement arriver. Qu'il est bon mon papa! Connaissant la position où je me trouve, il va lui-même me chercher ce qui me convient le plus dans ce triste moment.

Adieu, adieu, mon cher Alfred.

Elise.

LETTRE XIII.

Ferdinand a Alfred.

Au Château d'Arsilly le 3 *Sept.* 17..

Je suis venu passer quelques instans au Château d'Arsilly, d'après l'invitation de ma sœur qui m'a mandé que mon séjour à Bor-

deaux affligeait ma mère. Je serais désolé de lui faire de la peine; mais cependant, je ne puis pas être esclave. J'espère l'habituer peu à peu à se passer de moi; non que je veuille me séparer d'elle; Dieu m'en garde. Mais, n'étant pas comme Alfred, destiné à devenir dès la *bavette* un grave père de famille, il est juste que je jouisse de tous les charmes de la vie de garçon. A parler vrai, je n'ai pas un goût très-vif pour le mariage. J'ai une suite de cousins qui pourront se charger de perpétuer le nom. Quant à moi, femme, enfans, tous ces animaux domestiques, m'embarrasseront le plus tard que je pourrai.

Je suis arrivé hier au soir, je n'ai pas encore vu ma sœur qui est au Château de Key. . . . Elise t'a sûrement écrit la lamentable histoire. Ma mère me l'a racontée avec les précautions, et les manières que prennent les bonnes, quand elles racontent des histoires de *revenans*. Pauvre Elise, je conçois sa peur. Mais quant à son chagrin dont ma mère m'a fait un grand étalage, je n'y entends rien. Ces jeunes filles à passions exigent une étude particulière pour les bien comprendre. Je remets ce travail à un autre

tems ; je ne puis distraire de mes premières années un seul des instans que j'ai destinés aux plaisirs.

J'ai quitté Mde. de Granval avec bien du regret ; on trouve tous les plaisirs auprès d'elle. Jeu, comédie, bal, concert, tout se succède avec rapidité chez cette femme séduisante. Elle doit partir dans peu de jours, pour passer quelque tems dans une maison de campagne, qu'elle a à quelques lieues de la ville. Nous devons y jouer la comédie. J'ai déjà mes rôles. J'ai promis d'être prêt à répéter le 10 de ce mois. Ma mère ne me fera sûrement pas manquer à un devoir de société dont je lui ferai sentir toute l'importance. Je reviendrai cependant pour me trouver le 4 Octobre à la fête du château de Key. . . . Je suis curieux de voir les travaux d'Elise qui, je l'espère, sera alors consolée de l'événement qui en a troublé le mystère.

A 7 heures. Même jour.

M. Duménil sort d'ici. Il est venu se concerter avec ma mère sur ce que l'on dirait à Elise et à ma sœur, des découvertes

faites sur la naissance de l'enfant, et sur les motifs de la fin tragique du père. On doit leur cacher les noms des acteurs de cette tragédie, et ne leur dire que ce qu'il faut pour effacer de l'esprit d'Elise la terreur que cet événement lui a causée. Mais toi qui n'es pas une jeune fille, et dont on ne craint pas de blesser l'innocence, je vais te raconter le tout sans ménagement.

Tu as su la mort prompte de Babet fille de Blaise. On t'a appris sans doute la révolution que cette mort causa à la mère, qui ne survêcut que peu de jours à sa malheureuse fille; tu sais tout cela: ainsi que les bontés d'Elise pour son père nourricier que l'on plaignait, sans se douter de l'événement qui l'avait privé de sa femme et de sa fille.

L'amour avait blessé Babet d'un de ses traits empoisonnés. Le plus mauvais sujet des villages d'alentour était le vainqueur de Babet. Je ne te ferai point les détails de leurs amours; la pastorale n'est pas mon genre. Contentes-toi de savoir que Blaise effrayé du choix de sa fille, lui représentait sans cesse la conduite de Lucas son amant. Blaise et sa

femme voyant le danger s'accroître, usèrent de leur autorité pour sauver la tendre victime. Ils défendirent à Lucas l'entrée de leur maison. Lucas était d'un village à deux lieues de Key. . . .Babet s'échappait souvent pour le voir sur la route. Lucas avait de l'éducation, de l'esprit, de l'usage. Il s'était déjà engagé deux fois. Il avait la bravoure et les vices du soldat. Une superbe taille, une belle figure, étaient l'envelope d'une âme perfide. Il persuada à Babet de l'épouser secrettement. La pauvre fille céda. Un ami de Lucas fut le ministre et l'agent de la tromperie ; soldat comme lui, déserteur et libertin , il se prêta facilement à remplir le rôle de prêtre.

Il y avait un an que Lucas et Babet se voyaient secrettement, lorsque Babet devint grosse, et Lucas infidèle. Une fille riche, qui était du même village que Lucas, lui inspira le desir d'obtenir son cœur et sa fortune. Cette fille avait le cœur froid et tranquille ; l'impossibilité de la séduire tourna la tête de l'infidèle Lucas ; son amour devint une rage. La femme la plus insensible ne l'est pas entièrement aux attraits de l'amour pro-

pre. Bientôt, celle-ci fut flattée des effets que produisaient ses charmes. Libre de son choix, elle laissa espérer à Lucas, qu'après un tems d'épreuves elle pourrait lui accorder son cœur, et sa main.

Cependant le moment des couches de Babet aprochait; le bruit de l'amour et des nouvelles prétentions de Lucas arriva jusqu'à elle. La confiance que lui donnaient ses droits et ses sentimens la rassurèrent d'abord. Mais l'affreuse jalousie ne tarda pas à lui faire éprouver tous ses tourmens. Les reproches d'un côté, les brusqueries de l'autre, durèrent jusqu'au moment où Babet devenant mère, elle espérait ramener entièrement son époux. Vers le même tems, le mariage de l'infidèle avec sa riche conquête fut annoncé dans sa paroisse, et bientôt la nouvelle en parvint à Key....La pauvre Babet profita de l'absence de Blaise qui était chez un de ses fils. Elle se jeta aux genoux de sa mère, avoua sa faute, et implora son secours. Le tems pressait, il fallait tenir Babet cachée. La pauvre mère crut qu'il était facile de lui ramener son époux; mais il lui parut impossible de déterminer Blaise à pardonner à sa

fille, et à aprouver son mariage. Sa volonté sur cette affaire avait été trop prononcée, et sa colère les faisait frémir. On courut au plus pressé. Babet fut conduite chez une vieille amie, où tous les secours lui furent donnés, tandis que la mère alla chez le Curé du village de Lucas, pour mettre oposition à son nouveau mariage, en déclarant le premier.

La famille de Blaise est tellement respectée dans tous les environs, que malgré l'éclat des opositions, le nom de la victime fut ignoré. Mais la nouvelle conquête de Lucas plus offensée qu'affligée de se voir trompée, traita Lucas avec ce genre de mépris que les ames froides savent rendre si insultant.

A peine Babet était revenue chez sa mère, que Lucas instruit de l'absence de Blaise, se présenta chez elle. Les reproches les plus amers, l'aveu de la tromperie, les menaces les plus terribles, précédèrent l'excès où se porta Lucas, qui dans le désespoir de se voir forcé de renoncer à son nouvel amour, pendant toute retenue, frapa la malheureuse Babet, et la laissa sans connaissance dans les bras de sa mère.

Revenue

Revenue un peu à elle après le départ de Lucas, l'infortunée sentant le danger de son état, demanda son père, pour lui avouer sa faute, et obtenir sa bénédiction. Blaise arriva trop tard ; sa fille n'était déjà plus. Sa malheureuse femme qui la suivit peu de jours après, emporta son secret au tombeau.

Lucas se voyant libre par cette espèce d'assasinat, espéra renouer ses nouveaux liens. Mais son orgueilleuse maîtresse, pour lui ôter tout espoir, et satisfaire sa vengeance, fit un nouveau choix, et elle donna à un autre sa fortune et sa main.

Lucas erra quelques jours de village en village, portant sa rage au fond du cœur. Malheureusement pour le soldat qui avait été son complice, ils se rencontrèrent. Lui reprocher son malheur, se battre avec lui, le blesser grièvement, et fuir, furent l'affaire de peu d'instans. Ce dernier événement troublant entièrement la tête de Lucas, le porta à se détruire. Mais un reste de sentiment lui rappellant son enfant, il crut satisfaire à tous les devoirs qui lui restaient à remplir, en lui donnant un protecteur au château de Key... Il courut chez la nourrice, prit l'enfant

dans son berceau, et l'emporta. La nourrice effrayée n'osa résister ; elle le suivit de loin. Voyant Lucas entrer dans le parc de Key.... elle ne put penser qu'il choisît ce lieu pour commettre une mauvaise action, et elle se retira chez elle.

On ignore comment Lucas évita d'être vu; mais il arriva secrettement dans le pavillon où il termina ses jours comme tu le sais.

Le soldat blessé fut rapporté chez lui. Ses blessures étant jugées mortelles, il demanda le Curé, à qui il déclara dans ses derniers momens la part qu'il avait eue au malheur de Babet. On a su par le Curé, et par la nourrice tout ce que je viens de te dire. M. Duménil a rendu l'enfant à la nourrice, en lui recommandant de laisser ignorer sa naissance, et en lui promettant d'en avoir soin. Il est ensuite venu se concerter avec ma mère sur ce qui restait à faire à cet égard, pour détruire l'impression qu'avait reçue Elise. Nous sommes convenus tous trois, que l'on dirait à ma sœur et à ta jeune amie, que les parens du malheureux avaient fait réclamer l'enfant. Nous sommes ensuite convenus, de ne plus parler de cette avanture, et d'imposer silence à ceux qui en sont instruits.

Je ne te cacherai pas que malgré la gaieté de mon caractère, j'ai reçu de tout ceci une vive impression de tristesse. Je n'aurais pas cru que les passions fussent si dangereuses, et pussent causer tant de malheurs.... Avant de t'écrire je n'ai pu m'empécher de rêver en me promenant dans ma chambre. J'ai songé à toi ; à moi. J'ai pensé avec plaisir que ton sort était arrêté, que rien ne peut s'oposer à ton bonheur; que tout le monde le veut, et que tu n'éprouveras jamais aucune de ces contrariétés qui, en irritant les passions, les rendent si funestes au repos de la vie.

Après m'être bien rassuré sur ton compte, je me suis appesanti un instant sur le mien. J'aurais été effrayé, de me voir le maître absolu de mon sort ; je me serais inquiété sur les résultats de ma liberté, si je ne m'étais senti une légèreté sur laquelle je fonde toutes mes espérances. Je suis né pour voir les événemens avec tranquillité, pour jouir de tout, et pour effacer l'effet d'une contrariété par la recherche d'une jouissance.

D'après ce principe, mon cher Alfred, j'avancerai mon départ. Je crains qu'à la suite

de cet événement, les réflexions de ma mère ne viennent à m'atrister. Je vais me distraire auprès de Mde de Granval.

Adieu, mon ami, ne crois-tu pas comme moi, qu'avant de continuer à t'écrire, il est de ma dignité en qualité d'aîné, d'attendre un mot du paresseux Alfred ? Tu te hâteras sans doute de mériter l'empressement que j'aurai à suivre notre correspondance.

A toi pour la vie,

FERDINAND D'ARSILLY.

LETTRE XXIV.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key.. le 5 Septembre 17..

PENDANT le séjour qu'Adèle a fait ici, mon cher Alfred, je n'ai eu le tems d'écrire qu'à ma tante. Je lui devais les détails que je vous ai faits sur le triste événement dont j'ai été témoin. Je lui ai mandé aussi le ré-

sultat des démarches de mon père, dont il a bien voulu nous instruire Adèle et moi.

Ferdinand a dû vous écrire pendant son séjour à Arsilly ; il vous a surement parlé de la facheuse avanture. Je vais de mon côté, vous dire ce que j'en ai apris.

Mon père m'a dit que les parens avaient fait réclamer l'enfant. Cette nouvelle a soulagé mes inquiétudes sur le sort de cette malheureuse créature ; mais cela n'a pu m'ôter toute ma tristesse ; ni le souvenir de cette terreur que j'éprouvai à la vue de ce cadavre ensanglanté; ni diminuer l'effet qu'ont produit sur moi les malheurs d'une femme qui a dû sa perte à sa désobéissance.

J'ai causé ce matin de tout cela avec mon père; ce qu'il m'a dit a fait sur moi trop d'impression, pour pouvoir m'entretenir d'autre chose avec vous.

" Vous voyez, m'a-t'il dit, que cette jeu-
" ne femme a succombé sous le poids du
" chagrin et du repentir. Le malheur pour-
" suit toujours les mariages faits contre le
" vœu des pères. L'expérience qui les éclaire,
" et la tendresse qui les rend surveillans,
" les rendent les meilleurs juges de ce qui

" convient aux enfans. Des parens trop sé-
" vères peuvent, il est vrai, occasionner
" quelques chagrins : mais peuvent-ils être
" comparables aux malheurs qu'entraîne la
" désobéissance d'une jeunesse aveugle, et
" sans expérience.

" Te voilà dans l'age où les mauvais,
" comme les bons exemples, peuvent servir
" à t'instruire. Il faut, ma chère Elise,
" aprendre à tirer parti des premiers ; quant
" aux seconds, ton cœur n'a pas besoin de
" guide pour les suivre. Les premiers désirs
" de la jeunesse paraissent irrésistibles ; pour
" les combattre, profite des malheurs de
" ceux qui s'y livrent. En s'abandonnant aux
" premiers attraits du plaisir, on est entrainé
" sur une pente rapide ; la tête s'éxalte, on
" s'irrite de la moindre oposition, et les
" passions prennent un empire absolu. A-
" lors, n'étant plus maître de soi, comment
" pourrait-on se conduire avec prudence ?

" Peut-être, ma chère fille, tu me crois
" exagéré ? Mais malheureusement je ne dis
" que trop vrai. Dans la pureté de ton âge,
" tu ignores le danger des passions ; mais
" aprends que la femme même la plus es-

“ timable, en leur cédant une fois, peut per-
“ dre tout le mérite d'une vie irréprochable.

Hélas! aucun de nous, dis-je en tremblant, n'est donc exempt d'un mal aussi funeste? Le moyen de s'en préserver, ajouta-t-il, est de ne pas craindre d'écouter les conseils des amis les plus sévères, d'apprendre à résister à ses passions, et de se donner le tems de juger les objets vers lesquels un premier penchant nous a entrainés.

Tout le crime de cette jeune femme, dis-je à mon père, est donc d'avoir trop aimé!... Quelques larmes qui s'échapèrent de mes yeux touchèrent mon père. Il chercha à me rassurer: j'espère, dit-il, que tu ne seras jamais exposée aux mêmes dangers; que tu n'aimeras que ce que tu dois aimer; que tu ne t'attacheras réellement, que lorsque ton estime pourra justifier ton choix; et si ton cœur pouvait égarer ta raison, c'est dansle sein paternel, que par une confiance sans bornes, tu retrouverais la force de combattre le danger.

Je n'aimerai que ce que je dois aimer.... Ah mon cher Alfred, mon sort ne peut être qu'heureux! Alfred sera toujours estimable.

Pourquoi mon père s'alarme-t-il si facilement, que peut-il craindre? Ai-je besion de modérer mes goûts, mes sentimens? N'est-ce pas Alfred que j'aime?

O vous qui flattez si bien l'amour-propre de votre père! vous Alfred, que le mien a choisi pour faire mon bonheur, redoutez les séductions qui vont vous entourer. Malgré ma confiance en vous, lorsque mon père m'a montré le danger des passions, mille sentimens tumultueux se sont élevés dans mon âme. Alfred loin de moi.... Alfred entouré de distractions, les recherchant peut-être...... Alfred entraîné par l'attrait du plaisir..... Alfred oubliant qu'il n'est pas seul à courir les dangers d'une imprudence; tout cela s'est présenté à mon imagination, trop facile à effrayer sans doute. Mon cœur a palpité de crainte........En vain j'ai voulu questionner mon père, chaque fois le nom d'Alfred a expiré sur mes lèvres, et la timidité m'a réduite au silence.

Veillez sur vous; pensez à moi. Aucune conversation avec mon père ne m'a fait encore une impression aussi vive; je vous la rends mot à mot. Qu'elle nous

serve à tous deux. Conservez-moi Alfred tel que je l'aime, tel que je dois l'aimer. Songez à la sévérité de mon père ; travaillez sans relâche à lui plaire ; et tâchons de hâter le jour heureux qui doit vous ramener près de moi.

Mon père m'a entretenue assez long-tems d'un voyage arrangé avec la Marquise et Adèle. C'est au château de Lonel que nous allons passer tout le mois. Il m'a parlé des plaisirs qui m'y attendaient. Mais Alfred n'y sera pas! . . . . . C'est demain que nous partons. Je suis bien triste !

Pourquoi, à mesure que le tems, où nous vivions ensemble s'éloigne de nous, suis-je plus affectée de cette privation ? Les premiers momens où l'on nous a séparés ont été bien affligeans sans doute ! mais ils étaient si près de ceux qui nous réunissaient, que le souvenir de la veille semblait encore adoucir l'amertume du lendemain. Ah ! pourquoi le tems de notre bonheur a-t-il passé si vite, tandis que l'avenir qui fait notre espérance, est si lent à s'aprocher ?

Adieu, mon cher Alfred, excusez la sen-

sibilité de mon cœur; s'il a quelquefois des craintes, le vôtre ne doit point s'en offenser.

ELISE.

LETTRE XXV.

ALFRED A ELISE.

Béziers, le 12 *Septembre*, 17.

J'ai reçu vos lettres, ma chère Elise, le jour même où je suis parti de Toulouse. Comment vous peindre l'impression que m'a faite cette lecture, et le tourment que j'ai éprouvé!

O mon Elise, combien ce que vous avez souffert a opressé mon cœur! combien j'ai partagé votre émotion! Mes larmes coulaient sur ces lignes déchirantes et douces; ces lignes où était tracée la fervente prière de mon Elise! Elle demandait au ciel, *d'être un jour, un seul jour unie à son Alfred!* .... Ce vœu si touchant a fait palpiter mon cœur. J'ai senti mes genoux plier; j'ai été forcé de m'asseoir. Je l'ai

relue cette prière ; j'en ai baisé les sacrés caractères. Oui, nous serons unis, mon Elise! nous serons unis. Mes jours, tous mes jours seront consacrés à mon Elise. Je n'existerai que pour elle. Le ciel nous destina l'un à l'autre; il nous forma pour nous aimer. Il inspira à nos parens le désir de notre union. Oui, nous serons unis . . . .

Dissipez vos craintes, ma chère Elise; que la sévérité de votre père ne vous effraie pas. Je sens encore plus que lui combien il faudrait réunir de perfections, pour devenir digne de vous ; mais mon amour ne doit-il pas mériter son indulgence ? Si je ne suis pas aussi parfait que vous, mon Elise, je sais au moins vous aprécier ; je sais vous aimer. M. Duménil pourrait-il mettre obstacle à notre bonheur, lorsque mon amour l'aura convaincu, que mon seul désir sera de m'occuper du vôtre? Vous devez être l'un et l'autre sans inquiétude sur les dangers auxquels ma jeunesse pourrait être exposée. Ah! le souvenir de mon Elise n'est-il pas une sauve-garde suffisante ?

Plus de craintes, plus d'inquiétudes, ma chère Elise. Si nous redoutons l'avenir,

que nous restera-t-il donc, quand le présent est si pénible ? Ne m'ôtez pas mon courage ; j'en ai tant besoin, pour vivre loin de vous ! Laissez-moi songer sans cesse, qu'un jour viendra, où nous serons unis, pour ne nous séparer jamais. Alors tous les jours seront autant de bienfaits du ciel pour le trop heureux Alfred. Adieu, adieu.

ALFRED.

LETTRE XXVI.

ELISE A Mde. DE PRESSANGE.

Au Château de Lonel, le 27 Septembre 17..
A 7 du matin.

Ah! suivez, suivez le courier. Partez avec lui pour Key.. Que les meilleurs médecins de la ville accompagnent celui que l'on va chercher....Mon père est au plus mal....au plus mal....et c'est moi, c'est moi qui en suis la cause.....Si je le perds....ô ma tante! si je le perds, je ne lui survivrai pas.... ô le meilleur des pères...je lui dois deux fois la vie....et je le perdrais...et il m'a sauvée.... non....jamais...non....

Le

Le même jour à 9 heures du matin.

Madame,

Ma jeune élève s'est trouvée mal. Je plie son billet dans lequel j'ajoute que nous serons ce soir à Key.....Monsieur veut absolument partir ; on le conduira en litière jusque chez lui. Le ciel ne permettra pas, que notre Elise perde le meilleur des pères Quel événement, dans un voyage entrepris pour la distraire ! Espérons en la providence. Le courier qui va partir vous instruira de tout. Pauvre petite ! Si monsieur n'est pas bientôt rétabli, elle succombera. Nous pleurons tous. Oh si vous aviez vu ! quel touchant spectacle ! .... Mais le tems presse ; je finis en vous assurant du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre, &c. &c.

LÉRIS.

LETTRE XXVII.

Ferdinand a Alfred.

Bordeaux le 30 *Sept.* 17..

Je ne puis t'envoyer une lettre que je viens de recevoir de ma sœur, parce qu'elle traite d'affaires de famille. Je vais me hâter de t'en extraire tout ce qui peut t'intéresser.

Extrait de la lettre d'Adèle à Ferdinand son frère.

. . . .

" . . . . Pendant toute la soirée, Elise " fut aimable et complaisante. Elle fit de " la musique, y mit le soin de choisir tous " les morceaux que son père aimait. M. " Duménil fut plus tendre pour sa fille qu'il " ne l'avait encore été. On se sépara de " bonne heure. Elise me suivit dans ma " chambre, où nous prîmes nos arrangemens " sur notre costume, pour la partie de chasse " du lendemain.

“ Dès le point du jour les chasseurs se
“ mirent en marche. M. Duménil et le
“ Commandeur de Lonel restèrent avec
“ nous. Nos toilettes nous menèrent un
“ peu tard. Elise, pour plaire à son père
“ qui ne lui souffre point le défaut de se
“ faire attendre, fut prête la première. Nous
“ partîmes gaiement, pour arriver au rendez-
“ vous. Il faisait si beau tems que nous
“ quittâmes les voitures, et continuâmes
“ notre route à pied. Nous prîmes le long
“ de la rivière qui traverse le parc, pour
“ nous rendre au grand bois. Nous causions
“ tranquillement Elise et moi, lorsque les
“ personnes qui étaient plus avancées que
“ nous, nous crièrent en fuyant, de prendre
“ garde au sanglier. Je voulus entraîner
“ Elise hors de la route; elle m'échappa. La
“ peur lui donna des ailes, mais non de la
“ prudence; elle alla droit au sanglier, sans
“ que mes cris pussent la faire détourner.
“ Au même moment, je vis M. Duménil
“ courant à sa fille, qui troublée par l'ap-
“ proche du danger, se laissa tomber dans
“ la rivière. Pendant que mes cris attiraient
“ le Commandeur et les femmes, quelques

" chasseurs arrivèrent à la poursuite du
" sanglier qu'ils tuèrent. Déjà M. Duménil
" s'était jetté dans l'eau pour sauver sa fille
" ou périr avec elle; mais l'amour paternel
" lui donna des forces; il regagna le rivage,
" tenant sa fille d'une main, nageant de
" l'autre, et attirant à lui hommes et femmes,
" pour le secourir. Elise était sans connais-
" sance; on la crut morte. On dépêcha un
" postillon au château; il revint bientôt
" avec le chirurgien. Pendant ce tems M.
" Duménil jettait des cris, invoquait le Ciel,
" serrait les mains de sa fille qui étendue sur
" le gazon, restait sans mouvement. C'est-
" là, disait-il, en jettant des regards éperdus
" sur le rivage, c'est-là qu'elle est tombée...
" C'est-là. . . . . . Oh si elle est morte! Si
" elle est morte! . . . Tantôt ses yeux im-
" mobiles se fixaient sur la rivière; tantôt
" son regard troublé se tournait vers Elise;
" et alors des sentimens d'espoir mêlés de
" crainte lui donnaient une oppression qui
" semblait être le dernier souffle de sa vie.

" La bonne Léris qui était venue avec
" nous, m'a fait tous ces détails. J'avais perdu
" connaissance, au moment où Elise tomba

" dans l'eau. Je me souviens cependant " d'avoir vu M. Duménil courant après sa " fille. Quelques domestiques m'ayant se- " courue, ils me conduisirent au château.

" Lorsque j'arrivai dans la chambre " d'Elise, je fus encore au moment de " m'évanouir, en la voyant pâle et défigurée. " M. Duménil était au pied du lit de sa " fille, il lui tendait les bras; il l'appelait " toujours à grands cris. Une heureuse " crise vint enfin nous rendre l'espoir et la " vie.

" Elise nous était rendue; M. Duménil " seul n'osait se livrer à la joie. Il nous " faisait signe de ne pas approcher; il sem- " blait craindre que le moindre de nos mou- " vemens ne nuisît à sa fille. Il la regardait " avec une continuelle inquiétude; le chi- " rurgien avait beau le rassurer; il n'en- " tendait rien; il ne voyait que sa fille " expirante.

" Cette chère Elise nous reconnut; et " son premier mouvement se dirigea vers " son père. Sa touchante expression ne " s'effacera jamais de mon souvenir. Elle " lui tendit la main; et paraissant ne voir

" que lui, ah le voilà, dit-elle, celui pour " qui je dois vivre et mourir ! Je n'avais " pas encore perdu connaissance, ô mon " père, quand vous exposâtes vos jours pour " sauver les miens ! Je l'ai vu, je l'ai senti " ce bras paternel, quand il vint m'arracher " à la mort contre laquelle je luttais faible-" ment. Je vous dois deux fois la vie. . . . " Ensuite, se soulevant avec peine, et joi-" gnant ses deux mains, elle adressa au Ciel " une fervente prière, pour qu'il lui con-" servât son père ; et se tournant vers lui, " pardonnez-moi, lui dit-elle, pardonnez-" moi mes fautes passées. Recevez le serment " que je fais, de mourir plutôt, que de " désobéir au meilleur des pères, et de ne " pas employer chaque jour de ma vie, à le " rendre heureux. Nous pleurions tous. Le " plus insensible n'eût pu rester froid à ce " touchant spectacle. M. Duménil ne put " le supporter ; sa tête troublée parut s'é-" garer encore ; on l'entraîna dans son ap-" partement. On retint sa fille qui voulait le " suivre. On l'assura qu'une courte sépa-" ration était nécessaire à tous les deux. La " douce Elise pleura, mais obéit.

“ Une violente fièvre avec le délire, “ nous fit craindre pour les jours de M. “ Duménil. Dès le soir, Elise s'échappa “ et vint près de son père, dont l'accès “ venait de finir ; il reconnut sa fille. L'é- “ motion qu'il ressentit engagea à les sé- “ parer encore. On arracha Elise d'auprès “ de lui ; mais dans la nuit, on lui permit “ de s'assurer par elle-même, que l'état de “ son père était moins dangereux. Il dor- “ mait assez paisiblement ; Elise un peu plus “ tranquille, consentit à se coucher.

“ Le lendemain M. Duménil parut plus “ mal. Il voulut absolument partir pour “ Key. . . . . On envoya un exprès à Bor- “ deaux, pour chercher le médecin et Mde. “ de Pressange ; ils arrivèrent tous, le soir à “ Key. . . . . . .

“ Nous ne pumes partir ma mère et moi, “ qu'hier au soir. Nous sommes arrivées si “ tard à Arsilly, que je n'ai pu envoyer “ savoir des nouvelles, que ce matin. M. “ Duménil est plus mal qu'hier. Je meurs “ d'inquiétude. Cette lettre que j'ai reprise “ jusqu'à trois fois, cette lettre commencée “ au château de Lonel, et finie ici, vous

“ parviendra assez tôt, pour voir les per-
“ sonnes chez qui ma mère vous charge de
“ passer. Dans une heure nous serons à
“ Key......elle et moi. Pauvre Elise.....&c.
“ &c. . . . . ”

Des témoignages de sensibilité suivent dans la lettre de ma sœur, les détails que je te fais parvenir.

Il faut se préparer à tout, mon cher ami. M. Duménil est fort mal. S'il succombe, je conçois la douleur d'Elise ; je conçois que tu la partages. Ton amour pour elle, ta reconnaissance pour son père, l'attachement même que tu lui dois, tout se réunit pour te rendre cette perte très-sensible. Cependant mon ami, ce malheur est-il comparable à celui que tu viens d'éviter ? Elise t'est rendue.. Sers-toi de ta raison, pour ne point te laisser abattre ; emploies au contraire le pouvoir de l'amour pour consoler Elise ; et si le malheur que nous craignons arrive, tires parti de ta position. Ecris à ton père. Demandes de revenir consoler Elise, de venir partager sa douleur. Ton mariage ne sera plus différé. Tu deviendras le seul objet de sa tendresse; le seul maître d'une immense fortune ; tu ne

craindras plus les caprices de ton beau père; et Elise maîtresse absolue de son choix, verra dans son cher Alfred, le seul bien qui lui reste.

Si tu perds dans M. Duménil un protecteur de ta jeunesse, un ami respectable, tu perds aussi un juge trop sévère, pour ne pas saisir la plus légère faute pour retarder, ou nuire à ton bonheur. Malgré toutes les bonnes qualités qui te distinguent, les perfections que M. Duménil veut trouver dans son gendre, sont un sujet de continuelles inquiétudes pour ton ami. L'excès de l'amour paternel est excusable dans le père d'Elise ; mais il le rend trop éxigeant envers toi. Il l'égarera ; je le crains. En oubliant que nul n'est parfait, il attendra que tu le deviennes, pour te donner sa fille. Elise est trop soumise, pour que l'amour avance tes affaires ; et alors que de défauts à corriger ! Que de vertus à acquérir pour satisfaire le difficile Duménil ! S'il est rendu aux vœux de sa fille, armes-toi de patience ; ce dernier événement doit augmenter son pouvoir, et le rendre peut-être plus exigeant. Sa fille lui devenant encore plus chère, le rendra plus sévère

pour celui qui doit l'obtenir ; et quoique l'objet de son choix, tu auras à travailler, pour voir réaliser tes espérances. Si le malheur arrive, sers-toi donc de toutes ces réflexions; elles te feront suporter ton chagrin; songes aussi, qu'Elise trouvera, en faisant ton bonheur des motifs de consolation ; l'amour obtiendra ce triomphe, sans l'exiger. Elise s'habituera, à te devoir tout le charme de sa vie, et à réunir en toi seul tous ses sentimens. Il me semble donc, mon ami, que ce malheur qui aujourd'hui doit te trouver sensible, peut détruire de grands obstacles à tes désirs.

Je compte recevoir bientôt de tes nouvelles. J'espére qu'enfin j'aurai mon tour. Adieu, mon cher Alfred, je te quitte en t'assurant, que quels que soient tes amis, tu n'en trouveras jamais de plus sincère que

FERDINAND.

LETTRE XXVIII.

FERDINAND A ALFRED.

Au Chateau d'Arsilly....le 4 *Octobre* 17..

Dès le lendemain du jour où je t'écrivis, j'allai rejoindre Mde. de Granval qui doit passer le reste de la saison dans sa maison de campagne. Mais le charme qui m'attire auprès d'elle, ne peut me détourner de ce qui t'interesse. Occupé de l'état de M. Duménil, je crus possible d'en tirer parti, pour te faire revenir, et peut-être même pour terminer ton affaire. Je proposai donc à ton père, que je trouvai chez Mde. de Granval, de venir avec moi à Arsilly, et de tâcher s'il était possible de profiter de la circonstance pour te servir. Son projet était d'aller vers le 4 Octobre au château de Key...Ce 4 Octobre, c'est aujourd'hui...Pauvre Elise, quelle différence.....J'engageai facilement ton père à employer à ton profit, ce tems destiné au plai-

sir. Son amitié pour Mr. Duménil lui fit même une loi de se raprocher de lui.

Nous arrivâmes hier ici d'assez bonne heure, pour envoyer au château de Key..où ma mère et ma sœur sont depuis deux jours. Mr. Duménil, (nous fit-on dire) avait passé une mauvaise nuit ; il était dans un accablement qui ne permettait qu'à sa sœur,et à sa fille, de rester auprès de lui. Ma mère nous pria donc, de remettre notre visite au lendemain,

Ce matin, nous nous sommes rendus au château de Key...à notre arrivée, Mde. de Pressange, ma mère, Elise, et ma sœur, étaient avec le malade. Après nous avoir fait attendre quelque tems, ma sœur a paru, et nous a dit qu'il venait de s'éveiller ; que notre visite lui avait été annoncée, et qu'il avait paru désirer de nous voir. Elle nous recommanda,de lui cacher notre inquiétude, et surtout à Elise.

Nous suivîmes ma sœur dans la chambre de M. Duménil. Elise au pied du lit de son père, paraissait immobile ; ses yeux étaient fixés sur lui, et ne se détournèrent pas. M. Duménil nous appella. Il tendit la main à

ton

ton père. Alors Elise qui ne semblait respirer que pour suivre les mouvemens du malade, se retourna. Elle me fit de la tête un léger salut, et ses regards s'arrêtant sur ton père, je vis ses yeux se remplir de larmes. Elle se leva, alla essuyer ses yeux près de sa tante,et revint promptement prendre son poste.

Il vient un moment,mon cher Comte,dit Mr. Duménil, où l'on n'a plus rien à déguiser. La crainte de vous déplaire m'a souvent empêché de m'ouvrir entièrement à vous sur le compte de nos enfans ; mais dans ce moment j'espère, que vous excuserez ma franchise à votre égard, et à celui de notre cher Alfred ; ensuite faisant signe à ton père de s'aprocher, il lui dit tout bas avec la tranquillité du sage : si le jour de demain qui est mon mauvais jour n'est pas le dernier de ma vie, nous causerons ensemble.

Au nom d'Alfred,l'incarnat le plus vif vint remplacer sur les joues d'Elise la pâleur que l'accablement semblait y avoir fixée ; et son regard incertain semblait chercher à pénétrer sur le visage de son père, le sens de l'explication qu'il devait avoir.

M. Duménil demanda ensuite d'être seul; il dit à sa fille, qu'il se sentait mieux; il lui fit mille caresses, et nous demanda de nous joindre à lui, pour l'engager à aller se reposer. La chère Elise céda à nos instances, et par soumission, passa dans son apartement où ma sœur la suivit.

De retour ici, j'ai eu une longue conversation avec ton père. J'espère, que je l'ai déterminé à prendre avec M. Duménil les manières qui seules peuvent le séduire, et assurer ton bonheur.

Une lettre de toi ? Quel plaisir ! On me l'apporte à l'instant. Je quitte la plume pour te lire.

Même jour, à 11 heures du soir.

La position présente n'est pas favorable pour répondre aux excuses que tu donnes sur ta conduite impolie envers Mde. de Granval, ni aux motifs que tu mets en avant pour l'avoir ensuite cajolée dans ta première lettre à ton père. Mais je ne pourrais passer une nuit tranquille, si dès ce soir je ne te grondais sévèrement sur tes nouvelles idées. Tu es de-

venu fou, je crois ! Comment ! Quand la nature nous indique dès notre plus tendre enfance, à cacher soigneusement nos fautes, tu crois suivre les lois de cette même nature, en confessant ce que tu appelles tes *torts affreux.* Et à qui veux-tu faire cet aveu si naïf, à qui ? A Elise ! Tu dis l'avoir offensée ; et de crainte qu'elle ne l'ignore, tu veux l'en assurer de tout ton cœur. En vérité ta raison était troublée, quand tu écrivis une pareille sottise. *Elise t'est si chère* ! *la tromper* ! ....Eh c'est précisément parce qu'elle *t'est si chère*, c'est précisément parce qu'elle *mérite d'être aimée*, qu'elle vaut bien la peine d'être trompée parfaitement.

Je n'irai pas perdre mon tems à te présenter la foule de raisons qui devraient changer tes idées présentes sur ton avanture avec Mde. de Granval. L'expérience te convaincra, qu'on peut être constant sans être fidèle ; que pour une femme qui mérite notre constance, cent autres nous entrainent à l'infidélité ; et que ce ne peut être un crime, de ne pas résister à ce qui est irrésistible.

Jusqu'à ce jour, tu n'es pas coupable dans nos principes ; mais tu le deviendrais réelle-

ment, si tu rendais Elise malheureuse. En verité ta résolution m'a fait frémir pour cette pauvre petite ; et je tremble en songeant, que ce n'est qu'après demain le jour de courier. Si ma lettre arrivait trop tard, cette chère Elise recevrait donc l'assurance, que ses craintes étaient bien fondées, quand *son trop sensible cœur s'opressait au seul récit des succès d'Alfred.*

Je ne doute pas du pathétique de ta confession. Grandes phrases de repentir, grands sermens pour l'avenir ; rien n'y manquera : excepté le sens commun, qui ne peut jamais dicter une pareille démarche.

Par cet aveu *dépouillé*, certes, *de tout artifice*, tu compromets ton repos, et le bonheur d'Elise, par les craintes continuelles que tu lui donneras pour l'avenir. Cette première faute si promptement commise, se dira-t-elle chaque jour, sera suivie sans doute de tant d'autres....Cet aveu, (se dira-t-elle encore,) sera peut-être le seul ; la honte d'une rechûte ne peut-elle pas éteindre la confiance ? . . . .Elise que tu auras si inutilement affligée, deviendra méfiante ; et par cela seul, fera le suplice de ta vie, soit qu'elle

te tourmente de ses inquiétudes, soit qu'elle travaille à te les cacher, soit enfin qu'elle cherche à s'en distraire.

Tu n'as pas réfléchi non plus, en formant ce projet, à l'innocence de l'âge de ton amie. Crois-tu, qu'Elise dans toute sa pureté puisse comprendre, qu'il existe un autre amour que celui qu'elle ressent et qu'elle inspire? Comptes-tu aussi au milieu de tes naïvetés expliquer cette différence à celle qui doit être ta femme?

Le premier élément de l'art d'aimer, est de rendre heureux ce que l'on aime. Si pour cela il faut tromper, eh bien, la ruse devient vertu, et dans ce cas la franchise est un crime.

Savoir bien tromper, n'est pas un talent facile. Il faut une étude suivie, pour bien cacher les fautes que la nature fait commettre. Il faut de l'adresse, pour ne faire connaître, que les douceurs de l'amour, à celle que l'on se fait un devoir de ne pas affliger. Mais, me diras-tu, pourquoi prendre tant de peine? Je veux à l'avenir n'exister que pour elle. Tu me répètes cette phrase au moins douze fois dans ta lettre....

Ne pensais-tu pas ainsi, en quittant le château de Key. . . . ?

Le monde est corrompu. Que veux-tu faire à cela? Faut-il, quand nous aimons réellement, nous montrer tels que nous sommes, au risque d'affliger, ou même de déplaire? L'amour n'aurait pas besoin d'art, si nous avions la perfection des anges. Ton Elise ne te trompera pas, si le monde la laisse telle qu'elle est, et si tu ne fais pas naître en elle le désir de la vengeance, en la fatiguant de tes charmans aveux.

Crois-moi, changes de plan, ou sauves-toi avec ton Elise dans une île déserte. Là seulement, tu pourras la rendre heureuse. Vous vivrez tranquilles l'un et l'autre sur l'avenir. Votre amour n'aura rien à redouter.... que. . . . l'ennui. Mais aussi il vous restera l'espoir de voir arriver quelque vaisseau qui vous ramènera au milieu de ce monde pervers que vous aurez fui par prudence, et que par prudence encore vous reviendrez chercher, pour éviter l'ennui.



Au Château de Key. . . le 6 Oct. à midi.

M. Duménil est si mal ce matin, que l'on ne voit que pleurs, que l'on n'entend que gémissemens dans le château. Sa maladie sans doute a changé de cours. Hier cependant, qui était son mauvais jour, il a donné beaucoup d'espoir ; il eut même le soir une assez longue conversation avec ton père ; je te rendrai compte de cet entretien demain, si nous sommes plus tranquilles. Je ne veux pas manquer ce courier ; j'espère que ma lettre arrivera assez tôt, pour t'empêcher d'accroître le malheur d'Elise, en blessant son cœur par la démarche que ta fausse délicatesse veut te faire faire.

Qu'elle est intéressante, cette charmante Elise ! . . . . . pâle, échevelée, sans cesse à genoux, priant le Ciel. Oh ! il écoutera la voix d'un ange qui en apelle à sa justice ! Non, je ne puis douter, que le Dieu de bonté ne lui conserve ce père si cher. Je ne puis croire, qu'il soit sourd aux cris de cette âme si pure. Quant à moi, elle a excité ma pitié, et toute ma sensibilité. Mon ami, mes pleurs ont coulé, et le cœur du léger Ferdinand

s'est oppressé au point de le forcer de quitter le lieu de la scène.

J'ai été errer dans le château, je n'ai vu que des pleurs, je n'ai entendu que des cris. Je me suis sauvé dans le grand dortoir dont les chambres ne sont point habitées. J'ai cru que seul, je pourrais un moment respirer. Vain espoir. . . . . . L'image de la mort me poursuivait. . . . Je croyais entendre compter mes jours, et me nommer mon heure dernière. . . . J'ai frémi. . . . J'ai doublé le pas, et me trouvant devant la chapelle, j'y suis entré. Le mausolée de la mère d'Elise a frappé mes regards. J'ai fui loin de ce tombeau. J'ai parcouru le parc; mais en passant devant les travaux d'Elise, j'ai apperçu le pavillon sinistre où cet amant perfide, cet époux coupable s'est brûlé la cervelle. Un frémissement pénible a fait tressaillir mon cœur. Enfin quelques larmes sont venues humecter ma paupière. Je suis rentré au château. Je n'ai rencontré personne, je ne me suis informé de rien, et je suis venu m'enfermer dans ma chambre.

Adieu.

LETTRE XXIX.

ALFRED A ELISE.

Comtat d'Avignon le 7 Oct. 17..

Que viens-je d'apprendre! J'ai été au moment de perdre mon Elise! . . . . . De la perdre! . . . . En écrivant ces mots terribles, ma main tremble. . . . . . Mon cœur froissé par mille sensations douloureuses, rejette et ramène tour à tour mon esprit vers ces terribles pensées; à peine a-t-il repoussé loin de moi l'image d'Elise expirante, qu'il me la représente encore dans cet état affreux. . . . .

Vous au moment de périr! . . . . . Vous Elise! . . . . Et un autre que moi, un autre vous a sauvée! Le Ciel est juste; sans doute je n'étais pas digne de ce bienfait. Suis-je donc assez coupable, pour avoir été menacé d'un tel malheur? Mais Elise, ma chère Elise, vous êtes sauvée. . . . .

Je revenais de la fontaine de Vaucluse, tout occupé des malheurs de Laure et de Pétrarque, lorsqu'on me remit la lettre de

Ferdinand. Toutes mes pensées tournées vers mon Elise avaient déjà pris une teinte de tristesse et de mélancolie ; et cette lettre que je ne supposais pas devoir me causer aucune peine, fut cependant décachetée en tremblant. Mais en la lisant, que suis-je devenu, et quel a été mon effroi ! Mon premier mouvement fut de vouloir partir à l'instant. Cependant on me retint. Elise vous est rendue, me répéta-t-on mille fois. N'importe je voulais partir, je voulais absolument partir. . . . .

Je voulais, ma chère Elise, voler auprès de votre père ; embrasser ses genoux. Je voulais unir les actions de grâces que je lui dois à celles que je rends à la Divinité bienfaisante qui en conservant vos jours a veillé sur les miens. On m'empêcha de partir en me faisant sentir le danger de désobéir à votre père, et d'empirer peut-être son état. Je me suis rendu à ces considérations. Je ne pars plus, oui je resterai ; j'attendrai mon rappel. Que je le doive, chère Elise, que je le doive à vos soins ! Ah sollicitez ce retour tant désiré ! Obtenez que j'aille partager les soins que vous donnez à ce père si justement

aimé. Ma chère Elise, demandez lui cette grâce; il ne pourra refuser une fille si chère. Osez le presser; dites lui bien que je ne le quitterai pas un seul instant, que je serai toujours près de vous, que je deviendrai plus promptement digne d'être son gendre, quand j'aurai toujours sous les yeux le modèle de toutes les vertus. Vous ne vous compromettrez pas, mon Elise; croyez qu'à l'avenir je mériterai tout ce que vous aurez fait pour moi. Mais je ne puis plus vivre loin de vous, c'est impossible.

La situation de votre père ne doit-elle pas même doubler encore mon impatience? Je ne doute pas que le bonheur de vous voir rendue à ses vœux, ne soit pour lui le plus sûr remède; mais je n'en suis pas moins tourmenté sur l'état de celui pour qui aujourd'hui je donnerais ma vie. Jamais, jamais je ne m'aquitterai de tout ce que je lui dois. Il vous a sauvée! .... Ah que son sort cependant est digne d'envie, et que le mien est pénible! Quoi! exilé comme un coupable; errant, loin de tout ce qui m'est cher, je vais donc vivre dans de continuelles inquiétudes; n'osant me livrer aux plus

simples distractions dans la crainte que la même journée qui me présente un plaisir, ne me prépare un malheur. Que faisais-je, ce jour terrible où votre père exposa sa vie, pour vous sauver? Que faisais-je ce lendemain si doux qui lui rendit sa fille chérie n'existant que pour lui? J'étais comme étranger à mon Elise, et l'emploi de mon tems n'avait de rapport avec elle, que par mes souvenirs, par l'espoir d'un avenir plus heureux, et cela au moment même où mon sort pouvait devenir si cruel!

Le Ciel, je n'en doute pas, vous rendra ce bon père. Mais, quand je partage vos inquiétudes; mon amour pour vous, mon attachement pour lui, ne peuvent-ils me mériter de revenir, pour les adoucir, et voir finir cet exil si cruel? . . . Que fais-je loin de vous; que fais-je loin de lui; quand son exemple suffirait seul, pour me former comme il le désire?

Si M. Duménil avait été témoin de ce que je viens d'éprouver en lisant la lettre de Ferdinand, son cœur seul dicterait sa réponse. Ah mon Elise, que je vous voie sans cesse, que je ne vous quitte plus; voilà le

vœu

vœu le plus ardent de votre Alfred dont l'impatience égale l'amour.

Adieu, adieu. Au nom du Ciel faites moi revenir.

LETTRE XXX.

Alfred a Ferdinand.

Même date que la précédente.

Loin de moi à jamais la pensée de trouver quelque avantage dans la mort de M. Duménil! Quel fut ton motif, en faisant sortir de ce triste sujet, d'aussi tristes consolations? Que pensais-tu de moi, en me présentant la mort de M. Duménil comme un acheminement à mon bonheur? Si ton zèle pour moi t'a fait oublier un instant, que l'ami dont je crains la perte est le père d'Elise, l'ami à qui je dois toute ma félicité par le choix qu'il a fait de moi; si ton zèle t'a fait oublier cela, songes au moins que M. Duménil vient de me rendre Elise, qu'il l'a sauvée, ... et qu'à ce seul titre, je devrais

sacrifier ma vie pour lui. Oui, mon cœur m'a fait un sentiment de ce devoir; oui M. Duménil m'est cher; et ce serait blesser ma délicatesse, que de me supposer capable de faire usage de tes reflexions.

Au reste ton attachement pour Mr. Duménil n'a pas les mêmes motifs que le mien. En le perdant tu ne regretterais en lui qu'un galant homme dont tu crains la sévérité pour ton ami, et je dois sans doute te pardonner. Mais pour moi, si je trouve en lui un censeur rigide, j'y trouve en même tems un guide éclairé dont les lumières suppléeront à mon inexpérience.

En recevant ce matin ta lettre du 30 Septembre, j'étais bien loin de m'attendre aux détails tristes et touchans qu'elle renferme. Quel affreux malheur a un instant été suspendu sur ma téte! . . . . Oh que de grâces j'ai à rendre à Dieu! Et que ne dois-je pas aussi à M. Duménil! Je le chéris autant que mon père. A celui-ci, je dois la vie, mais M. Duménil a sauvé celle de mon Elise.

Je viens d'écrire à cette chère Elise. Je la conjure d'obtenir mon rappel. Si je suis refusé, il faudra bien me soumettre, sans

murmurer. S'il faut des épreuves pour gagner le Ciel, le bonheur qui m'attend en doit exiger aussi. Eh, dis-moi l'ai-je mérité ce bonheur si parfait? Changes ta morale; aides moi à me rendre digne du sort qui m'est destiné. Souvent dans tes conseils tu as paru oublier les liens qui m'enchaînent. Tu crois pouvoir tout allier. Ne frémis-tu pas des dangers auxquels tu m'exposes? Laisses-moi me livrer tout entier aux sentimens de l'amour et de la reconnaissance. Ne détournes pas mes pensées, ne cherches plus à flatter mon amour propre; la carrière que j'ai à parcourir est toute tracée; l'orgueil des conquêtes vaut-il le charme du sentiment? Ne crains donc plus la sévérité de M. Duménil. Secondes-le au contraire dans les conseils que tu me donnes. Rends-moi l'émule de ses vertus, rends-moi digne d'Elise; et si nous perdons cet homme respectable, pleures en lui le guide qui devait rendre ton ami digne du bonheur qui l'attend. Mais je ne dois pas désespérer de son état; M. Duménil est dans la force de l'âge: dussé-je, comme tu le dis, être victime de la sévérité d'un homme aussi exigeant, je ne

puis former d'autre vœu que celui de le voir promptement rétabli.

Adieu, mon cher Ferdinand.

LETTRE XXXI.

FERDINAND A ALFRED.

Au château de Key.. le 8 *Octobre* 17..
à 9 *heures du matin.*

LA journée d'hier a été une des plus terribles. Un étouffement continuel semblait annoncer à chaque instant l'heure fatale. La nuit n'a pas été moins orageuse. Le médecin a dit que M. Duménil, en se jettant dans l'eau, avait sans doute fait un effort dont il résultait un dépôt. S'il le rend, il est sauvé. Si non. . . . . Cette malheureuse Elise ! . . . Le médecin a eu l'imprudence de prononcer cet arrêt devant elle; nous avons cru que c'était celui de sa mort. On l'a emportée évanouie dans sa chambre. Il faut toute la force de la jeunesse, pour résister à ce qu'elle

souffre. C'est moi, dit-elle à chaque instant, c'est moi qui cause sa mort ! Sa bouche entr'ouverte, ses yeux toujours tournés du côté de l'appartement de son père, présentent l'expression de la crainte la plus effrayante. Le médecin cherche à la rassurer en lui disant que ses remèdes sont infaillibles. La pauvre Elise se tranquillise quelques instans ; mais un moment après, si le plus léger bruit se fait entendre, il lui arrache un cri de douleur. Nous l'avons vue s'échappant plus promptement que l'éclair, courir à la porte de son père, avant que nous n'ayons pu l'atteindre, et y tomber évanouie. Deux fois nous avons eu ce cruel spectacle. Enfin ce matin, vers les six heures, les remèdes ont opéré. L'oppression a été moins forte ; un assoupissement pendant lequel il a paru plus tranquille, nous a donné une lueur d'espérance. A 8 heures il s'est trouvé mieux, il nous a tous suppliés d'aller prendre quelque repos. Les femmes se sont retirées dans l'appartement d'Elise; ton père s'est couché, et je suis venu m'enfermer chez moi

Le même jour à 11 *heures.*

Je viens de parcourir le château. M. Duménil est endormi. Le médecin m'a dit qu'il ne s'était éveillé, qu'un instant depuis que nous l'avions quitté, et qu'il était retombé dans un profond assoupissement. Il ne peut, m'a-t'il ajouté, rien décider d'ici à 24 heures.

La fatigue ayant abatu Elise, on l'a couchée : elle dort dans ce moment. Toutes ces dames sont retirées, chacune chez elle. Ton père goute un doux repos ; j'aurai tout le tems de te rendre compte des efforts qu'il a faits pour obtenir ton retour.

Avant hier, Mr. Duménil, après nous avoir renvoyés de sa chambre, retint le comte auprès de lui. Il était assez bien, pour qu'Elise fut sans inquiétude sur le motif de ce tête à tête. Pour moi, je n'étais pas sans craintes, et j'attendais avec impatience le résultat de cette conversation. Je vais te la rendre mot à mot, telle que ton père me la raconta le soir même. Tu jugeras si tu n'as pas tout à craindre de l'excessive sévérité de ton futur beau-père.

Lorsque M. Duménil se vit seul avec le Comte, il le fit approcher de son lit, et lui tint ce discours.

De quelque manière que le Ciel dispose de moi, soit qu'il me rende à mes amis, soit qu'il termine ici ma carrière, j'espère, mon cher Comte, que vous n'oublierez pas la parole d'honneur que vous m'avez donnée de confier à ma prudence le sort de nos enfans, et que vous ne vous offenserez pas dans la seconde supposition si je laisse à ma sœur la conduite de cette grande affaire, et si en mourant je transmets à sa vertu le pouvoir que je tiens de votre amitié.

Vous voyez si ce n'est pas à juste titre, que ma fille m'est aussi chère ; vous pouvez juger de sa sensibilité, et combien je dois frémir en songeant à tous les chagrins qu'elle lui prépare.... Son cœur susceptible, vertueux et tendre, n'a encore aucune idée du mal, mais c'est une fleur délicate que le plus léger souffle peut flétrir. Nos usages ne sont point faits pour Elise, il lui faudra bien des années d'expérience, avant même de les comprendre. Mon Elise est un de ces êtres rares que le monde étonne et afflige, mais ne gâte ja-

mais. Quand je vois votre fils, brillant de tous les charmes de l'extérieur, paré de tous les talens agréables, bouillant de tous les feux du premier âge ; je me dis, en voilà beaucoup pour séduire, mais peut-être beaucoup trop pour le bonheur de mon Elise. Dans leur enfance, en eux tout me charmait. Aujourd'hui, en eux tout m'effraye. Cette sensibilité si pure d'un côté, ces perfections si mondaines de l'autre, me font redouter le moment de confier à Alfred le bonheur de ma fille. Excusez la faiblesse d'un père. Sans doute je veux tenir ma parole; je veux cette union. Mais soit que je vive, ou que je succombe, attendez, je vous en conjure, attendez pour les unir, qu'Alfred ait prouvé qu'il sait sacrifier ses goûts à tout ce qui pourra rendre ma fille heureuse ; elle est peu touchée de ces succès qui vous flattent tant ; ils lui font au contraire présager des chagrins qu'aucune consolation ne pourrait adoucir.

Ici, Mr. Duménil s'arrêta en cachant son visage dans ses mains ; ton père crut s'appercevoir qu'il répandait quelques larmes; il voulut lui parler, mais M. Duménil en lui serrant la main, ajouta : ne doutez pas, mon

ami, que le bonheur d'Alfred ne me soit cher; mais pour qu'il soit heureux, ne faut-il pas qu'il apprenne à sentir tout le prix du bonheur qui l'attend, et que ce soit sans effort comme sans regret, qu'il renonce à tout ce qui pourrait troubler le repos et la félicité d'Elise ?

N'en doutez pas, dit ton père, Alfred sent tout le prix de votre fille. Son opinion sur son mérite est telle, que même sans amour, il voudrait par orgueil seulement, se rendre digne d'elle, et qu'elle dût à lui seul tout son bonheur. L'amour joint à ces dispositions doit vous rassurer entièrement. Croyez-moi mon cher Duménil, ne mettez plus d'obstacles à nos désirs ; signalez par cette union l'événement le plus touchant ; unissez à votre fille que vous venez de sauver, celui pour qui elle chérit la vie, et croyez que son époux sera digne d'un tel bienfait. Vous voilà rendu à nos vœux. Quoi, Alfred apprendra nos alarmes, il aura partagé toutes nos craintes, et ce cher enfant ne sera pas près de nous, pour partager notre bonheur ! Laissez-vous toucher, mon ami. Au moment où le Ciel vous

rend votre fille, refuserez-vous un père qui vous redemande son fils ?

Vous êtes le maître de votre enfant, répondit M Duménil ; mais si vous retirez la parole d'honneur que vous m'avez donnée de me laisser le conduire, je n'oublierai pas que je ne me suis engagé pour cette union, qu'en me reservant le droit de juger, si Alfred remplit toutes les conditions du traité. Je vous déclare donc, que ce ne sera jamais l'homme couru et fêté par toutes les femmes de Bordeaux, que je donnerai pour époux à mon Elise.

Si Alfred a réussi dans le monde, dit ton père, faut-il lui en faire un crime ? Ne lui pardonnerez-vous pas des succès qu'il n'a pas recherchés, et qui doivent être sans conséquence ? Mais puisqu'ils vous donnent des craintes, je puis répondre pour lui, qu'il évitera à l'avenir les occasions de vous en donner de nouvelles. Je sais qu'Alfred ne peut être heureux loin d'Elise ; je vous conjure donc, mon ami, de le faire revenir, et de le garder près de vous. Le château de Key.. ..répondit M. Duménil, est trop près de l'hôtel de Granval.

Ton père, pétrifié par cette réponse, oubliant un instant mes conseils, se laissa aller à son caractère, en tournant en plaisanterie une aventure, dont il croyait que M. Duménil ignorait une partie. Mais il fut détrompé promptement. Le sévère Duménil, s'animant par dégrés, fit à ton père de vifs reproches sur son indulgence ; il lui fit un crime de vouloir t'excuser ; et il parut toujours inflexible sur un genre de faute, que ton âge seul eut dû faire pardonner.

Si j'étais arrivé plutôt à Bordeaux, mon cher Alfred, j'aurais sans doute obtenu ta confiance, et je t'aurais fait tenir une conduite plus secrette. Conserves bien ma dernière lettre, qu'elle te serve de guide pour l'avenir. Souviens-toi qu'en te livrant au plaisir de séduire une femme, il n'y a d'autre mal que de prendre le public pour confident. On ne diminue rien de ses triomphes, en se réservant le droit de les nier au besoin. Cette fausse modestie ne laisse pas même que d'avoir des charmes ; elle en impose aux sots, elle fait taire les méchans, et nos émules dans l'art de plaire nous savent gré de ne pas afficher notre supériorité. N'est-il pas

charmant de se faire ainsi l'ami de tout le monde ?

Ta position ajoute encore à la nécessité de cette conduite mystérieuse. Quelque sot aura fait sans doute le méchant officieux auprès de M. Duménil, en l'instruisant de toute ton affaire ; car je ne supose pas que les pressentimens du cœur, comme chez Elise, aient fait naître ses doutes ? Quoiqu'il en soit, il sait tout. Tu dois à l'indiscrétion le retard de ton bonheur ; sans cela, ton père eût obtenu ton retour. Il a eu beau prier, presser, assurer que tu ne t'étais jamais occupé sérieusement de Mde. de Granval ; Mr. Duménil a été infléxible. Il faut, a-t'il prétendu, qu'une année de bonne conduite réponde de toi avant que tu reviennes. Ne vas pas lui écrire une lettre de repentir, tu en es capable, et tu gâterais tout. Ce n'est qu'en te justifiant par d'adroits mensonges, que ton père a obtenu, que tu ne subisses qu'une année d'épreuves. Juges à présent le bel effet qu'eussent produit tes charmans aveux à Elise. Je te livre là-dessus à tes réflexions.

Le Comte à su la conduite d'un père tendre qui sait sacrifier son ressentiment au bonheur

bonheur de son fils. Vingt fois m'a-t-il dit, il a été au moment de perdre patience. Mais ton amour, et les grands biens d'Elise, l'ont rendu circonspect dans ses réponses.

Le 9 Octobre.

La mauvaise humeur que j'avais hier en te rendant compte de la conversation de M. Duménil avec ton père, s'est entièrement évanouie. Je ne suis occupé aujourd'hui que des événemens dont cette nuit j'ai été le témoin. Nous avons tous veillé. M. Duménil a été si mal, que nous ne pouvions pas supposer qu'il vit paraître le jour. Elise, plusieurs fois, se jetta aux genoux du médecin, en lui redemandant son père. Le silence, qui regnait dans la chambre, n'était troublé que par des sanglots. Vers deux heures après minuit, un paysan entre. C'était le père nouricier d'Elise. Le malade ne l'apperçoit pas. Il court au médecin, se jette à ses pieds, lui présente un sac d'argent. Monsieur, lui dit-il, voilà tout mon bien, tout celui de ma famille, tout, tout est là. Prenez, prenez, tout est à vous si vous sauvez notre maître. Elise s'élance,

et va tomber sans connaissance entre les bras de cet honnête paysan.

M. Duménil, trop accablé, ne vit rien de cette scène qui eût été suivie de quelques autres, si par prudence, on n'eût fermé la porte de l'appartement. Mais on ne pouvait sortir sans passer au milieu d'une foule de gens en pleurs, qui redemandaient leur père.

Ce matin contre toute espérance, M. Duménil est un peu mieux ; cependant qui peut se flatter, après tant de rechutes ? Le premier courier t'apprendra surement qu'il est mort, ou sauvé.

LETTRE XXXII.

Elise a Alfred.

Au château de Key... le 12 *Octobre* 17..

Il est sauvé. Ah ! félicitez-moi, mon ami, félicitez-moi, cher Alfred, mon père est sauvé. Dieu, que j'ai souffert!....Je lui devais deux fois la vie, et j'étais la cause de sa

mort....Ah cher Alfred, s'il eût succombé, plus d'Elise pour vous. Que votre cœur me pardonne ! Qu'il soit mon juge, il vous dira si je pouvais survivre à mon père. Mais Dieu me l'a rendu ; enfin il est sauvé....

Ce fut hier le jour heureux. Ce jour qui devait ramener le calme dans mon cœur, commença cependant par me causer de vives allarmes. Vers midi mon père paraissait toucher à son dernier moment. Nous étions tous abattus, nos larmes étaient taries ; mais mon âme était si opressée que je croyais ne pouvoir plus éprouver de nouvelles terreurs. Cependant un cri que ma bonne jetta, en s'approchant de mon père, me bouleversa entièrement, et je tombai sans connaissance.

En reprenant mes sens, je me trouvai dans les bras de ma tante ; ses larmes inondaient mon visage. J'entendis un bruit confus, je jettai les yeux autour de moi. Il y avait un grand mouvement dans la chambre ; je vis avec effroi que l'on entourait le lit de mon père. Je crus qu'il n'était plus. . . .Mes regards inquiets cherchaient la vérité, que je frémissais d'apprendre, lorsque le médecin s'écria : il est sauvé, je reponds de sa vie !

Votre père est sauvé, me dit ma tante, en me serrant dans ses bras. Je voulus me lever, mes genoux plièrent sous moi. On me porta près du lit de mon père ; je tombai à genoux, et ne pouvant parler, j'offris intérieurement à Dieu l'hommage de ma reconnaissance. Mon père me tendit la main, je la pressai contre mon cœur. On me soutint pour m'aider à m'approcher de lui. Nous ne pûmes ni l'un ni l'autre proférer une seule parole, et tous ceux qui nous entouraient répandaient des larmes. J'appris qu'au moment où ma bonne s'était approchée du lit de mon pére, elle avait vu sa figure dans un état de convulsion, qui l'avait effrayée. Elle crut que c'était son dernier moment. Cependant à cet instant même, la nature faisait un effort salutaire, en lui faisant rendre un dépôt occasionné par sa chute, lorsqu'il se jetta dans l'eau pour me sauver. Dieux, quel moment, mon cher Alfred ! Quel beau jour, que celui d'hier !

Nous passâmes une partie de la matinée en félicitations mutuelles. Nous nous séparâmes enfin pour prendre du repos, le premier que j'aie gouté depuis long-tems ! Le soir,

en nous réunissant auprès de mon père, nous le trouvâmes encore mieux que je n'espérais. J'étais trop heureuse pour ne pas penser à vous. J'en parlai à ma tante. Ferdinand qui m'écoutait me dit qu'il vous avait instruit des dangers, que mon père avait courus, et de leur cause. . . Je le priai de me laisser le plaisir de vous annoncer moi-même la fin de nos malheurs Il me promit qu'il ne vous écrirait pas par ce courier.

Ce matin, après avoir été à l'église pour y porter mes actions de grâces, je suis revenue chez mon père, où je suis restée entourée de nos amis, qui n'ont cessé de me féliciter. Après diner, mon père s'étant assoupi, je suis venue vous écrire. J'apprends qu'il vient de s'éveiller, et qu'il est aussi bien que la circonstance puisse le permettre. Je vous quitte, pour retourner près de lui. L'esprit calme, le cœur satisfait, il ne manque plus à mon bonheur, que le retour de mon cher Alfred.

LETTRE XXXIII.

ELISE A ALFRED.

Au Château de Key. . . le 16 *Octore* 17·.

Mon père s'est levé aujourd'hui pour la première fois. Il est resté auprès du feu une heure avec nous. Je ne pouvais me lasser de le regarder. J'aurais bien voulu lui dire tout ce que j'éprouvais, mais je ne savais comment l'exprimer. Vous ne vous êtes jamais trouvé dans ma position, mon cher Alfred, vous ne pouvez pas la juger. Je m'asseyais, je me levais, je riais, je pleurais, quelquefois même, il me semblait que je souffrais, et je soupirais, comme si j'eusse éprouvé quelque peine. Ma tante par son aimable gaîté, amusait mon père. Avec les grâces, qui la distinguent, elle faisait remarquer dans mes gestes, et sur ma figure les différentes impressions que j'éprouvais. Et tandis que je ne pouvais prononcer un seul mot, elle racontait si bien ce que j'aurais voulu dire, qu'elle soulageait mon cœur, et ravissait

mon père, qui, par son air satisfait, ajoutait mille charmes à mon bonheur. Adèle m'était encore plus chère par l'intérêt qu'elle prenait à notre situation. La Marquise, votre père, jusqu'à Ferdinand. . . . . . Oui, Ferdinand même, paraissait attendri. Ah que l'on sent bien son bonheur après de longues souffrances !

Comment ai-je pu quelquefois me croire malheureuse? Vivant auprès de mon père, chérie de ma tante, promise à Alfred; que me manquait-il? Et que j'avais peu de raison de murmurer, et de me plaindre? . . . . Ah combien, au milieu de mes derniers chagrins, j'ai frémi de les avoir mérités pour n'avoir pas su apprécier tout mon bonheur ! Mais Dieu est bon, il n'a voulu que me faire sentir mon ingratitude, en me menaçant de retirer son bras protecteur. Que serais-je devenue, si j'avais perdu mon père! Ah Dieu de bonté, conservez-le moi toujours, il ne m'a jamais été plus cher !

J'ai reçu votre lettre du 7, mon cher Alfred; je viens de la relire tout à mon aise. Toujours occupée, je ne l'avais que parcourue, ou du moins lue à la hâte. Je n'ai

point encore dit à mon père que vous m'aviez écrit, parce que je veux choisir le tems où je pourrai être seule avec lui, pour lui parler de la demande que vous faites. Votre désir de revenir est si naturel, vous vous exprimez sur mon père d'une manière si touchante, que j'ai bien lieu d'espérer qu'il sera sensible à votre attachement. Je crois que, quand même il ne voudrait pas nous unir cette année, il ne pourra vous refuser de revenir vivre auprès de nous. Oh je crois bien qu'il ne nous refusera pas. A sa place, il me semble que je serais fort aise de vous voir.

Comme vous le dites fort bien, mon cher Alfred, mon père devrait penser que son exemple doit suffire pour vous former: et puisque vous voulez rester avec nous, et ne point aller à Bordeaux, je ne vois pas d'obstacle à votre retour. Je lui parlerai. Je ne fermerai pas cette lettre sans vous instruire de ce qui se sera passé.

Adieu pour aujourd'hui.

Le 18 *Octobre.*

C'est hier au soir seulement que j'ai pu parler à mon père. J'étais seule chez lui avec ma tante, à qui j'avais fait lire votre lettre, et qui m'avait promis d'appuyer ma demande. Toute la société avait été passer la journée à Arsilly.

Vers le soir, ma tante fit venir très-adroitement la conversation sur votre compte, en me demandant si j'avais fait lire votre lettre à mon père, et si je lui avais fait part de vos vœux pour son rétablissement. En continuant de parler de vous, elle prit de mes mains tremblantes la lettre, que je donnai en rougissant. Je suis devenue si susceptible, que la moindre chose me rend craintive. Depuis le jour, où vous nous avez quittés, j'ai eu tant de sujets d'inquiétude, que je ne puis plus entendre prononcer votre nom, sans ressentir une émotion trop vive. Pourquoi trembler? Pourquoi rougir chaque fois que je parle, ou que j'entends parler de vous? Mais aussi les choses ne vont jamais selon mes desirs. Ah! je serais trop heureuse, si mon père avait un peu plus de croyance en

mes pressentimens, et s'il était persuadé comme moi, que vous gagneriez beaucoup à rester près de lui, tandis que vous courez mille dangers à vivre loin de nous.

Ma tante prit votre lettre en souriant, et en fit la lecture, de manière à faire valoir vos expressions. Elle appuya principalement sur ces choses, qui peignent si bien votre attachement pour mon père. Elle tira parti de tout cela de la manière la plus touchante. Je crus que mon père allait consentir à votre retour, sans qu'il fût nécessaire que je me joignisse aux sollicitations de ma tante; mais après avoir écouté cette lecture avec l'air de l'intérêt, et quelquefois même avec attendrissement, il me dit: tu ne doutes pas, ma chère Elise, que je ne veuille ton bonheur? Tu aimes Alfred; et moi aussi je l'aime. Il a un bon cœur, il t'aime tendrement, j'en suis persuadé. Mais il a encore besoin de quelques épreuves, je ne suis point assez sûr qu'il puisse faire ton bonheur, pour oser m'en rapporter aussi légèrement à ses promesses. Ma tante, qui vit que les larmes roulaient dans mes yeux, prit la parole, et dit tout ce que j'aurais pu dire moi-même

pour obtenir votre retour. Cela me donna le tems de me remettre. J'eus assez de courage pour oser parler. Je fis le tableau de la vie, que nous mènerions; je representai à mon père, qu'il fallait que vous fussiez bien raisonnable, pour préférer la vie de la campagne aux plaisirs du grand monde. Je lui fis sentir combien il était dangereux de vous exposer à perdre ces bonnes dispositions, et que les dissipations après lesquelles il vous faisait courir pourraient les diminuer, peut-être même les anéantir. En disant ces mots, je ne pus retenir mes larmes. Cependant mon père n'avait rien décidé, j'espérais encore. . . . . . Voyant l'état où j'étois, il me fit asseoir auprès de lui, et me demanda si je ne croyais pas lui être chère; si je n'avais pas confiance dans la tendresse de son cœur; et si je ne pensais pas que son expérience dût lui faire juger mieux que moi de ce qui pouvait assurer mon bonheur?

La poitrine gonflée de soupirs, je ne pus rien répondre. Ma tante sollicita de nouveau en notre faveur. Mon père ne répondit dabord que quelques mots. Mais ensuite il parut fâché d'être pressé si vivement. Il dit

d'un ton sévère, et qui me fit trembler : Alfred a besoin de rester quelque tems avec M. l'Abbé Aimery. Il a besoin d'être éloigné de son père qui le gâte par des complaisances, et une tendresse mal entendue. M. l'Abbé restant le maître, veillera sur lui ; il n'a pas l'aveuglement paternel ; il empêchera des fautes, ou saura l'en faire rougir. J'ai pour cela mes raisons. Je veux que ma fille soit heureuse.

Des fautes qu'il faut empêcher ! Il a ses raisons ! . . . . . . Bon Dieu qu'a donc fait Alfred? En quoi a-t-il pu déplaire à mon père?. . . . .

Ces pensées m'occupèrent toute la soirée. Je surpris des regards entre mon père et ma tante; ceux de mon père me parurent sévères; ceux de ma tante avaient un air suppliant, dont je fus touchée. Je m'approchai d'elle, et je lui dis tout bas de ne plus parler à mon père d'une chose, qui paraissait lui déplaire. Je m'efforçai de cacher mon chagrin. Je reportai mes pensées vers le jour heureux, qui me rendit mon père ; j'élevai au Ciel des actions de grâces, et la reconnaissance dont je me sentis pénétrée m'aida à cacher mon trouble.

trouble. Mon père parut content de moi; mais qu'il était loin de se douter des efforts, que je faisais pour renfermer le murmure au fond de mon cœur !

Qu'avez vous donc fait, Alfred ? Pourquoi mon père s'est-il obstiné à refuser votre retour ? Mon père est bon, je sais combien il m'aime. Il n'est pas naturel, qu'il s'obstine à me désespérer, quand il sait qu'il n'aurait qu'à dire un mot, pour qu'il ne manquât plus rien à mon bonheur. Il assure, que c'est pour mon bien qu'il s'oppose à mes désirs ; c'est certainement une défaite. L'auriez-vous offensé ? Si c'est par quelque légèreté, unissons-nous pour lui en demander pardon. Oh! ce sera de bien bon cœur que je solliciterai vo- grâce. Mon père est très-sévère, vous êtes quelque fois un peu étourdi ; il n'en faut pas davantage pour tout gâter. Serait-ce quelque chose de sérieux ? ......Je ne sais qu'en penser.....Mais ce mystère m'inquiète beaucoup.

Je croyais qu'il était si simple que vous revinssiez près de nous ! .. Mais que s'est-il donc passé ? Pourquoi ne pas me le dire ? Si je le savais, je pourrais peut-être encore tout ré-

parer. Je n'ai pas de secret pour vous, moi; je ne vous cache rien. Mais les hommes sont si orgueilleux, que vous rougiriez peut-être de convenir de quelque faute, et de vous humilier auprès de mon père. Alfred, vous devez sûrement avoir des torts à vous reprocher; car comment accuser mon père ! Il ne m'a pas sauvé la vie pour me rendre malheureuse !

Vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute si vous ne revenez pas. Vous voyez que notre bonne tante n'a rien négligé pour nous servir. Adieu, Alfred. Je vous en conjure, soyez donc tel que vous désire mon père.

LETTRE XXXIV.

Ferdinand a Alfred.

Au Chateau de Koy....le 24 *Octobre* 17..
à minuit.

Adieu, céleste Elise ! Adieu, temple de la vertu, séjour des graces, adieu. Les premiers rayons du soleil éclaireront ma marche

rapide. Tout dormira encore dans le château, lorsque j'obéirai aux ordres du destin, en courant me livrer aux voluptés du monde. Telle est mon étoile.......... La tienne est heureuse en ce moment. Ne sachant pas faire de vers, je ne t'ennuyerai pas d'un long poëme. L'occasion était cependant attrayante. Ecrire la nuit, partir au point du jour, quitter les plaisirs champêtres, avoir une fête villageoise à raconter, que de motifs pour entasser rimes sur rimes ! Combien en pareille occasion l'ennuyeuse prolixité de nos auteurs aurait trouvé à s'exercer !...........Que l'on me rende grace, si je n'importune personne par mes prétentions à faire des vers ; car,

Je pourrais comme un autre en faire de méchans,
Mais je ne veux jamais en fatiguer les gens.

Ce fut avant-hier que M Duménil reçut les députés des familles, dont il a fait le bonheur par ses bienfaits. Un homme et une femme de chacune de ces familles arrivèrent à midi dans le grand vestibule, et je t'assure qu'il y avait foule. Monsieur Duménil devait le traverser pour se rendre à la chapelle. Lorsqu'il parut, mille cris de joye se firent

entendre. Chacun le bénissait. Son cœur dut être content. Encore faible, il s'appuyait sur le bras de Marvel, son intendant. Elise suivait modestement, en baissant les yeux avec son air angélique. Toute la famille entra dans la chapelle, suivie de tous ceux qui purent y trouver place. Lorsque nous voulûmes sortir, ils se rangèrent en deux haies ; la sainteté du lieu empêcha les cris de joie, mais un doux murmure les remplaça. Quand M. Duménil fut rentré dans le salon, tous les paysans entourèrent le médecin ; chacun lui apportait son offrande. Il voulut refuser ces dons; mais un coup d'œil d'Elise le força de les accepter. Alors les actions de grâces lui furent prodiguées. Des fruits, des fleurs, des anneaux d'or, furent les présens des femmes. Les hommes donnèrent de l'argent, des œufs, des fromages, et même quelques brebis, qu'ils avaient amenées avec eux. Pendant ce tems M. Duménil se préparait dans le grand salon à recevoir les complimens des députés. Des tables pour leur diner furent dressées dans la salle de billard, et la grande galerie fut arrangée pour le bal villageois; la santé de M. Duménil ne permettant pas dans cette saison une fête champêtre.

Mde. de Pressange vint nous annoncer qu'on pouvait entrer. Elle m'engagea à me mettre à la tête des hommes, Elise devait conduire les femmes. Un profond soupir, et une aimable rougeur, me firent sentir les regrets qui oppressaient son cœur, lorsque je lui demandai la permission de remplir la place que l'on me donnait. Hélas ! c'était bien malgré elle, que j'usurpais les droits d'Alfred !..... Je fus touché de l'air de tristesse, qui se répandit sur sa charmante figure ; j'osai lui en parler. Elle ne me répondit rien ; mais je vis ses paupières se baisser, et une larme s'échappa. Je m'éloignai en pensant qu'elle serait sa douleur, si elle savait la véritable cause de l'opiniâtre refus de son père. Pauvre petite ! Elle a fait encore à ce que m'a dit ma sœur, quelques tentatives pour ton retour. De grâce, sois discret, et ne blesses jamais un cœur aussi délicat.

Elise entra la première à la tête des femmes. Nous suivîmes tous. M. Duménil se leva, et vint au milieu de nous. Elise lui présenta les femmes, j'en fis autant des hommes, Un d'eux se détacha, il fit à M. Duménil, au nom de tous, un petit compliment, qu'il re-

çut avec grâce. Après y avoir répondu avec bonté ; il annonça qu'il avait accordé à Elise la demande qu'elle lui avait faite, de marier tous les ans à la même époque trois jeunes filles. Elise fut chercher sa sœur de lait ; elle la présenta à son père, comme la première en date pour l'année prochaine, et la donna pour exemple aux autres jeunes filles, en les engageant de se disputer par leur bonne conduite l'honneur d'être choisies pour la suivre à l'autel. Le père nourricier d'Elise, ce pauvre Blaise fondait en larmes. Cette scène touchante fut suivie de nouveaux cris de joie, et les paysans quittèrent le salon en comblant de bénédictions Mr. Duménil et sa fille.

Je ne te ferai pas les détails du diner, ni ceux du bal. Elise était partout, et toujours pleine de soins et d'attention. Cependant au milieu de la joie générale, je la surprenais quelquefois rêveuse ; mais je savais le moyen de la distraire ; un mot sur le motif de cette fête suffisait pour changer l'exppression de sa figure. Le nuage de tristesse s'évanouissait et l'on voyait briller dans ses yeux une joie douce et pure.

Je ne sais si je dois te féliciter. Sans doute le retour de Mr. Duménil à la vie est une justice du ciel; c'est un bonheur pour bien des personnes. Mais toi, sauras-tu remplir toutes les conditions du traité ? Et celui qui fera le bonheur de tant de monde, ne peut-il pas, par trop de sévèrité, faire le malheur de mon ami ? Espérons au moins qu'à l'avenir tu seras assez prudent pour lui paraître tel qu'il veut que tu sois.

N'ayant plus rien à faire ici, ton père et moi nous partons. Nous passerons deux jours à Bordeaux, et nous irons ensuite rejoindre Mde. de Granval.

Ma mère et ma sœur resteront ici encore 8 jours. M. Duménil, sans doute pour distraire sa fille, a engagé Mde de Pressange à ne retourner à Bordeaux qu'avec lui. Il avancera son retour à la ville. Il dit hier à sa fille, qu'après tant d'allarmes, il fallait chercher un peu de dissipation. Ainsi vers le milieu du mois prochain, cet astre brillant viendra éclipser les charmes de nos belles. J'espère que sous l'égide de l'aimable tante, Mr. Duménil permettra à sa fille de parer nos assemblées. L'entrée d'Elise dans le

monde me présente plus d'un motif d'intérêt, Je suivrai les progrès de sa réputation. Sa conduite, l'impression qu'elle recevra de celle des autres, les hommages que lui attireront ses charmes, la jalousie qu'elle inspirera, tout en elle sera pour moi un sujet d'observations. Celle qui doit être la compagne d'Alfred devient si intéressante pour moi, que mon amour propre même se trouve engagé dans la moindre de ses démarches ; et je m'enorgueillis d'avance des succès qu'elle aura.

Adieu, mon ami. Ne nuis pas à ton bonheur par trop de scrupule. Crois à mon éternelle amitié, et livres-toi à mes conseils.

FERDINAND.

LETTRE XXXV.

ALFRED A ELISE.

Toulon le 1 *Nouvembre* 17..

J'ESPÉRAIS recevoir de vos nouvelles à Marseilles, ma chère Elise. Les derniers jours que nous avons passés dans cette ville, j'allais tous les jours à la poste. Mais

chaque jour mon espoir trompé me donnait une mélancolie, qui me faisait pressentir le malheur dont j'allais être accablé.

Je l'ai enfin reçue cette lettre, où je viens de lire mon arrêt. M. Duménil est inflexible !....Et lorsque je brûle d'amour pour vous, votre père peut douter que le premier besoin de mon cœur soit le bonheur de mon Elise ! Qu'elle injustice ! . . . Je suis donc condamné à vivre loin de vous ! Loin de vous mon Elise !.....

Ah, que n'ai-je suivi mon premier mouvement ! que ne suis-je parti au moment où je reçus la nouvelle des dangers que vous aviez courus ! Pourquoi m'a-t'on arrêté ? Votre père eût-il pu résister à ce témoignage de mon amour ? Lorsque j'aurais offert à celui, qui vous sauva la vie, l'hommage de ma tendre reconnoissance, m'aurait-il rejetté? Oh ! Non, non. Mon cœur eût plaidé ma cause ; on ne m'eût point repoussé loin de vous.

Mais tout s'oppose à mes désirs, tout me contrarie, tout le monde veut me conduire ; je ne puis avoir une volonté,on m'effraye sur tout. Il semble que chacune de mes démar-

ches doive me nuire. Je n'ose former aucun projet, je suis bien malheureux ! Oh, oui, bien malheureux......

Ne me faites point l'injure de me croire si orgueilleux que je ne veuille pas avouer mes torts. Non, mon cœur n'est pas coupable, il ne le fut jamais.....Je n'ai point offensé M. Duménil.....Il est bien sévère, votre père......Non, Elise, je ne l'ai pas offensé, je vous le jure.

C'est vous apparemment, ma chère Elise, qui rendez votre père si exigeant, en lui montrant à chaque instant du jour que la perfection peut exister sur la terre. Croit-il trouver jamais quelqu'un qui vous ressemble? Je n'ai de parfait que mon amour, il n'en fut jamais de plus tendre, et cependant il ne peut fléchir la cruauté de Mr. Duménil, oui, sa cruauté !...Quoi, peut-il se plaire à déchirer le cœur le plus sensible, sans qu'il me soit permis de me plaindre !

Ce cruel refus m'a accablé, il a abattu mon courage. Ah ! ne parlez plus de mon retour, ma chère Elise, n'en parlez plus, puisque votre père a pu vous refuser dans une circonstance, où tout autre que lui se fût

laissé attendrir. Peut-être qu'avec le tems il reconnaîtra son injustice........Pardonnez, ma chère Elise, pardonnez à mon trouble, je ne sais où j'en suis. Adieu, Elise, adieu. Aimez, aimez toujours Alfred. Ah! Dites-vous sans cesse qu'il ne vit que pour vous, et que si vous cessiez de l'aimer, il cesserait de vivre.

Adieu.

LETTRE XXXVI.

Alfred a Ferdinand.

Toulon le 12 *Novembre* 17.

Tu seras content de moi. Je l'ai gardé, ce secret, qui pèse sur mon cœur; je ne l'ai pas avouée, cette faute, dont je suis trop puni. En lisant ta lettre du 8 Octobre, te le dirai-je? j'ai frémi de rage et de crainte. M. Duménil n'a-t-il donc jamais fait de faute? Est-il donc si vieux qu'il ait perdu le souvenir de sa jeunesse? Je suis fâché que

mon père se soit autant humilié. Mon cœur lui tiendra compte des efforts qu'il a dû faire pour se vaincre. Mais aurait-il dû déposer tous ses droits en d'aussi sévères mains? N'est-il pas mon protecteur naturel? Et ne devrait-il pas être mon seul maître? J'ai partagé tes craintes sur les suites de l'obstination de M. Duménil, et malgré la révolte de mon cœur, j'allais lui avouer mes torts, et solliciter ma grâce, lorsqu'une seconde lecture de ta lettre m'a arrêté. Tu me défends de parler de mon repentir. Tu me dis que ce n'est qu'en me justifiant par d'adroits mensonges, que mon père a obtenu que je ne subisse qu'une année d'épreuves. Soit. Je n'ai point écrit. Mais je suis resté plus d'un jour dans un vrai suplice. Je me suis cru bien coupable, puisqu'il m'était défendu de recourir à l'indulgence. Au milieu de ce tumulte de mon cœur, j'ai reçu la réponse d'Elise. Quelle lettre, mon cher Ferdinand? Et combien je suis misérable de ne pouvoir être confiant! Le plus grand mal cependant vient de M. Duménil. Sa cruelle sévérité ôte tous les charmes du repentir. Par le pénible aveu de ma faute,

sa

sa fille eût connu tout mon amour. Ma confiance ne lui eût-elle pas montré que mon cœur n'était pas coupable ? Ne lui prouvait-elle pas mon repentir, et ma ferme détermination à fuir pour toujours des erreurs que mon cœur rejette ?

Je suis resté plus de deux heures à répondre à la lettre d'Elise. J'étais toujours au moment de lui ouvrir mon cœur ; mais effrayé des maux dont tu me menaces, je ne prenais la plume qu'en tremblant. Je t'assure que je suis à plaindre, je suis mal avec moi-même. M. Duménil est en vérité beaucoup trop sévère de mettre cette cruelle importance à une erreur d'un moment. Si j'avais pu compter sur son indulgence, j'aurais tout avoué ; Elise aurait pu lire dans mon cœur, elle eût vu dans l'aveu de mes torts l'excès de mon amour ; elle eût vu que je ne puis plus former d'autre vœu que de lui consacrer ma vie.

Etonnée de n'avoir pu obtenir mon retour, elle me suppose coupable envers son père, elle me presse de lui dire en quoi j'ai pu lui déplaire, et me promet de se réunir à moi pour obtenir ma grâce. En lisant cette

phrase si touchante, quelle leçon j'ai reçue! Son effet est bien plus sûr que celui de la froide sévérité de M. Duménil.

Je te remercie, mon cher Ferdinand, de toutes les marques d'amitié que tu me donnes. Comptes sur ma reconnaissance; une confiance sans bornes en sera le premier témoignage. Quant à tes conseils, j'éviterai avec tant de soin d'en avoir besoin, que M. Duménil n'aura plus aucun prétexte, pour retarder mon bonheur. Cet homme inflexible m'a tracé la route que je dois suivre; je ne compte pas m'en écarter; les sacrifices les plus grands ne peuvent me couter, pour obtenir Elise.

J'étais si troublé en lui écrivant, que je n'ai pas songé à la prier d'adresser sa première lettre à Parme. Répares cet oubli, je t'en prie. Nous partons la semaine prochaine; nous ne nous arrêterons à Gênes que 24 heures.

Adieu, mon cher Ferdinand. Tu vois par mon exactitude que je suis digne du soin que tu mets à notre correspondance.

A toi pour la vie.

Le 13 *Novembre.*

L'heure de la poste me permet de t'accuser la réception de ta lettre du 24 Octobre, que j'ai reçue hier au soir, en rentrant. J'étais si fatigué d'une longue promenade, et de plusieurs heures passées à bord d'un vaisseau, dont le capitaine avait fait les honneurs au Prince Orsinelli, que de retour chez moi, je me suis couché sans cacheter la lettre que j'avais écrite avant de sortir, et sans même lire la tienne. Ce matin à mon reveil, je l'ai lue; et je veux te répondre un mot avant d'envoyer à la poste.

Malgré ce que tu me dis, je ne crois pas que Mr. Duménil permette sitôt l'entrée d'Elise dans le monde. Il a si fort désapprouvé mon père, qu'il tiendra sûrement une conduite opposée. Mais il suffira qu'Elise paraisse chez quelques amis, ou quelquefois dans les endroits publics, pour que ses charmes fassent du bruit. Une beauté si rare doit étonner et ravir tout le monde ; et je crois que malgré les précautions du sage Duménil, tu auras plus d'une occasion de satisfaire ce que tu appelles amour propre d'ami ; et moi

j'aurais plus d'une occasion de trembler, si l'âme tendre et pure d'Elise n'était pas à l'abri de tout soupçon.

Continues, mon cher Ferdinand, à me parler d'Elise, de l'objet de tous mes vœux. Un an encore, et nous serons tous réunis. Conserves ton aimable gaîté, et crains de t'enchaîner. Il n'y a pas deux Elises dans le monde, et ce n'est que pour elle, qu'on peut consentir à éprouver les tourmens du véritable amour.

Adieu mon ami.

FIN DU PREMIER VOLUME.



